

VITT. EMANUELE III

NAZIONALE

B. Prov.

XIX

21

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

TOPOGRAFICA

OVINCIALE



Palchetto

27399

Armadio

Num.^o d'ordine

122

~~130-40~~
~~23-a-94~~

134

1

5

B. P. 134

XIX

21

8



COLLECTION
DE RÉSUMÉS
DE L'HISTOIRE
DE TOUS LES PEUPLES,
ANCIENS ET MODERNES.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1.

647584

RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE
DE NAPLES
ET DE SICILE.

PAR S. D.



PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1826.



INTRODUCTION.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE

DU ROYAUME

DE NAPLES ET DE SICILE.

IL y a du vide dans le récit des événemens dont on ne se représente pas le théâtre. Pour apprécier les guerres extérieures et intestines d'un royaume, (ce qu'on appelle vulgairement l'*histoire*), il est indispensable d'en connaître l'étendue, la division, les produits, la population, le commerce et l'industrie.

La situation des deux Siciles est des plus heureuses et sert à l'Europe

de point de rapprochement avec l'Asie et l'Afrique.

Le royaume de Naples (on traitera de la Sicile séparément) gît entre le trente - huitième et le quarante-troisième degré de latitude, et entre le dixième et le seizième degré de longitude; il a cent lieues de longueur et vingt-sept de largeur. Les Apennins le traversent du nord au sud. Leurs angles et leurs couches correspondant avec les angles et les couches des montagnes situées de l'autre côté du détroit, donnent un grand poids à l'opinion des anciens, que la Sicile avait été séparée jadis de l'Italie par un tremblement de terre.

Le climat de Naples réunit tous les avantages de la zone tempérée et de la zone torride; on n'y connaît que deux saisons, le printemps et l'été. Si des Etats de l'Eglise on passe dans ce royaume, la température change subitement: quand à Rome on souffre du

froid, on jouit à Naples d'un air tiède; cependant il n'y a guère qu'un degré d'élevation de pôle de différence. La fécondité du sol peut rivaliser avec celle des pays les mieux traités par la nature; on en obtient souvent trois récoltes, et il est susceptible de produire toutes les variétés de fruits du globe entier; enfin, partout la terre étale une abondance et des charmes inconnus dans le reste de l'Europe. La population s'élève approximativement à quatre millions et demi d'individus. Le territoire est divisé en douze provinces, classées, selon leur degré d'importance, de la manière suivante :

1. La Terre de Labour; 2. la Principauté citérieure; 3. la Principauté ultérieure; 4. la Basilicate; 5. la Capitanate; 6. le Comté de Molise; 7. la Terre de Bari; 8. la Terre d'Otrante; 9. la Calabre citérieure; 10. la Calabre ultérieure; 11. l'Abruzze citérieure; 12. l'Abruzze ultérieure.

*Description de ces mêmes provinces, selon
l'ordre géographique.*

I. L'*Abruzze ultérieure* occupe la partie la plus septentrionale du royaume : elle est limitrophe avec les Etats de l'Eglise. Elle produit du blé, du riz, du safran, d'excellens fruits ; les bois y sont peuplés de gibier, de loups et d'ours. Entre autres villes de cette province, on remarque :

Atri (jadis *Adria*), qui donna naissance à l'empereur *Adrien* ;

Celano, voisine du lac du même nom, anciennement *Lacus fucinus* : cette belle nappe d'eau, qui a quarante-sept milles de circuit, abonde en poissons de diverses espèces et en oiseaux sauvages ;

Alba, située un peu au nord du lac *Celano*. C'est une ancienne ville, où les Romains enfermaient les princes captifs après les avoir traînés, dans les rues de Rome, à la suite des triom-

phateurs. Persée, roi de Macédoine, et Syphax, roi des Numides, y finirent leurs jours.

II. L'*Abruzze citérieure*, située au sud de l'*Abruzze ultérieure*, donne les mêmes productions. Plusieurs petites rivières, qui seraient mieux nommées torrens, l'arrosent et la fertilisent.

Sulmona, où naquit Ovide, est une ville assez considérable de cette province; on y distingue aussi *Pescara*, *Chieti*, *Ortona* et *Lanciano*.

Les deux Abruzzes ont ensemble trente-cinq lieues de long sur vingt-cinq de large. Hérissées de monts très-hauts, entre-coupées de gorges profondes, elles forment des remparts naturels pour protéger le royaume de Naples contre les invasions ennemies: il ne faut que quelques soldats et un peu de courage pour arrêter dans ces lieux la marche d'une nombreuse armée.

III. Le *Comté de Molise*, de treize

lieues de long, de onze de large, la plus petite province du royaume, est comme enclavé entre l'Abruzze citérieure, la Capitanate et la Terre de Labour. *Trivento*, *Molise* et *Bojano* en sont les villes principales. Du reste, le Comté de Molise ne présente rien de remarquable.

IV. La *Terre de Labour*, ainsi nommée parce que le sol en est très-propre à l'agriculture, a pour principales rivières le Garigliano, l'unique fleuve navigable du royaume de Naples, sur le pont duquel Bayard arrêta seul l'effort d'une armée; le Voltorno, le Saoni, le Clani et le Sebeto. Elle renferme le volcan du Vésuve, les lacs d'Agnano, d'Averno, de Fusaro, et autres; les îles d'Ischia, de Procida, de Nisida, etc., en dépendent; ce sont pour la plupart des productions volcaniques. La Terre de Labour compte un grand nombre de villes célèbres.

Naples, capitale du royaume, dont

l'origine se perd dans la nuit des temps, est peut-être la plus magnifique cité de l'univers, non-seulement par la somptuosité des édifices, mais par le lieu où elle est assise : les quatre élémens l'embellissent à l'envi ; une atmosphère pure et balsamique l'environne ; la mer se déploie devant elle avec majesté ; la terre lui présente tous ses dons, et le Vésuve l'éclaire de ses feux. Constantinople seule peut lui disputer la préséance ; mais quelque imposans que soient les aspects du Bosphore, ils n'ont pas le privilège d'être illuminés par le flambeau d'un volcan.

Naples compte environ quatre cent mille habitans, population considérable, la ville n'ayant que l'étendue du faubourg Saint-Germain de Paris. Les étrangers, dont l'affluence est prodigieuse, font monter le nombre des individus à plus de cinq cent mille.

Naples avait jadis une grande renommée dans les sciences et les let-

très : Cicéron et Sénèque l'appellent *la mère des études* ; aujourd'hui les gens instruits y sont fort rares ; le gouvernement a ses raisons pour clouer le peuple dans l'ignorance : quand on connaît ses droits, on ne tarde pas à les réclamer ; aussi les Napolitains sont-ils les plus superstitieux des hommes ; ils font une grande consommation de reliques ; les thaumaturges ont de l'occupation parmi eux : les Romains demandaient *du pain et des spectacles*, les Napolitains demandent *du macaroni et des miracles*. Pulicarella, devenu roi, se voyant privé de macaroni, comme d'un aliment trop vulgaire, dit, en idiome napolitain : *Mo mo me sprencopo* : « Dans le moment je quitte la royauté. » Les prêtres, qui sont très-multipliés à Naples, tirent un grand parti de la crédulité populaire : les cerveaux fins vivent des cerveaux faibles ; c'est la règle.

On fabrique à Naples des soies à

coudre, des rubans, des étoffes, des bas et des mouchoirs de soie; des draps communs, des couvertures de laine et de coton, des mousselines, des basins ordinaires, des toiles de chanvre et de lin, du linge de table, des papiers, des savons excellens, des essences, des fleurs artificielles, des cordes de violon et de harpe, très-recherchées dans toute l'Europe; diverses incrustations de pierres dures, comme à Florence, etc.

Les arts de la mécanique ne sont point ignorés à Naples : on y voit une machine très-ingénieuse pour monter les fardeaux, râper du tabac, et mettre en mouvement plusieurs pilons.

On y a inventé le sismomètre, par le moyen duquel on juge de la direction des tremblemens de terre. C'est un gros pendule, avec une verge de douze pieds, supportant un globe de dix pouces de diamètre, lequel, placé au milieu et fort près de quatre

timbres d'horloge, les fait sonner à la moindre oscillation. Au bout de la tige qui traverse le globe est un petit pinceau imprégné d'une liqueur noire, qui aboutit à une plaque d'ivoire placée horizontalement; dès que le pendule s'agite, le pinceau trace sur la plaque les lignes qui annoncent la direction du tremblement de terre, et une boussole adaptée à la plaque indique vers quel lieu s'est opéré le mouvement.

A Naples, la pêche est aussi abondante que facile : elle occupe une grande partie du peuple, qui en fait une grande consommation; de là cette hyperbole de Montesquieu, que la populace napolitaine vit de poissons que la mer laisse sur ses bords. C'est à Naples que l'on a découvert la meilleure manière de conserver les grains. On se sert, pour cet effet, d'étuves d'une structure particulière; le modèle en fut envoyé en

France, qui ne tarda pas à user du même procédé. C'est dans les environs de Naples qu'on recueille les meilleurs vins du royaume; les vignes, enlacées à de hauts peupliers, courent d'arbre en arbre en formant des guirlandes, et donnent à la campagne le plus riant aspect. Enfin la *Campagne heureuse*, ou Terre de Labour, n'a point changé depuis que Virgile l'a célébrée dans ses Géorgiques.

*Ille ferax oleæ est : illam experire colendo
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci,
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus acerris.*

Arpino, petite ville, à une lieue de laquelle le *Fibrino* forme une île, où naquirent Cicéron et Marius.

Fondi, ville située sur la voie Appienne; elle donne son nom à un lac très-poissonneux, mais dont les exhalaisons rendent l'air malsain. La cam-

pagne environnante est toute couverte de citronniers, d'orangers et de cyprès.

Mola-di-Gaeta, gros bourg où Ciceron fut tué par les émissaires d'Antoine.

Gaëte, ville à 15 lieues nord-ouest de Naples, a un port commode, un château fort. Elle fut entourée de murailles par Charles-Quint.

Mont-Cassin, à 9 lieues nord de Gaëte, célèbre abbaye de bénédictins, qui fut une pépinière de papes et la retraite de plusieurs rois.

Capoue, jolie petite ville, située à une demi-lieue des ruines de l'ancienne Capoue; quoiqu'elle soit fort éloignée de la frontière et à six lieues seulement de Naples, on peut la considérer comme la clef du royaume, parce que c'est la seule place forte qui protège la capitale du côté du nord.

Acerra, petite ville à deux lieues de

Naples, moins renommée par ses évêques que par *Polichinel*, dont elle est le berceau.

Nola, à cinq lieues de Naples, où moururent Agrippa et Auguste.

Il y a encore beaucoup d'autres villes dans la Terre de Labour, mais dont il serait trop long de parler.

V. *Principauté ultérieure*. Cette province, à l'ouest de la Terre de Labour, est située au milieu des Apennins. Elle renferme le lac *Amasanto*.

Le duché de Bénévent, qui appartient aux Etats de l'Eglise, est enclavé dans la Principauté ultérieure.

Conza, capitale de la province, en est aussi la seule ville de quelque importance; elle a le titre de duché.

VI. *Principauté citérieure*, grande et belle province au sud de la Terre de Labour. Elle fut jadis habitée par les Piceutins et les Lucaniens. Les villes remarquables de cette province sont :

Salerne, capitale de la Principauté, dont la situation maritime est, après celle de Naples, une des plus heureuses du royaume. Cette ville joue un grand rôle dans l'histoire du moyen âge de l'Italie. Le fameux Grégoire VII y mourut. L'école de médecine de Salerne a acquis un grand renom.

Nocera de Pagani, ainsi nommée d'une colonie de Sarrasins qu'y établit l'empereur Frédéric II, roi de Naples, après les avoir vaincus en Sicile. La population de cette ville s'élève à trente mille âmes; elle a le titre de duché.

Amalfi, ville autrefois considérable, qui avait l'avantage de se gouverner en république. Les Pisans, qui la saccagèrent en 1075, y trouvèrent les *Pandectes*, qu'un marchand y avait apportées de la Grèce. Amalfi est plus célèbre encore par la découverte de la boussole, attribuée à un pêcheur.

Pesti (anciennement Pœstum, et

plus anciennement Posidonia), petit village composé de cinq à six maisons; mais c'est le lieu le plus remarquable du royaume de Naples; on y voit des temples de la plus haute antiquité, l'un desquels est conservé dans son entier. Là florissait, au temps de Pythagore, une ville importante des Doriens, et dont l'histoire comprend celle des révolutions de la grande Grèce.

VII. *Capitanate*. Cette province confine vers le nord et l'est à la mer Adriatique, et renferme une partie de l'ancienne Apulie, aujourd'hui la Pouille. La Capitanate, baignée par plusieurs rivières, produit de gras pâturages et d'excellens blés. Les îles de Santo-Domingo, de Santo-Nicolo, de Capraria, en dépendent.

Lucera. C'était au temps de la république romaine une des principales villes des Samnites. Le consul Lucius Papirius, pour laver l'affront des *fourches caudines*, fit passer sous le joug la

garnison de Lucera, ayant à sa tête le général Pontius, le même qui avait infligé cette flétrissure à l'armée romaine.

Viesti est située à l'extrémité de la langue de terre appelée l'éperon de la botte de l'Italie; elle a un port très-fréquenté par les petits navires.

Manfredonia, jolie ville maritime sur l'Adriatique. Une jetée naturelle en forme le port; il y aborde plusieurs bâtimens vénitiens chargés de toiles et de petites merceries; ils exportent en échange du blé, de la laine : elle a un lazaret, attendu son commerce direct avec la Grèce.

Monte-Sant-Angelo. Cette ville est assise sur la crête du mont Gargano, qui forme un grand promontoire de marbre. On rend à Monte-Sant-Angelo un culte superstitieux à saint Michel, dont l'apparition, selon la crédulité populaire, a eu lieu dans une grotte de la montagne, que de sots pé-

lerins viennent visiter de fort loin. Les premiers chevaliers normands, fondateurs du royaume de Naples et de Sicile, abordèrent à Monte - Sant-Angelo.

Foggia offre dans ses environs les ruines de l'ancienne ville d'Arpi, bâtie par Diomède.

VIII. *Terre de Bari*. Cette province, bornée à l'orient par l'Adriatique, arrosée principalement par l'Offanto (Aufidus), est fertile en vins, en huile, en grains et en fruits. Elle a quatre ports : Barletta, Trani, Molfetta et Bari.

Canosa, ancienne ville grecque, fondée par Diomède, dont les habitans parlaient grec et latin; de là le nom de *Bilingues* que leur donne Horace. Canosa est célèbre par la honteuse pénitence que Grégoire VII fit subir à l'empereur Henri IV. A six millès à l'est on trouve les vestiges de la ville de *Cannes*, près de laquelle fut livrée

la célèbre bataille de ce nom, sur les bords de l'Offanto. La plaine où se passa ce mémorable événement est désignée aujourd'hui par la dénomination de *Pezzo di sangue* (champ du carnage).

Bari, capitale de la province, forme une péninsule à l'extrémité de laquelle est le port. Bari, servant autrefois de marché aux Dalmates et aux Levantins, avait un commerce très-actif et très-florissant; aujourd'hui il consiste principalement en huile, amandes, potasse, savon, etc.

C'est dans cette ville que le pape Urbain II, ayant assemblé un concile, excommunia l'Eglise grecque au sujet de la procession du Saint-Esprit.

IX. Terre d'Otrante. Cette province est bornée au nord par la terre de Bari, à l'orient par la mer Adriatique, au sud et à l'ouest par le golfe de Tarente. Elle renferme le lac de Limina. Plusieurs rivières y ont leur cours.

Lecce, capitale. C'est la ville la plus considérable, après Naples. Chaque maison a l'air d'une manufacture où les femmes sont occupées à faire une dentelle commune dont elles fournissent tout le royaume. Du reste, Lecce n'offre rien de remarquable.

Tarente, sur le golfe de ce nom, est une cité qui a joué un grand rôle dans l'antiquité. Elle fut prise par Annibal, et reprise par Fabius Maximus; alors elle reçut une colonie romaine. Cette ville, jadis si étendue, puisqu'elle avait une population de trois cent mille âmes, n'occupe aujourd'hui que l'emplacement de l'ancienne citadelle. On y trouve à peine quelques vestiges de ses monumens antiques. Le terroir de Tarente est toujours fameux par la bonté de l'huile et du miel. Les coquillages bivalves appelés pinnes-marines s'attachent en grand nombre aux rochers de la côte de Tarente et fournissent une espèce de soie. Ce qu'on

raconte de la *tarentule*, espèce d'araignée très - multipliée à Tarente, est une fable ridicule.

Brindes (Brundisium), ville très-célèbre du temps de l'ancienne Rome, aujourd'hui malsaine et dépeuplée. César, voulant y bloquer Pompée et sa flotte, combla presque le port, qui, de magnifique qu'il était, est devenu un lac fétide.

Otrante. Si cette petite ville donne son nom à la province, c'est sans doute parce que son port est la clef de la mer Adriatique.

La province d'Otrante produit aussi beaucoup d'huile et de coton, dont on fait un grand commerce.

X. *Basilicate* (Lucania). Cette province est située à l'orient de la Terre de Bari. Elle renferme les lacs Negro et Oleno; elle compte pour villes principales Melfi, Venosa, Muro, Acerenza, Polenza, Tarsi.

Tarsi est située près de l'emplace-

ment de l'ancienne Métaponte, où Pythagore finit ses jours. Quelques colonnes sortant du sable indiquent la position de cette ville célèbre, qui s'élevait dans une plaine jadis riante, aujourd'hui couverte de marais. Les ruines d'Héraclée sont aussi à peu de distance de Tarsi.

XI. *Calabre citérieure.* Cette province est bornée au nord par la Basilicate, à l'est par le golfe de Tarente, à l'ouest par la mer Tyrrhénienne, au sud par la Calabre ultérieure. Elle abonde en excellentes productions, telles que vins, huile, sucre, riz, safran, miel, coton et soie : l'on y recueille beaucoup de manne d'une qualité supérieure; on y trouve du soufre, de l'albâtre et du cristal de roche; enfin elle a des mines d'or, d'argent et de fer. C'est de cette province que les Français tirèrent les cannes à sucre pour les transplanter à la Martinique.

Cosenza, quoique petite ville, est la capitale de la Calabre citérieure; elle ne possède rien de bien digne d'attention, si ce n'est la Chartreuse de San-Lorenzo, couvent très-riche, probablement aux dépens du pays.

Paola, jolie petite ville bien bâtie, voisine de la Méditerranée. Elle a l'honneur d'avoir donné naissance à saint Vincent de Paul, qui poussa la bienfaisance jusqu'à l'héroïsme.

Corigliano. Cette ville, qui s'élève sur la cime d'une haute montagne, est environnée de massifs d'orangers, de limoniers, d'amandiers, de citronniers, et d'une multitude d'autres arbres fruitiers. Non loin de Corigliano florissait la célèbre cité de Sybaris, dont les ruines sont presque entièrement ensevelies sous les sables que les fleuves le *Sybaris* et le *Crathis*, aujourd'hui le *Coscile* et le *Crater*, y ont entassés. Les Sybarites, vaincus et chassés de leur ville par les Croto-

niates, allèrent s'établir à *Posidonia* (Pæstum).

XII. *Calabre ultérieure*. Cette province, au sud de l'autre Calabre, est bornée de tous les autres côtés par la mer. L'Apennin la parcourt dans toute sa longueur. Elle a deux ports de mer, Crotone et Reggio. Les productions en sont les mêmes que celles de la Calabre citérieure.

Catauzaro est la capitale de la province. Cette ville est renommée par la pureté de l'air et la beauté des femmes.

Crotone, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Crotona*, sur le golfe de Tarente. On sait combien cette ville fut jadis célèbre par ses athlètes, et plus encore par son législateur Pythagore, dont la philosophie développait à la fois les forces morales et les forces physiques. Le nom de Milon fut aussi fameux que celui d'Hercule. Les Crotoniates étaient toujours vainqueurs

à la lutte et au ceste dans les jeux Olympiques. Les habitans d'aujourd'hui n'ont pas plus de rapport avec leurs ancêtres, que les lois de Pythagore n'en ont avec les lois actuelles de Naples.

Reggio. Cette ville, située à l'extrémité du pied de la botte de l'Italie, fut trois fois réduite en cendres par les Turcs. Le premier platane qu'on ait vu en Italie y fut apporté de Sicile par Denis le Tyran, qui le fit planter dans son jardin de Reggio. Les ananas y croissent en pleine terre. Les habitans de cette ville font un commerce considérable avec les Français et les Génois en essences d'orange, de citron et de bergamote. Reggio donne son nom au cap qui termine cette partie de l'Italie.

Il y a encore dans cette province plusieurs autres villes moins importantes, telles que *Sciglio*, située sur le fameux rocher ou écueil de *Scylla*;

Bova, voisine du cap *Spartivento* ;
Santa-Severina, *Squillace*, *Oppido*,
Nicotera, *Mileto*, *Tropea*, *Monte*
Leone, etc.

Il existe une analogie singulière entre les usages des Calabrois actuels et ceux des peuples anciens. De vieilles Calabroises font encore aujourd'hui le métier de pleureuses aux convois funèbres. Les costumes modernes rappellent les costumes antiques. C'est la même passion délirante pour la danse et le chant ; c'est la même loyauté, la même hospitalité : l'éloge que fait Horace des Calabrois convient à leurs descendants. On retrouve encore chez ceux-ci ce profond respect des jeunes gens pour les vieillards, vertus dominantes des Samnites et des Lucaniens ; enfin il y a peut-être plus de mœurs dans les Calabres que dans le reste du royaume de Naples.

Pourquoi faut-il que la nature mette souvent à de cruelles épreuves la cou-

I...

rageuse résignation des Calabrois ? Leur pays est le foyer des tremblemens de terre de l'Italie. Que de ravages n'y a pas causés ce terrible phénomène. C'est surtout en 1783 qu'il désola les Calabres par les plus extraordinaires révolutions physiques. La terre, sans avertir les habitans par les signes accoutumés, entra tout-à-coup en convulsion, et dans un instant toutes les villes de ces provinces furent renversées. Tantôt le sol, en frissonnant, se berçait de droite à gauche, formait des ondulations semblables aux vagues de la mer; tantôt il s'élevait en ligne verticale et s'agitait violemment, tel qu'un animal qui s'efforce de se débarrasser de son fardeau; on voyait ici des collines sortir du sein de la terre, là s'y abîmer; les fleuves, s'élançant en fureur de leurs lits, submergeraient les villages dans la plaine, tandis que d'autres villages, arrachés à leurs fondemens, roulaient en ruines

du sommet des monts. On eût dit que la nature, trouvant la main du temps et la mort trop lente, se plaisait à improviser la destruction. Quelquefois le tremblement de terre, comme s'il se fût joué avec le désastre, retournait sur leurs piédestaux les colonnes des édifices les plus solides; et, ce qui est plus étrange encore, des champs situés sur la pente des montagnes glissèrent dans les vallons avec les arbres debout, les troupeaux et les maisons; enfin tout ce que pouvaient imaginer les caprices du génie du mal se réunit contre les malheureuses Calabres. Il périt quarante mille individus. Le tremblement de terre, quoiqu'en diminuant d'intensité, dura plusieurs mois. Pour comble de maux, des hordes de brigands, auxquels n'en imposèrent pas les menaces de la nature, profitant de la confusion générale, exercèrent le meurtre et le pillage les plus effrénés.

La Sicile, dont nous allons parler, ne fut pas exempte des désastres causés par ce tremblement de terre.

De la Sicile.

Les Sicules, peuples d'Italie, ayant conquis cette île sur les Sicanien, peuples d'Espagne, lui donnèrent le nom de *Sicile*. Dans la suite, diverses nations, surtout les Grecs, s'y établirent; puis elle fut gouvernée par plusieurs petits princes appelés *Tyrans*, dénomination qu'on a depuis appliquée aux grands princes. L'an 405 avant l'ère vulgaire, Denys le Tyran dominait à Syracuse; plus tard, les Romains et les Carthaginois se disputèrent avec acharnement la possession de la Sicile, qui tomba au pouvoir des premiers. Les Sarrasins l'envahirent à leur tour: ils en furent chassés, d'abord par les Normands, ensuite par l'empereur Frédéric II, souverain

légitime des deux Siciles. A dater de la chute de l'empire romain, la Sicile suivit presque toujours la destinée du royaume de Naples.

Cette île, de forme triangulaire, la plus considérable de la Méditerranée par la grandeur et la fertilité, est située entre les trente-septième et trente-huitième degrés de latitude; on en évalue la superficie à treize cents lieues carrées, la population à deux millions d'âmes; elle renferme des monumens de la plus haute antiquité, et présente aux amateurs d'histoire naturelle une source inépuisable d'instruction et de jouissances. La Sicile est séparée de l'Afrique par un canal large de quatre-vingts milles, et de l'Italie par un détroit de trois milles, lequel était encore plus rétréci autrefois, car Pline ne lui donne que quinze cents pas.

Le terroir sicilien est d'une fécondité prodigieuse; de là l'ancienne dénomination *de grenier de l'Italie et de*

...I

nourrice du peuple romain. Aujourd'hui la Sicile, moins cultivée, moins peuplée qu'autrefois, et renfermant plusieurs cantons déserts, récolte cependant beaucoup plus de blé qu'elle n'en consomme; l'exportation qu'on en fait procure au fisc des sommes considérables. Les productions de cette île sont les mêmes que dans le royaume de Naples. Les bestiaux y sont aussi gras que les pâturages. On y trouve des pierres précieuses, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et d'alun; on y pêche de fort beau corail vers la côte occidentale. Les hautes montagnes dont la Sicile est chargée rendent l'air léger, salubre et pur, quoique un peu chaud; l'hiver ne se fait sentir qu'au sommet de l'Etna.

Il y a en Sicile un tribunal remarquable, c'est celui qu'on appelle *de la monarchie* : ce tribunal maintient en vigueur la bulle accordée par Urbain II, l'an 1098, au comte Roger,

par laquelle ce pontife reconnut tous les rois de Sicile légats nés du saint Siège. Ainsi l'île est exempte de la charge d'un légat à *latere*, et toutes les affaires ecclésiastiques temporelles et spirituelles s'y décident d'une manière absolue. Ce privilège n'est au fond qu'un droit naturel par lequel un souverain, à l'exemple de Constantin et de tous les empereurs, préside à la police de ses États. Que Rome transforme un droit en prerogative, cela n'est pas surprenant; mais que dans toute l'Europe catholique un seul petit prince ait su revendiquer et ressaisir ce droit, voilà un juste sujet d'étonnement! Je ne dirai rien de la soi-disant assemblée nationale de Sicile, laquelle ne se compose que de nobles et de prêtres; autant vaudrait une assemblée de renards pour représenter la nation des poules.

La Sicile est divisée en trois provinces, qui portent le nom de *vallées*:

1^o *il val Demona* ; 2^o *il val di Noto* ;
3^o *il val di Mazane*. Chaque vallée
renferme un des angles du triangle
de l'île.

Val Demona. Rien de plus simple
que l'étymologie de ce nom : l'Etna,
compris dans cette province, est pour
le peuple superstitieux un soupirail
d'enfer, demeure *des Démons*. On
compte dans cette province cent tren-
te-quatre villes, dont les plus consi-
dérables sont *Messine*, *Taormine*,
Cefala et *Catane*.

Messine. Cette ville, fondée par les
Messéniens, disputé à Palerme le titre
de capitale de la Sicile ; elle est située
sur la pente d'une grande chaîne de
hautes montagnes, couvertes de su-
perbes forêts entremêlées de bocages
d'orangers et de champs en culture.

Elle a une forte citadelle qui la
commande, un vaste et magnifique
port, qui la rendrait très-commer-
çante si l'on savait profiter de son

heureuse position ; mais elle ne brille que par ses églises et ses monastères, dont le nombre est infini. Avant les Vêpres siciliennes on y comptait quatre-vingt mille habitans. Aujourd'hui la population en est fort diminuée ; elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783.

C'est Antoine, de Messine, qui a fait connaître à l'Italie la peinture à l'huile. Van-Eyk, de Bruges, inventeur de cette peinture, lui en avait confié le secret. On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie pour la Turquie et la Russie.

Catane, trois fois détruite par les tremblemens de terre, et rebâtie trois fois avec une nouvelle magnificence, passe pour une des plus belles villes de l'Europe. Elle est située d'une manière pittoresque, au pied de l'Etna. Son port, un des plus beaux de la Sicile, a été formé par une éruption de ce volcan, au seizième siècle ; ce fut

comme une indemnité de la destruction qu'il exerça souvent dans cette ville. Elle a des fabriques de soie; elle exporte des fromens, de l'orge, du vin et de l'huile.

L'Etna a dix mille cinq cents pieds d'élévation; il occupe un terrain de cent milles. On observe dans sa hauteur trois régions : la première s'appelle *regione culta*; la seconde, *regione sylvosa*; la troisième, *deserta*. Il y a la même différence entre ces trois divisions pour la température et les productions, qu'entre les trois zones torride, tempérée et glaciale. Les phénomènes de ce volcan surpassent tout ce que l'imagination peut se représenter. On l'a vu vomir des fleuves de laves et des torrens d'eau bouillante, qui anéantissaient, dans peu de minutes, des milliers d'hommes et d'habitations. Il est arrivé qu'un volume de feu liquide, plus large que les plus grandes rivières, est sorti, en mugis-

sant, du flanc de l'Etna, a refoulé la mer, de laquelle s'élevait un bruit terrible et belliqueux, qui annonçait le combat de ces deux élémens rivaux. La simple vapeur de ce volcan exterminé les bergers et les troupeaux, et incendie les arbres et les maisons.

La végétation de l'Etna n'est pas moins extraordinaire que ses ravages; on y voit des arbres d'une grosseur prodigieuse : on cite un châtaignier de deux cents pieds de tour. La pente de la montagne est tapissée d'oliviers, de vignes, de blés et de cannes à sucre; comme si la nature se plaisait à y concentrer toutes ses promesses et toutes ses menaces, toutes ses munificences et toutes ses fureurs.

Val di Noto. Cette province tire son nom d'une rivière qui la traverse, et de la ville de Noto. Elle compte cinquante villes, dont les plus consi-

dérables sont *Syracuse*, *Noto*, *Augusta*.

Noto, capitale de la province fut entièrement rebâtie en 1693. Le tremblement de terre n'y avait pas laissé pierre sur pierre. Elle est située, d'une manière pittoresque, sur une montagne d'où l'on aperçoit la mer. Du reste, elle n'offre rien de curieux.

Syracuse, anciennement capitale de la Sicile, fut fondée par les Corinthiens; elle parvint au plus haut degré de splendeur; elle avait huit lieues de circonférence; les temples et les palais les plus magnifiques y étaient nombreux. La fameuse fontaine *Aréthuse*, si renommée par la pureté de ses eaux, jaillissait au milieu d'une île qui faisait partie de la ville. La moderne *Syracuse* est bornée à l'île seule, qui a environ deux milles de circonférence; elle gît entre deux baies qui forment le grand et le petit port. Le quart des habitans périt lors

du tremblement de terre de 1693. Syracuse est la patrie de plusieurs hommes illustres, à la tête desquels se place Archimède, qui périt à la prise de cette ville par Marcellus, l'an de Rome 546. Personne n'ignore les circonstances de la mort de ce grand géomètre. *Dom Joseph Vailote*, religieux bénédictin, assure, dans sa Géographie ecclésiastique, que c'est à Syracuse que naquit *sainte Luce*. Ce fait, qui est plus que suffisant pour immortaliser le nom de Syracuse, dispense de faire l'énumération de tous les monumens antiques conservés dans cette ville. Quand on sait que *sainte Luce* est née à Syracuse, qu'importe de connaître la fameuse grotte appelée l'*Oreille de Denis le Tyran* ! qu'importe l'amphithéâtre ! qu'importe le temple de Minerve ! aussi *dom Joseph* n'en dit pas un mot, il s'en tient à *sainte Luce*; en effet, ce nom semble d'autant plus

respectable, qu'il est le féminin de *saint Luc*.

Val di Mazara. Cette province est ainsi nommée de la ville de Mazara; elle est entrecoupée par une vingtaine de petites rivières.

Palerme. Capitale de la province et de toute la Sicile, située sur le golfe de Palerme. C'est une ville grande, riche, marchande, et bien bâtie; elle est rafraîchie par une multitude de fontaines et de jets d'eau, et défendue par deux citadelles placées à l'entrée du port. Elle a deux lieues de circuit, et cent cinquante mille âmes de population. Le palais du vice-roi présente une masse énorme, sans élégance et sans proportion. Les tribunaux siègent au rez-de-chaussée de ce palais, comme pour être sous la main du gouvernement; ce qui n'atteste pas leur indépendance. La campagne environnante est aussi fertile qu'agréablement variée; des oran-

gers, des citronniers, tantôt s'y groupent en massifs, tantôt s'y déploient en allées odorantes. De nombreuses maisons de plaisance s'élèvent sur de petites collines, en face du golfe, et complètent la beauté du tableau. *Dom Joseph Vaillote* met au nombre des plus grands avantages de Palerme celui de posséder les reliques de *sainte Rosalie*. Loin de nous la pensée de contredire ce géographe bénédictin; mais à l'article *Montréal*, jolie ville voisine de Palerme, je reprocherai audit bénédictin de n'avoir pas fait mention des entrailles de saint Louis, qui furent déposées dans la cathédrale de cette ville en 1270. Je trouve de la partialité dans cette omission, car *dom Joseph* est trop profond dans les connaissances des reliques, pour avoir ignoré cette particularité. Le bénédictin ne trouve-t-il pas saint Louis assez ultramontain ?

Trapani. Cette ville, située sur une

presqu'île, a un bon port défendu par une forteresse. On y pêche de très-beau corail. Vis-à-vis Trapani apparaît une roche à fleur d'eau appelée *Scoglio-di-mal-Consiglio*. C'est là que se tint le conseil où fut résolu le massacre des Vêpres-Siciliennes. Au nord de Trapani s'élève l'ancien mont Eryx, au sommet duquel dominait le fameux temple de Vénus Erycine : cette montagne est, après le mont Etna, la plus haute de la Sicile. Près de là sont les ruines de *Ségeste*, dont la fondation est attribuée à Enée. On y voit un temple d'ordre dorique des mieux conservés, ayant trente-six colonnes, treize à chaque face collatérale, cinq pour le parvis de devant, et cinq pour celui de derrière : chaque colonne a vingt pieds de circonférence.

Girgenti, bâtie avec les ruines de l'antique Agrigente, qui était, après Syracuse, la plus grande ville de la Sicile. Elle fut renommée par les

cruautés de *Phalaris*, qui enfermait ses victimes dans un taureau d'airain, où il les faisait brûler à petit feu. Le peuple, qui ne goûtait pas ce genre de gouvernement, fit subir à *Phalaris* le supplice du talion. François I^{er}, *ce roi chevalier*, qui faisait en sa présence, au moyen d'une bascule, plonger et replonger dans les flammes ses sujets protestans, ne fut-il pas aussi barbare que *Phalaris*? seulement il fut plus heureux, il ne mourut que d'une maladie honteuse.

Les Agrigentins étaient renommés pour leur hospitalité, leur luxe et leur magnificence. Platon disait d'eux qu'ils bâtissaient comme s'ils devaient toujours vivre. En effet, on voit encore aujourd'hui les vestiges imposans de leurs édifices. Le temple de Junon Lacinie a vingt-quatre colonnes dans son pourtour; celui de la Concorde, qui est entier, présente des proportions pleines de simplicité, de noblesse

et d'harmonie. Pour le temple colossal de Jupiter olympien, il est couvert de ruines; mais l'on sait, par la description de Diodore de Sicile, qu'il avait cent cinquante palmes de hauteur, et qu'il surpassait en magnificence tous les monumens antiques et modernes, y compris Saint-Pierre de Rome.

La ville actuelle n'occupe que la partie de la montagne sur laquelle était la citadelle de l'ancienne Agrigente. Elle fait un grand commerce de blé. C'est sans contredit la ville de la Sicile la plus digne de fixer l'attention de l'antiquaire et de l'amateur des beaux-arts; le philosophe n'y peut faire un pas sans trouver matière à de profondes réflexions; il demande à Agrigente de quel don l'a gratifiée le destin pour la dédommager de son antique splendeur évanouie; on lui répond : D'un évêque!

On se tromperait fort si l'on sup-

posait quelque identité de mœurs et de caractère chez les Siciliens et les Napolitains; quoiqu'ils aient presque toujours supporté ensemble le joug du même pouvoir arbitraire, il existe entre ces deux peuples une antipathie très-prononcée : ils se détestent réciproquement; mais il entre plus de mépris dans la haine du Sicilien que dans celle du Napolitain : le premier se croit fort supérieur au second en courage et en esprit. Si, par méprise, vous donnez le nom de Napolitain à un Sicilien, il s'en indigne, et, relevant la tête avec fierté, il s'écrie : *Sono Siciliano!* Il est certain que les habitans de la Sicile sont moins flottans dans leurs desseins et dans leurs résolutions que les habitans du royaume de Naples; ils ont la physionomie plus ouverte, les manières plus franches, les expressions plus naturelles. Le petit peuple de Sicile, bien qu'il le dispute en prati-

ques superstitieuses à celui de Naples, montre un fanatisme moins sombre, moins monotone; il y a même quelque chose d'original et de grotesque dans leurs exercices pieux: veulent-ils obtenir de la pluie ou du beau temps, ils promènent avec pompe l'image du saint chargé du patronage du pays; ils le prient avec ferveur; si leurs prières sont sans résultat, ils commencent par injurier le simulacre sacré, puis ils le lapident.

A voir la rapidité avec laquelle ces têtes siciliennes prennent feu à la moindre contrariété, on dirait qu'elles sont, comme leurs volcans, remplies de matières inflammables; cette brusque irritabilité est une des causes des nombreuses révolutions politiques qui ont agité ces contrées, événemens dont nous présentons ici le résumé.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DE NAPLES

ET DE SICILE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LES GRECS FORMENT DES COLONIES DANS
LE ROYAUME DE NAPLES. — IRRUPTION
DES BARBARES. — DYNASTIE DES NOR-
MANDS. — ROGER I^{er}. — GUILLAUME LE
MAUVAIS. — GUILLAUME LE BON. — TAN-
CRÈDE.



LES faveurs que d'une main prodigue la
nature a versées sur le royaume de Na-
ples ont engendré tous ses malheurs. On
voit des nuées de pirates africains, tels
que des vautours affamés, fondre sur ce
beau pays, et presque tous les potentats

de l'Europe inonder du sang de leurs peuples cette contrée, qui, toujours dévorant leurs armées, était toujours l'objet de leur ambition renaissante. Aussi l'histoire de Naples est d'autant plus instructive, qu'elle réfléchit pour ainsi dire l'histoire de toutes les nations; c'est le point d'intersection de toutes les révolutions de l'Europe. Veut-on être au centre de l'horizon historique de ce continent, Naples est le lieu où il faut se placer.

Les érudits ont écrit d'innombrables volumes sur la question de savoir quels furent les peuples primitifs et indigènes de l'Italie; les uns ont réclamé la préséance pour les Etrusques, les autres ont argumenté en faveur des Osques. Après avoir hasardé toutes les conjectures, et livré tous les combats de la polémique, le problème étant de plus en plus compliqué, il a fallu se résoudre à ignorer; résultat fort dur pour l'orgueil de messieurs les savans. Fut-il jamais question plus oiseuse? Prétendre qu'un peuple est primitif, c'est en inférer, ou qu'il est sorti le premier des mains du Créateur, assertion difficile à prouver; ou qu'il est venu d'un

autre pays s'établir dans l'Italie, et dans ce cas il n'est pas indigène. Les nations n'existent pour l'histoire qu'autant qu'elles ont laissé des monumens de civilisation ; sinon tout ce qu'on en raconte est fabuleux : qu'importe de savoir les noms des aïeux des Hurons et des Iroquois !

Les ténèbres de l'antiquité ne s'éclaircissent pour l'Italie qu'à l'époque de la destruction de Troie : c'est alors qu'un grand nombre de Grecs, obligés de fuir leur patrie, livrée, par leur longue absence, aux usurpations des ambitieux, abordèrent à la partie méridionale du royaume de Naples. Là, trouvant toutes les douceurs de leur climat paternel, et voulant vivre sous le charme d'une illusion complète, ils donnèrent à cette patrie adoptive le nom de *Grande-Grèce*.

Les Locriens, soldats d'Ajax, fils d'Oïlée, de la ville de Narice dans l'Attique, dispersés par la tempête qui fit périr leur roi, fondèrent la ville de Locre, dans la deuxième Calabre ultérieure. Idoménée s'empara du pays des Salentins, dans la Terre d'Otrante; et Philoctète, compagnon

d'Hercule, roi de Mélibée dans la Thessalie, bâtit la ville de Pétilie à l'entrée du golfe de Tarente. Aux témoignages de Strabon et de Denis d'Halicarnasse, les meilleurs guides dans le dédale des temps reculés, il faut joindre le témoignage de Virgile, aussi scrupuleux géographe qu'Homère : au troisième livre de l'Enéide, en parlant de la navigation d'Enée le long des côtes de l'Italie baignées par la mer Ionienne, il dit :

Effuge : cuncta malis habitantur mœnia Graiis,
Hic et Narycii posuerunt mœnia Locri,
Et Salentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomertens : hic illa ducis Melibœi
Parva Philoctetæ subnixâ Petilia muro.

Des Grecs, nos ennemis, ce bord est infecté,
Là, des fiers Locriens s'élève la cité ;
Là, commandant en paix à l'humble Pétilie,
Philoctète est content d'un coin de l'Italie ;
Et de Salente enfin inondant les sillons,
Idoménée au loin répand ses bataillons.

DELILLE.

Les Phocéens laissèrent l'empreinte de leur génie colonial sur toutes les rives de la Méditerranée, depuis Velia jusqu'à Marseille. Les Doriens fondèrent dans la Principauté citérieure la ville de Posi-

donie, appelée depuis Pœstum, où ils élevèrent de magnifiques temples, dont aujourd'hui trois sont debout et un presque intact. Les Lacédémoniens portèrent au plus haut degré de splendeur la ville de Tarente. Les Achéens rendirent florissantes et la ville de Métaponte, où Pythagore termina ses jours consacrés à la gloire et au bonheur de la Grande-Grèce, dont il fut le législateur; et la ville de Crotone, près de laquelle, sur le promontoire Lacinium, Junon avait un temple fameux, dans lequel Zeuxis exposa son tableau de Vénus aux regards de l'Italie enchantée; et la ville de Sybaris, dont le nom seul effarouche la pudeur et fait sourire la volupté; et la ville de Caulonia, renommée pour jouir de l'air le plus pur de l'Italie. Les Athéniens établirent une colonie en Calabre dans le golfe appelé *Scylaceum*. Écoutons encore Virgile au même livre.

*Grajugenûmque domos, suspectaque linquimus arva.
Hinc sinus Herculei, si vera fama Tarenti,
Cernitur; attollit se diva Lacinia contra
Caulonisque arces, et navifragum Scylaceum.*

Nous partons, nous fuyons d'un cours précipité
Ce rivage suspect par les Grecs habité.

Des bords où devant nous la terre au loin recule,
Tarente offre à nos yeux les murs sacrés d'Hercule.
Juno de Lacinie et son temple fameux
Règnent à l'autre bord sur les flots écumeux.
Bientôt se dégageant des vapeurs qui le couvrent,
De Caulon à nos yeux les remparts se découvrent;
L'horrible Scylacée, effroi des matelots,
Loin de son triple écueil, nous voit fuir sur les flots.

DE LILLE.

Enfin les Eubéens fondèrent ou agrandirent les villes de Cumes et de Naples. Ainsi on ne peut faire un pas dans le royaume de Naples sans rencontrer des villes, des temples, et mille autres monumens contemporains des siècles héroïques de la Grèce, et qui vous entretiennent de sa religion, de ses beaux-arts et de sa gloire.

Annibal entreprit inutilement de s'emparer de Naples, alors alliée des Romains : depuis elle leur fut assujétie ; mais elle ne reçut le nom de colonie romaine que sous les empereurs, et elle ne discontinua pas d'être une ville grecque touchant ses usages, sa religion et même son langage. C'était alors un lieu de délices et de repos pour les riches habitans de Rome : plusieurs s'y établirent.

Naples fut agrandie par les empereurs Adrien et Constantin.

Le royaume de Naples, après avoir subi, comme le reste de l'Italie, la domination des Romains, devint, à la chute de ces maîtres du monde, la proie des barbares venus du nord. On voit les Hérules, les Goths, les Ostrogoths, etc., conquérir ou plutôt s'arracher ces belles contrées.

Vers l'an 536 les Goths avaient fondé 536.
un empire qui s'étendait du pied des Alpes jusqu'à la Sicile. Un héros, triste et célèbre exemple de l'ingratitude des cours, Bélisaire, déjà vainqueur des Vandales en Afrique, triomphe des Goths en Italie; il y rétablit la puissance des Césars. A peine est-il rappelé en Orient, les Goths ressaisissent ce qu'ils ont perdu. Un autre héros, sorti des rangs des esclaves les plus dégradés, Narsès, remplace Bélisaire, éprouve la même fortune : victorieux et disgracié pour prix de ses victoires, il laisse, par son absence, l'Italie livrée aux ravages non des Goths, mais des Lombards.

Le fer de ces nouveaux dévastateurs n'atteignit point une grande partie du

territoire actuel de Naples. Amalfi, Sorrento, Stabia, Misène, Cumès, Pouzzole, Naples et les îles voisines, formaient un duché relevant des empereurs de Constantinople, et dont les habitants avaient le privilège d'élire leur souverain. Les villes de Rossano dans la Calabre, de Gallipoli et d'Otrante dans la Pouille, étaient gouvernées par des Grecs envoyés de Constantinople.

754. Dans la portion échue aux Lombards se forma le duché de Bénévent, qui, en aspirant à l'indépendance, influa puissamment sur le sort de l'Italie et du monde entier. C'est aux démêlés des ducs de Bénévent et de Spolète avec les rois de Lombardie que le pouvoir formidable des papes doit son origine. Le pontife romain, sans possessions hors de Rome, et ne jouissant pas dans Rome même d'une autorité temporelle reconnue, prit parti pour les ducs, et appela à leur secours Pepin, roi de France, qui battit les Lombards; et, s'il faut en croire certaines chroniques, ce prince fit don à l'Eglise de la ville de Ravenne et de plusieurs villes de l'Etat de la Pentapole. Charlemagne, attiré comme

son père au-delà des monts et pour les mêmes motifs, confirma la donation de Pepin, et, en recevant du pontife les titres pompeux d'Auguste et d'empereur d'Occident, il fit naître, ou il cimenta le droit qu'exercèrent les successeurs de saint Pierre, de distribuer des couronnes. 800.

Si Naples échappa aux incursions des barbares du Nord, elle n'eut pas le même bonheur à l'égard des barbares du Midi. Pressée par les ducs de Bénévent, ses ambitieux voisins, elle sollicita imprudemment l'appui des Sarrasins. Ces dignes ancêtres des brigands algériens de nos jours ne furent pas sourds à l'invitation: ils y répondirent par des descentes effectuées tout le long du littoral napolitain. Habiles à profiter des dissensions des peuples, au milieu desquels ils portaient la rapine et le meurtre, ils s'établirent à Bari, à Tarente, et dans plusieurs autres belles villes de la Pouille et de la Calabre, d'où les efforts des papes, des Lombards, des empereurs d'Orient et d'Occident, ne purent les chasser.

Ici se présente un événement inouï dans les fastes historiques, et qu'on pour-

rait croire éclos de l'imagination d'un poète ou d'un romancier. Quarante chevaliers normands, revenant de visiter les lieux saints, débarquent à Salerne, y réclament et obtiennent une hospitalité momentanée. Les Sarrasins apparaissent pour renouveler leurs scènes accoutumées de terreur et de destruction. Les pèlerins guerriers s'arment, inspirent leur courage aux Salernitains, repoussent les Infidèles, et les obligent à regagner leurs vaisseaux. Le souverain de Salerne, dans le double but de récompenser les quarante vaillans étrangers, et de s'assurer des défenseurs contre les pirates, les engage à se fixer auprès lui: ils acceptent, rendent d'abord de nouveaux services au prince, puis ils bâtissent, entre Capoue et Naples, Nuova Atella, aujourd'hui la ville d'Averse. Ce petit fief se peupla de beaucoup d'autres guerriers accourus des rives de la Normandie.

Parmi les aventuriers avides de gloire qui furent les premiers à grossir la colonie naissante, l'histoire cite trois des douze fils de Tancrède de Hauteville, Drogon, Honfroy, et surtout Guillaume,

que ses exploits firent surnommer *Bras-de-fer*.

Les Normands voient réussir toutes leurs tentatives; ils enlèvent la Pouille et la Calabre aux Grecs, la Sicile aux Sarrasins; ils expulsent les Lombards de la Campanie; enfin leur puissance s'élève à un tel degré qu'elle leur suscite deux ennemis redoutables, l'empereur et le pape.

Le pape, plus expéditif que son allié, attaque le premier les Normands à la tête d'une armée d'Allemands et de Lombards rassemblés à la hâte; mais il est vaincu et pris. Les chefs des Normands, par un trait de politique funeste à leurs successeurs, font hommage au pape de leurs états, dont le régisseur spirituel était le patriarche de Constantinople. Ils parviennent ainsi à se faire un protecteur du plus dangereux de leurs adversaires. Le pontife reconnaissant donne aux princes qui ont changé sa captivité en triomphe le nom de princes pieux, il bénit leurs armes, et déclare toutes leurs conquêtes légitimes.

Robert Guiscard, autre fils de Tancrede de Hauteville, plus heureux qu'au-

cun de ses frères, duc de Calabre, de la Pouille, ayant conquis les principautés de Capoue, de Bénévent, et la Sicile, cède presque en totalité cette île à son frère Roger, et Bénévent au saint Siège, qui prétendait y avoir des droits. Robert tourne ensuite ses armes contre l'empereur de Constantinople; il obtient au commencement de cette guerre d'éclatans succès; il en abandonne le cours pour venir délivrer le pape Grégoire VII, que l'empereur Henri IV tenait prisonnier au château Saint-Ange. Il repasse en Orient, où son fils Boémond cueillait autant de lauriers que son père. Guiscard, au moment où la victoire lui souriait encore, est atteint d'une maladie à laquelle il succombe, âgé de soixante ans.

Ses fils Boémont et Roger se disputent son héritage. Roger, aidé de son oncle Roger, comte de Sicile, l'emporte sur Boémond, qui, moins indigné de l'ingratitude du sort que de celle de son frère et de son oncle, prend la résolution d'aller, avec son neveu Tancrède, combattre les Infidèles. Les actions héroïques de Boémond, et particulièrement de Tancrède, à

la Terre - Sainte ont été immortalisées par la lyre du Tasse, et méritaient d'être embellies des couleurs de la poésie.

A Roger, le compétiteur ou plutôt le 1110.
spoliateur de Boémond, succède Guillaume, prince pusillanime, qui, durant un règne de seize années, montre une aveugle soumission au saint Siège. La mort de Guillaume transfère l'empire à un prince aussi digne de gouverner que son prédécesseur l'était peu, à Roger, comte de Sicile, fils du premier comte de ce nom. C'est ce Roger que l'on peut considérer comme le fondateur de la dynastie normande. Proclamé souverain, malgré toutes les intrigues du pape, dans l'étendue des états conquis par la valeur de Robert Guiscard, il ajoute à cette immense succession Naples, qui jusque là avait conservé sa liberté. Bientôt après Roger, n'ayant plus à envier que le titre de roi, s'en décore 1137.
solennellement, et choisit Palerme pour la capitale de son royaume.

ROGER 1^{er}.

Le règne de Roger I^{er} fut en tout celui d'un monarque aussi brave que prudent.

Ce prince donna à ses sujets un code de lois qui mirent un frein à la tyrannie féodale. Un de ses plus grands bienfaits fut l'institution des parlemens. Il sortit victorieux de toutes les guerres qu'il eut à soutenir. Dans la première de ces guerres, le pape et Lothaire, empereur d'Occident, étaient ligués contre lui : il força Lothaire de retourner dans ses états d'Allemagne, prit ensuite, comme l'avaient fait
1139. ses aïeux, le pape prisonnier; mais, dominé par l'esprit du temps et par le pouvoir des circonstances, il fit, comme ses aïeux, hommage de ses états au pontife captif, et contracta l'engagement de payer à la cour de Rome un tribut annuel de six cents *schifati*. En retour de cet acte de vassalité, il reçut l'investiture du duché de Pouille et du royaume de Sicile.

Ce que les puissances de la chrétienté moderne, réunies sous l'égide d'une sainte confédération, n'osent ou ne veulent pas entreprendre, Roger seul l'entreprit : il porta ses armes en Afrique; s'empara de plusieurs des repaires d'où les pirates sarrasins s'élançaient sur les côtes de la Méditerranée; enfin il réduisit les enne-

mis du nom chrétien à la nécessité d'acheter la paix, qu'ils avaient coutume de vendre. La victoire ne lui fut pas moins fidèle sur mer que sur terre. Une de ses flottes alla jusque dans Constantinople punir une injustice dont les Grecs n'avaient pas craint de se rendre coupables envers lui. Après avoir employé les dernières années de sa vie à la construction de monumens où la magnificence s'alliait à l'utilité, il mourut âgé de cinquante-huit ans, laissant pour successeur son fils Guillaume, que de son vivant il avait associé au gouvernement du royaume. 1154.

GUILLAUME LE MAUVAIS.

Guillaume, bien différent de son père, acquit le surnom de *Mauvais*, qu'il mérita plus peut-être par sa faiblesse que par ses vices, et qui suffit pour caractériser son règne. Sous ce prince, les rênes de l'empire furent confiées à d'odieux favoris, qui, ne se bornant pas à s'enrichir des dépouilles du peuple, aspirèrent à enlever au roi lui-même son fantôme d'autorité. Le premier de ces traî-

très, le grand-amiral Majone, avant d'avoir pu exécuter son dessein, périt de la main d'un de ses complices, le comte Matthieu Bonello, qui réussit à placer sur le trône Roger, fils de Guillaume : mais Guillaume, délivré de la prison où il avait été relégué, ressaisit presque aussitôt le sceptre. Bonello expire dans les tortures, et Roger est frappé de mort par son propre père. On croit lire les annales d'une cour barbaresque. Guillaume, rentré dans son palais, se plonge dans l'indolence et la débauche, et laisse son chancelier Matthieu se livrer à toutes les cruautés. N'omettons pas de rapporter que ce souverain, sans vertus, sans talens, sans force d'âme, triompha cependant d'une ligue pareille à celle qui avait menacé son père; qu'il battit les armées du pape et des empereurs d'Orient et d'Occident : mais ce fut en quelque sorte l'ombre de Roger I^{er} qui dispersa ces alliés. Guillaume ne dut ses succès qu'à la valeur de ses soldats, devenus invincibles en combattant sous les ordres de Roger.

GUILLAUME LE BON.

Le sort de la naissance, qui avait donné pour héritier au vaillant et actif Roger le lâche et inappliqué Guillaume, fit succéder à Guillaume le Mauvais Guillaume le Bon. Le nouveau roi, couronné à quatorze ans, suit les conseils d'une mère éclairée, et s'attache à fermer les plaies du règne précédent. Cependant, comme le bien s'opère avec peine, et que le mal, si difficile à réparer, semble s'engendrer et croître de lui-même, les sujets du bon Guillaume eurent à se plaindre de son goût un peu trop dispendieux pour l'édification de monumens religieux; ils eurent un grief plus sérieux encore à lui reprocher, celui de les avoir précipités, malgré son penchant pour la paix, dans une de ces guerres stériles et lointaines, connues sous le nom de croisades.

TANCRÈDE.

A la mort de Guillaume, il ne restait de la postérité du grand Roger qu'une fille posthume et un fils naturel de ce hé-

ros. La fille, Constance, avait épousé l'empereur d'Allemagne Henri VI; le bâtard Tancrede fut proclamé roi par les grands de Sicile. Henri se met en marche à la tête d'une armée pour faire valoir les droits que lui avait conférés son mariage avec Constance : Tancrede défend courageusement les droits de son élection, est vainqueur de Henri; mais peu après son triomphe, il meurt du chagrin que lui cause la perte de son fils aîné. La fin de

1193. Tancrede est aussi la fin de la dynastie normande; l'empereur Henri s'empare du trône, et en même temps de la veuve, des filles et du second fils de son compétiteur.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE DE LA MAISON DE SUABE. — HENRI VI. — FRÉDÉRIC II. — CONRAD. — MAINFROI,

HENRI VI, dit *le Sévère*, et qui serait mieux nommé le *Barbare*, avait d'abord corrompu à force d'argent plusieurs seigneurs siciliens partisans de la famille de Tancrede : il s'était procuré cet or par une spéculation aussi étrange que perfide. *Richard Cœur de Lion*, à son retour de la Palestine, ayant fait naufrage sur les côtes de la Dalmatie, passa sur les terres de Léopold, duc d'Autriche, qui, au mépris de toutes les lois divines et humaines, le chargea de fers, et le vendit comme un esclave à Henri VI, qui le revendit avec un bénéfice considérable.

Ce nouveau roi des Deux-Siciles, le cœur gonflé du fiel de la haine et de la vengeance, fait exhumer le corps de Tan-

crède, auquel on tranche la tête; les bourreaux crèvent les yeux à son fils, le privent des organes de la génération, le jettent en prison, ainsi que sa mère et ses sœurs. Tous les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. C'est ainsi que Henri ressaisit les trésors qu'il leur avait distribués. On eût dit que se jouer de la foi jurée et égorger les sujets pour s'enrichir de leurs dépouilles, composait, aux yeux de ce monarque, tout l'art de régner. Ses déprédations et ses cruautés furent poussées à un tel point, que l'impératrice Constance, digne fille de Roger, s'interposa courageusement entre le bourreau et les victimes. Cette princesse, jurant de protéger le pays qui l'avait vue naître, se met à la tête des grands du royaume; s'empare de Palerme; marche à la rencontre de son mari, qui était suivi de nombreuses bandes germaniques, le défait, et le contraint à signer un traité dont elle dicte les articles. Bientôt ce prince mourut d'une manière inopinée, après un règne qui heureusement ne fut pas de 1197. longue durée. Quelques auteurs préten-

dent que sa femme, pour se venger du meurtre de sa famille, le fit empoisonner; elle ne lui survécut que d'une année, laissant pour unique héritier Frédéric II, âgé de quatre ans, dénué d'amis et entouré de rivaux.

FRÉDÉRIC II.

Constance avait cru faire un trait d'habile politique en plaçant ce jeune prince sous la tutelle de son ennemi naturel, Innocent III : mais celui-ci, étant pape avant d'être généreux, ne protégea son pupille que lorsqu'il en eut besoin : il le tenait en réserve comme un jeune aigle propre, selon les circonstances, à être lancé sur d'autres oiseaux de proie. Ce saint tuteur débute par dépouiller Frédéric du titre de roi des Romains et de la couronne de Sicile; puis il le replace sur la scène politique pour l'opposer à Othon IV, dont le pouvoir semblait prendre trop d'exubérance; puis, après la bataille de Bovines, il veut replacer son élève dans l'ombre, et il refuse, malgré ses promesses, de le couronner empereur. Mais déjà le jeune

- prince se sentait assez fort pour se mettre en possession de ses droits, et ce fut le pape
1220. Honoré III, successeur d'Innocent, qui ceignit son front de la couronne d'or, en lui imposant la condition expresse de partir pour la Palestine, et de céder à l'Eglise le comté de Fondi, situé au midi des marais Pontins. Frédéric prit ce double engagement; mais, élevé sous la férule d'un pape, il avait imbu son esprit de la politique astucieuse de la cour de Rome, où les paroles ne garantissent pas les pensées, où les promesses ne garantissent pas les actions.
1227. Tout-à-coup Grégoire IX excommunique l'empereur, en punition de ce qu'il n'accomplissait pas le vœu d'aller combattre dans la Terre-Sainte; le prince, qui méprisait les foudres spirituelles pour son compte, mais qui en craignait l'effet sur la multitude, s'empresse de partir. Une maladie grave le force de revenir sur ses pas : nouvelle excommunication; il se remet en route, il est excommunié une troisième fois pour être parti sans se faire absoudre. A quelque temps de là le pape lui vend fort cher cette absolution, puis lui demande la Sardaigne. Refus de Fré-

déric ; quatrième excommunication, anathèmes, déposition, interdit, défense, sous peine de l'enfer, d'obéir au *soi-disant* empereur ; et Grégoire, imitant la coutume d'Innocent III, offre la couronne impériale au frère de Louis IX, et le royaume des Deux-Sicules à *Jean de Brienne*, beau-père de Frédéric ; il excite le jeune Henri, roi des Romains, à la révolte contre son père ; et tandis que l'empereur obéit à Grégoire en combattant en Palestine, ce pontife, profitant de son absence, répand le bruit de sa mort, attaque lui-même ses états, s'empare de la Pouille, et met la Sicile en insurrection. C'était violer toutes les lois de la morale et de la justice ; mais c'était suivre les conséquences de l'institution des croisades, imaginées par la cour de Rome pour s'agrandir aux dépens des monarques de la chrétienté.

A la nouvelle de ces agressions, Frédéric repasse en Europe, bat les troupes pontificales, fait rentrer la Sicile et la Pouille sous son obéissance, apaise toutes les révoltes, et se rend maître de plusieurs provinces des états romains. Bientôt

il s'avance vers Rome. Grégoire, épuisé de fureur, meurt en l'excommuniant.

1241. Innocent IV succède à ses vengeances : Frédéric, apprenant son élection, s'écria : « Le cardinal ami se change pour moi en pape ennemi. » En effet, ce pape, plus opiniâtre dans sa haine que son prédécesseur, employa la politique la plus astucieuse pour nuire à Frédéric. Depuis Jean XII les pontifes romains se transmettaient les uns aux autres, et continuaient l'entreprise d'anéantir la maison de Suabe, dont les princes, participant du génie de Charlemagne, semblaient vouloir faire revivre tous les droits de cet empereur sur l'Italie. Ce projet, une fois soupçonné, les fit tous marquer du sceau de la vengeance pontificale. Tel fut le mobile de la conduite d'Innocent IV. On le voit employer contre Frédéric toutes les armes que peuvent lui fournir sa double puissance spirituelle et temporelle. Mais les succès de son rival l'obligent de s'enfuir de Rome ; il vient, la menace à la bouche, tenir un concile à Lyon : cette ville, par une suite d'événemens trop longs à raconter, se trouvait détachée de la dépen-

dance de l'Empire et de la France; ses archevêques s'en étaient approprié la souveraineté, et y exerçaient tous les droits régaliens; c'est là que le pape, faisant dans sa propre cause les fonctions d'accusateur, d'avocat et de juge, prononça la déchéance de Frédéric, *atteint et convaincu d'être hérétique et incrédule*, accusations absurdes qui s'excluent l'une l'autre. L'empereur protesta énergiquement contre cet arrêt; il s'en vengea en remportant plusieurs victoires sur ses sujets révoltés, qui, par respect pour la déposition prononcée par le pape, croyaient devoir prendre les armes contre leur souverain, que cependant ils affectionnaient. Frédéric avait éprouvé en Palestine un effet plus étrange encore de l'excommunication papale : les grands-maîtres du Temple et de Saint-Jean déclarèrent ne pouvoir servir sous lui, et il fut obligé de souffrir que dans son propre camp on ne donnât pas les ordres en son nom, mais au nom de Dieu et de la république chrétienne.

Innocent IV, ne pouvant vaincre l'empereur malgré tous les ennemis qu'il lui

avait suscités, essaya, dit-on, de le faire empoisonner; ce qu'il y a de certain, c'est que Frédéric renvoya son médecin et prit des Mahométans pour sa garde. Cependant ce prince ne put se garantir de toutes les embûches, il mourut subitement au milieu de ses triomphes. A cette
1250. nouvelle, le pape *invita le ciel et la terre à se réjouir*. Telles sont les paroles textuelles de sa lettre aux prélats et aux seigneurs du royaume de Sicile¹.

Frédéric II est peut-être le souverain du moyen âge qui déploya les plus grandes qualités : il marcha fort en avant de son siècle; il opposa de fortes digues à l'ambition théocratique de la cour de Rome. Malgré le soin de guerres toujours renaissantes, et au milieu des troubles qui agitèrent son règne, il régna, il embellit les royaumes de Naples et de Sicile, ses pays de prédilection; il bâtit plusieurs villes, il fonda des écoles, il créa l'université de Naples, qui devint presque dès sa naissance la rivale de la célèbre université

¹ Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. LXXXIII, pag. 25 et 26.

de Bologne; il établit à Palerme une académie poétique, et se fit un honneur d'y être admis en sa qualité de poète : c'était un des hommes les plus instruits de son temps; il savait l'italien, le latin, le français, l'allemand, le grec et l'arabe. Mais c'est surtout comme législateur qu'il mérite les regards de l'histoire : ses codes de lois appelés *constitutions*, où les droits des peuples sont hautement reconnus, paraissent dignes encore aujourd'hui d'être médités par les publicistes.

CONRAD.

Innocent IV prétendait que les Deux-Sicules lui étaient dévolues, et lui apparten-^{1253.} tenaient de droit divin; en vertu de l'excommunication qu'il avait lancée sur Frédéric II au concile de Lyon. La ville de Naples reconnut ce pontife pour son unique maître; l'empereur Conrad IV, fils de Frédéric II, accourut défendre son héritage et reprit la ville de Naples, tandis que Mainfroi, son frère, contenait dans l'obéissance le reste du royaume; bientôt Conrad mourut, laissant le jeune Conra-

din pour son unique héritier. La cour de Rome accrédita le bruit que Conrad avait été empoisonné par son frère Mainfroi.

Innocent IV, afin de soutenir la royauté qu'il s'était attribuée sur les Deux-Siciles, mit en campagne une armée que Mainfroi, tout excommunié qu'il était, tailla en pièces et détruisit entièrement; alors le pape, voyant tous ses efforts infructueux pour s'emparer réellement des Deux-Siciles, offrit ce royaume au comte d'Anjou, frère de saint Louis : mais il mourut avant de terminer cette affaire.

Alexandre IV lui succède, reprend le cours de la négociation; mais la France, épuisée d'hommes et d'argent par la malheureuse croisade et par la rançon de saint Louis, ne permet pas au comte d'Anjou d'accepter une offre qui n'était pas gratuite.

Le pape, pour ne pas rester inactif, publie contre Mainfroi une croisade qui est prêchée jusqu'en Angleterre : c'est dans ce pays, purgé aujourd'hui de toutes les superstitions romaines, qu'un nonce lève des décimes et autorise le roi Henri III à substituer à son vœu de porter

la guerre en Palestine, le serment de 1255.
fournir de l'argent et des troupes contre
Mainfroi. Se jouer de la foi des sermens,
vomir des anathèmes, renverser, prendre
les couronnes, les vendre au plus offrant;
tous les moyens étaient légitimes à la cour
de Rome pour extorquer aux rois l'ar-
gent que ceux-ci extorquaient aux peu-
ples.

Alexandre IV meurt; ses projets ne 1260.
meurent pas. Un savetier champenois est
intrônisé sous le nom d'Urbain IV, et,
sur-le-champ, il fait signifier à Mainfroi
de déposer la couronne de Naples et de
Sicile, que tous les ordres de l'Etat lui
avaient décernée par acclamation. Ce
pape lance un déluge d'anathèmes sur
Mainfroi; il offre au rabais le royaume
de Naples à divers princes, qui, par es-
prit de justice ou de prudence, refusent;
Charles d'Anjou accepte enfin, et le mar- 1264.
ché se conclut pour *mille onces d'or et
une haquenée blanche*; mais cet acte ne
fut consommé que sous le pontificat de
Clément IV, successeur d'Urbain.

Bientôt Charles d'Anjou reçoit à Rome,
avec toutes les cérémonies de l'Eglise, la

couronne de Naples : il n'avait pas plus le droit de l'accepter, que le pape n'avait le droit de la donner ; ni la conduite du pape ni celle de Charles d'Anjou ne doivent nous surprendre : les pontifes romains ont pris soin de nous familiariser avec toutes les extorsions ; mais que saint Louis, ce modèle de justice et de loyauté, ait souffert, ait autorisé le vol fait par son frère, voilà un inépuisable sujet d'étonnement !

1266. Mainfroi, abandonné de la plupart de ses barons, périt avec gloire dans la bataille que lui livra Charles d'Anjou ; son corps fut privé de sépulture par l'ordre formel du légat du pape.
-

TROISIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE DES ANGEVINS. — CHARLES I^{er}.

— CHARLES II. — ROBERT LE SAGE. —

JEANNE I^{re}. — CHARLES DE DURAZZO. —

LADISLAS. — JEANNE II.

CHARLES d'Anjou étendit un sceptre de fer sur ses nouveaux sujets ; il confisqua les biens de ceux qui avaient combattu sous les drapeaux de Mainfroi, et il préleva par mille assassinats juridiques à un des plus énormes forfaits qui pèseront éternellement sur la tête des rois.

Les gémissemens de Naples et de Sicile émurent le cœur du petit-fils de Frédéric II, héritier légitime de ce royaume. Il comptait à peine quinze ans ; mais consultant son courage et non son âge, il se met à la tête d'une armée, part d'Allemagne avec son oncle Frédéric, duc d'Au-

triche, et se mesura à Tagliacozzo, dans les Abruzzes, avec l'usurpateur de tous ses droits.

1267. La fortune favorisa l'illégitimité et l'injustice la plus criante. Charles d'Anjou triompha par la ruse; l'infortuné Conradin tomba en son pouvoir. Charles comprit que la mort seule pouvait étouffer les réclamations de l'héritier du royaume qu'il avait extorqué, et soudain il en prononça tacitement l'arrêt; mais pour en colorer la monstrueuse férocité par des formes religieuses et juridiques, il feignit de consulter le pape, qui répondit : *Vita Conradini mors Caroli*. Il assemble un parlement esclave. Néanmoins un seul juge provençal, sujet de Charles, du nom duquel l'histoire n'a pas voulu souiller ses pages, vota pour la mort. D'autres se renfermèrent dans un timide et coupable silence. Charles, sur l'autorité de ce seul juge, fit prononcer par Robert, protonotaire du royaume, cette horrible sentence. Le jeune Conradin jouait paisiblement aux échecs lorsqu'on vint la lui communiquer. On lui laissa peu de temps pour se préparer à la mort, et le 26 octobre

1268 il fut conduit au supplice avec tous ses amis. Charles était présent, entouré de toute sa cour.

Le juge provençal lut la sentence portée contre Conradin *comme traître à la couronne et ennemi de l'Eglise*. « Il ne » t'appartient pas, misérable, s'écria Robert de Flandre, gendre de Charles, » il ne t'appartient pas de condamner à » mort si noble et si gentil seigneur : » et il lui passa son épée au travers du corps.

Conradin, entre les mains des bourreaux, détacha lui-même son manteau, et s'étant mis à genoux pour prier, il se releva en s'écriant : « Oh ma mère ! quelle profonde » douleur te causera la nouvelle qu'on va » te porter de moi ! » Cette seule exclamation révèle sa belle âme. Ce malheureux prince vit rouler à ses pieds la tête de son oncle Frédéric d'Autriche, il la baisa avec transport, jeta son gant au peuple, puis tendit la tête au glaive assassin. En lui s'éteignit l'illustre maison de Suabe.

Le voyageur est tourmenté par des sentimens indéfinissables d'horreur et d'indignation, lorsque, sur la place appelée *il Mercato*, située près de la mer, il fixe ses

regards sur la plaque de marbre mise à l'endroit même où tomba la tête du jeune Conradin : c'est là qu'on a bâti une chapelle et élevé un autel, non pas expiatoire, mais pour remercier la *Providence* de ce forfait. On lit autour du fût de la colonne de porphyre qui est sur l'autel :

*Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum
Hic deplumavit, acephalumque dedit.*

Ces deux infâmes vers, où l'on félicite Charles d'Anjou de la mort de Conradin, ont du moins l'avantage de vouer au mépris le nom du seigneur d'Astura, qui, en trahissant les devoirs de l'hospitalité et de l'humanité, livra le jeune prince à son bourreau.

Ce qui plonge dans un abîme de réflexions, c'est de penser que Louis IX, dont on a fait un saint, non-seulement autorisa l'usurpation de son frère en lui fournissant l'argent nécessaire à l'achat du royaume de Naples, mais qu'il ne fit rien pour empêcher le meurtre de l'héritier légitime, qui fut détenu en prison dix

mois avant d'être condamné. Bien plus, saint Louis n'adressa point à Charles le moindre reproche; cependant saint Louis avait été, comme Conradin, vaincu et prisonnier, en voulant conquérir des Etats sur lesquels il n'avait aucun droit : Conradin, au contraire, n'avait pris les armes que pour conquérir son héritage. Le roi des Musulmans rendit la liberté à Louis, son agresseur, et le saint homme de roi laissa son frère très-chrétien égorger tranquillement Conradin, après l'avoir dépouillé de son patrimoine.

Tout n'est pas bénéfice pour la tyrannie, elle recueille souvent des fruits amers de ses violences et de ses injustices : c'est ce qu'apprit à Charles d'Anjou le terrible massacre des Français en Sicile connu sous le nom de Vêpres-Siciliennes, et dont le résultat fut d'enlever pour toujours la Sicile à sa dynastie. Pierre d'Aragon, époux de Constance, fille de Mainfroi, ajouta cette couronne à celles d'Aragon et de Valence. Il triompha de tous les efforts tentés par Charles pour ressaisir l'île précieuse qu'il venait de perdre; il le battit sur

terre et sur mer, et fit même prisonnier son fils, qui fut enfermé à Messine. Le peuple sicilien voulait qu'on traitât ce jeune prince comme son père avait traité Conradin; mais Constance, s'opposant à ces horribles représailles, donna une belle leçon d'humanité à Charles d'Anjou, qui n'en profita guère, et mourut d'un violent accès de fièvre, au moment où il préparait une nouvelle expédition contre la Sicile.

CHARLES II.

1284. Ce règne n'offre rien de mémorable. Ce prince, après avoir été long-temps prisonnier en Sicile, est mis en liberté par l'intervention du roi d'Angleterre et à des conditions qu'il se crut autorisé à ne pas remplir, le pape l'ayant délié de ses sermens. Pierre d'Aragon n'était plus : son fils Jacques lui succéda au trône de Sicile, et passa bientôt sur le trône d'Aragon, à
1285. la mort de son frère Alphonse : mais il ne laissa son frère Frédéric que comme son lieutenant en Sicile, au mépris du testament de son père, qui dans ce cas attribuait la couronne de Sicile à Frédé-

ric. De cette injustice naquirent des guerres obstinées entre les deux frères, guerres que le sacerdoce eut soin d'entretenir. Jacques, en épousant la fille aînée de Charles II, céda à son beau-père ses droits sur la Sicile; ils se liguèrent pour la conquérir; cette île fut inondée de sang. Frédéric déploya un grand caractère, soutint ses droits avec courage, remporta plusieurs victoires, et finit par démentir son énergie en consentant à épouser Eléonore, troisième fille de Charles, sous la condition que cette île retournerait à sa mort à la dynastie des Angevins. Charles retourna à Naples, où il fit bâtir beaucoup d'églises et quelques utiles édifices; il n'assassina pas, comme Philippe le Bel, les malheureux Templiers, il se contenta de s'emparer de leurs ri-^{1309.} chesses; et lorsqu'il commençait, après un règne de vingt-cinq ans, à jouir de la paix, il mourut.

ROBERT.

Ladislav, roi de Hongrie, étant mort sans enfans, le trône appartenait, selon les lois du royaume, à Marie, sœur de Ladis-

las, laquelle avait épousé Charles II. Marie céda cette couronne à son fils aîné Charles Martel, dont l'héritier Carobert avait des titres légitimes au trône de Naples, étant petit-fils de Charles II, par la descendance de primogéniture. Mais celui-ci, au lieu de prendre les armes contre son oncle Robert, aima mieux s'en référer à la décision de Clément V, qui fut favorable à Robert, soit que ce pontife eût égard aux intentions de Charles II, soit qu'il craignît d'avoir en Carobert un voisin trop incommode.

Robert n'évita une guerre que pour tomber dans une autre. Justement irrité contre Frédéric de Sicile, qui avait violé la trêve pour attaquer Naples, il débarque en Sicile, y porte le ravage et la destruction, sans obtenir pour lui aucun résultat avantageux : la paix est signée de nouveau, rompue encore, puis reconclue entre ces deux princes, animés de cette haine nationale qui devait être inextinguible entre Naples et la Sicile, comme les feux du Vésuve et de l'Etna.

Bientôt Frédéric proclama Pierre, son fils aîné, successeur de son trône, au mé-

pris du traité qu'il avait fait avec Charles II en épousant sa fille. Robert proteste, invoque la justice divine et humaine, oubliant que son père avait violé cette même justice en se faisant délier de ses sermens pour éluder des conventions auxquelles il devait sa liberté. Les Siciliens, dont la haine pour sa dynastie était de plus en plus invétérée, soutinrent et firent triompher la cause de Frédéric. Robert, revêtu du titre distingué, mais onéreux, de vicaire du saint Siège, est obligé de soutenir une lutte terrible contre Louis de Bavière, appelé au trône des Césars par la plupart des Allemands. Ce prince, après avoir culbuté toutes les forces de Robert, entre vainqueur à Rome, s'y fait couronner empereur d'Occident, dépose le pape, et se rend tellement odieux par ses excès, qu'abandonné de ses partisans, et pressé par le roi de Naples, il s'enfuit en Allemagne. La joie qu'éprouva Robert d'avoir délivré et ses États et ceux du pape d'un si cruel ennemi fut empoisonnée par la mort de son rejeton unique, le duc de Calabre, qui ne laissait que deux filles. L'aînée, Jeanne, quoiqu'elle n'eût que sept ans, fut mariée

1328.

à André, second fils du roi de Hongrie. Cette mesure, et sage et politique, évitait les débats futurs, résultat des prétentions du roi de Hongrie au trône de Naples.

Frédéric meurt : Robert croit la conjoncture favorable à une nouvelle invasion en Sicile ; mais les peuples de cette île, après avoir couronné solennellement Pierre II, fils de Frédéric, repoussèrent les tentatives multipliées du roi de Naples avec la double énergie de leur haine pour les Angevins, et de leur amour pour les Aragonnais. Cette haine et cet amour conservèrent le trône de Sicile à Louis, qui n'était âgé que de cinq ans à la mort de Pierre II, son père. Le vieux roi Robert, désespéré de ne pouvoir mourir la couronne de Sicile sur la tête, malgré toutes les chances favorables que la fortune lui avait offertes, et voyant l'incapacité d'André, résolut de réserver l'héritage de son royaume à sa petite-fille, à laquelle les grands et les députés de la nation prêtèrent serment de fidélité. Par cette disposition, André ne devait être que le premier sujet de sa femme. Robert fut-il digne du titre de *Salomon*, que lui décernèrent ses flat-

teurs où ses appréciateurs? Si on avait consulté son peuple, peut-être eût-il fait sur cette brillante qualification quelques légitimes observations. En effet, ce prince poussa jusqu'à la servilité son dévouement et son obéissance aux volontés de la cour de Rome : il fit recevoir à Naples toutes les taxes qu'il plut au saint Père d'imposer.

C'est peut-être à l'accueil que Robert accorda aux lettres, et surtout aux faveurs dont il combla Pétrarque et Bocace, qu'il doit sa réputation brillante. Il revêtit lui-même de sa robe royale Pétrarque lorsqu'il partit pour se faire couronner au Capitole.

Les poètes ne sont pas ingrats : quand ils ne peuvent pas mettre leurs protecteurs au rang des dieux, ils les inscrivent sur la liste des sages.

JEANNE 1^{re}.

Robert avait à peine fermé les yeux, 1343.
qu'il fut démontré combien il y avait peu de sagesse dans le soin qu'il avait pris d'exclure du trône le mari de Jeanne. Un

moine, appelé *frère Robert*, fomenta les discordes qui éclatèrent entre les jeunes époux; chacun d'eux avait sa cour : celle d'André était composée de Hongrois, celle de Jeanne de Napolitains : des rivalités et des haines naquirent les conspira-
1345. tions dont le malheureux André fut la victime : il est étranglé dans l'antichambre de sa femme, qui épouse, avant l'expiration de son deuil, le prince de Tarente, sur lequel l'opinion publique faisait planer le soupçon du meurtre d'André.

Louis, roi de Hongrie, se met à la tête d'une armée, déploie un étendard noir sur lequel était peint son frère André étranglé. Jeanne et son mari, dont les troupes sont battues, redoutant la vengeance du roi de Hongrie, prennent la fuite, et vont chercher un asile dans leurs Etats de Provence. Jeanne se jette aux pieds de Clément VI, qui tenait le siège de l'Eglise à Avignon; elle implore sa protection, ou plutôt l'achète en lui cédant le comtat d'Avignon. Alors le pape assemble son consistoire, déclare la reine innocente, et s'interpose entre elle et le roi de Hongrie, qui, après avoir mis à mort le duc de

Durazzo, beau-frère de Jeanne, se laisse 1351.
 enfin apaiser par la médiation du pape,
 signe la paix et se retire.

A cette époque, la Sicile, en proie à des
 partis et à des factions toujours renaissant
 de leurs cendres, semblait offrir à Jeanne
 une circonstance favorable pour réaliser
 le projet de conquête tant de fois et inu-
 tilement entrepris par son grand-père.
 Elle débarque à Messine, qui la reconnaît
 pour souveraine, au mépris des droits du
 jeune roi Frédéric. Celui-ci perdant tour à
 tour et reprenant l'avantage, conclut enfin
 un traité par lequel il s'oblige à payer
 un tribut à Jeanne, qui le reconnaît roi de
 Trinacrie.

Jeanne, veuve en seconde fois et sans 1362.
 enfant, épousa en troisièmes nocces un prin-
 ce d'Aragon, à qui elle ne donna aucune
 part au gouvernement : ennuyé de sa su-
 bordination et de sa nullité politique, il
 partit pour Majorque, et mourut loin de
 son épouse.

La reine, âgée de quarante-six ans, 1376.
 contracte un quatrième mariage avec un
 cadet de la maison de Brunswick, appelé
 Othon, qu'elle tint dans la même dépen-

dance que ses prédécesseurs. Elle intrigua avec les cardinaux, comme elle mécontents du nouveau pontife Urbain VI, et de concert avec la Savoie et la France, elle soutint la nouvelle élection de Clément VII, qui, sous le nom d'anti-pape, 1378. se réfugia à Avignon, où il commença la guerre sacrée connue sous le nom de grand schisme d'Occident. Par sa conduite impolitique la reine de Naples se fit de Clément VII un protecteur inutile, et d'Urbain VI un ennemi puissant et implacable. Ce pape excommunié, dépose Jeanne, donne l'investiture de son royaume à Charles Durazzo, seul reste de la maison de France - *Anjou* à Naples, et que la reine avait adopté. Charles Durazzo, en échange de la couronne de Naples, fait présent au pape de la principauté de Capoue; ils marchent tous les deux vers Naples. Jeanne, surprise sans avoir pu rassembler des troupes, appelle son mari à son secours. Othon accourt, il est défait et prisonnier. La reine s'enferme dans le Château-Neuf, attendant les secours du frère de Charles V, roi de France, Louis d'Anjou, qu'elle avait dé-

claré son héritier à la place de l'ingrat Durazzo. Ce prince, après avoir épuisé la France par des préparatifs très-dispendieux, arriva trop tard pour sauver la reine sa bienfaitrice. Charles Durazzo 1382. la fit périr de la même manière qu'était mort André son premier mari. Elle fut étouffée entre deux matelas. En jugeant sans prévention Jeanne de Naples, on reconnaît qu'elle fut plus malheureuse que coupable; elle ne mérite ni le surnom de Messaline ni celui d'Agrippine, qu'on a voulu lui imposer. Elle n'était âgée que de dix-huit ans lors de l'assassinat d'André. Non-seulement rien ne prouve sa complicité, mais elle fit livrer à la justice presque tous ceux qui furent soupçonnés de ce crime; et dans tout le cours d'un long règne on n'eut aucun acte de cruauté à lui reprocher. Que de reines, de princesses bien plus coupables qu'elle ont obtenu l'indulgence et même l'intérêt des historiens!

CHARLES DE DURAZZO.

Il devait ce nom à la ville de Durazzo, conquise sur les Grecs par sa famille et devenue son apanage. Louis d'Anjou, peu de temps après l'assassinat de Jeanne, arrive dans le royaume de Naples avec une puissante armée; il s'empare de plusieurs villes, pénètre jusque dans la Campanie. Là, au lieu de livrer assaut à la capitale, 1384. il se laisse arrêter par des défis que lui fait Charles Durazzo. Son armée fut victime de ses temporisations : la disette et une épidémie la consumèrent. Louis en fut attaqué et mourut. Charles Durazzo, délivré de ce redoutable ennemi, se livre à toute son ambition; il se joue des engagements qu'il avait contractés avec Urbain VI. Sous prétexte de se conformer au cérémonial, il prend la bride du cheval du pontife, et conduit ainsi le pape en prison.

A cette époque, le roi de Hongrie étant mort, Charles Durazzo se déclare le protecteur des droits de son héritière en bas âge, part pour la Hongrie, où il avait fo-

menté une faction qui lui ouvre le chemin du trône ; il y monte, et est assassiné par un Hongrois, vengeur à la fois et de la mort de Jeanne de Naples et des droits de la jeune Marie, sa légitime souveraine.

LADISLAS OU LANCELOT.

Deux partis acharnés se disputaient le royaume de Naples, le parti d'Anjou et celui de Durazzo. La capitale fut en proie aux horreurs d'une guerre intestine ; on se battit dans les rues. La veuve de Durazzo ne sut pas profiter des circonstances 1390. pour affermir la couronne sur la tête de son fils Ladislas, et Marie, mère de l'héritier du duc d'Anjou, commit des fautes plus grandes encore, en différant de se rendre à Naples avec son fils. Celui-ci arrive enfin : il est accueilli avec l'enthousiasme de la nouveauté par les grands du royaume, qui lui ouvrent les portes de Naples. Mais Louis, au lieu de consolider leur ouvrage en s'attachant les partisans de Ladislas, s'endort dans les plaisirs : il sort de son assoupissement au bruit de la marche de son rival, qui, sorti de Gaëte,

où il s'était enfermé, entre dans les Abruzzes, s'empare d'Aquila, et met le siège devant Naples. Louis, écoutant de
1399. perfides conseils, abandonne cette ville, et se retire à Tarente. Désespéré de ses tentatives infructueuses, il retourne en France, et laisse Ladislas tranquille possesseur du royaume de Naples.

Ce prince, aussi perfide que Charles Durazzo, son père, non-seulement ne se souvient plus de ses promesses aux barons du parti de son rival; mais, se livrant à toute la férocité de son caractère, il se baigne dans leur sang et dans celui de
1403. leurs enfans. Il répudie sa femme pour épouser la sœur du roi de Chypre, et achève d'affermir sa puissance par le mariage de Jeanne, sa sœur, avec le duc d'Autriche.

N'ayant plus à s'occuper que du bonheur de son peuple, il croit qu'il n'a rien à faire : il saisit l'occasion d'une révolte en Hongrie pour en tenter la conquête; il est obligé de retourner sur ses pas en apprenant que Sigismond vient de recouvrer son royaume.

Tourmenté par le ver rongeur de l'am-

bition, Ladislas ose aspirer au sceptre de toute l'Italie. Son mariage avec la princesse de Tarente, sa troisième femme, lui soumettait tout le territoire qui s'étend du détroit de Messine aux Etats de l'Eglise. Rome, baignée dans le sang versé par les guerres religieuses dont le grand schisme était la cause, offrait une facile conquête à Ladislas, qui s'en empara plusieurs fois, et pousse ses succès jusqu'en Toscane. Le pape, qui s'était retiré à Sienne, appelle à son secours ce même Louis d'Anjou, qui avait vainement disputé la couronne de Naples à Ladislas. Le duc d'Anjou, plus fort des subsides fournis par le pontife, que de ses anathèmes contre son rival, marche contre Ladislas, le chasse de la Toscane, des États romains, et gagne la bataille qu'il lui livre sur les confins du royaume de Naples. C'en était fait de Ladislas si Louis d'Anjou eût profité de ses avantages. Mais ce prince n'ayant pu obtenir du pape l'argent nécessaire au paiement de ses troupes, s'en vit abandonné; et, le désespoir dans le cœur, il fut obligé de retourner une seconde fois dans ses Etats de Provence.

1409.

Ladislas se remet en campagne, livre Rome au pillage, revole en Toscane pour réaliser ses projets d'envahissement; mais à Pérouse ayant commis des excès de débauche avec la fille d'un médecin, il tombe
1414. subitement malade, et retourne à Naples pour mourir.

JEANNE II.

Ladislas n'ayant point eu d'enfans de ses trois premières femmes, Jeanne, sa sœur, lui succéda, et étala sur le trône les mêmes vices que son frère. Agée de quarante-quatre ans, elle poussa la galanterie jusqu'à la dissolution : n'écoulant que ses fureurs lascives, elle ouvrit ses bras à plusieurs favoris qui se succédèrent rapidement et abusèrent de leur pouvoir éphémère.
1415.

Enfin, soit qu'elle fût fatiguée de ses impudiques écarts, soit que l'âge eût refroidi ses sens, ou peut-être par un effet de son inconstance, la reine se décida à épouser *Jacques de la Marche*, prince de la maison de France. Ce prince, furieux des découvertes qu'il fait sur les coupas-

bles intrigues de sa femme, met à mort plusieurs de ses amans, et la traite avec une rigueur telle, que la nation indignée se soulève contre lui et le force à chercher un asile dans le château de l'Oeuf contre la vengeance populaire. Jeanne ressaisit le pouvoir et en abuse; feignant de se réconcilier avec Jacques son époux, elle le tient en prison pendant trois ans. Il en sort plongé dans le découragement et la misanthropie, se fait moine de Saint-François, et meurt dans son couvent, en 1438. Jeanne, délivrée de son mari, s'abandonne à tous les excès de la dépravation et du despotisme. Les barons mécontents appellent à la conquête du royaume de Naples Louis III d'Anjou, fils ^{1421.} du rival de Ladislas. Ce prince arrive, obtient des succès, s'approche de Naples. Jeanne lui oppose le roi de Sicile, Alphonse d'Aragon, qu'elle adopte pour son successeur. Après bien du sang répandu, Alphonse ayant eu l'avantage sur ^{1423.} Louis d'Anjou, veut dominer par anticipation à la cour de Jeanne, qui lui suscite des ennemis, et le force à retourner en Sicile. Alors cette reine substitue à l'adop-

tion d'Alphonse celle de Louis III d'Anjou, qu'elle envoie en Calabre soumettre les barons rebelles. Elle était toujours, malgré sa vieillesse, subjuguée par ses favoris. Celui qui la dominait à cette époque s'appelait Carracciolo; il poussa l'orgueil et l'audace jusqu'à lui demander la principauté de Salerne. Furieux du refus qu'il en essuya, il poussa, dit-on, l'insolence jusqu'à frapper la reine. Il en fut cruellement puni : on le massacra dans sa propre maison à coups de hache, et on condamna ses enfans à la prison ou à l'exil.

Jeanne passa de l'empire des favoris sous l'empire plus humiliant encore d'une favorite, la duchesse de Sella, qui la gouverna despotiquement jusqu'à la fin de son
1435. règne. Elle empêcha que le duc d'Anjou ne fût rappelé à Naples. A la nouvelle de la mort de ce prince, Jeanne tombé malade de douleur, institue pour son successeur à la couronne de Naples René d'Anjou, et expire à l'âge de soixante-cinq ans : elle en avait régné vingt, sans s'occuper un seul instant du bonheur de son peuple. En elle s'éteignit la dynastie des

Angevins, qui pendant soixante-dix ans occupèrent le trône de Naples, et donnèrent, quoique si proches parens de saint Louis, l'exemple de tous les crimes et de tous les vices.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE DES ARAGONAIS. — ALPHONSE I^{er}.

— FERDINAND I^{er}. — ALPHONSE II. —

FERDINAND II. — FRÉDÉRIC D'ARAGON.

L'ADOPTION successive que fit Jeanne II d'Alphonse de Sicile et de René d'Anjou envenimait encore la rivalité de ces princes, qui déjà se croyaient des prétentions légitimes au trône de Naples. Ils se battirent long-temps avec obstination, et firent couler le sang des peuples dont ils voulaient, selon l'expression accoutumée, devenir les pères. René eut d'abord l'avantage; il se fit même aimer à Naples par des qualités analogues à celles de notre Henri IV. La culture des beaux-arts tempérant en lui cette férocité guerrière, décorée alors du titre de courage chevaleresque. Il repoussa avec vigueur les as-

sauts qu'Alphonse livrait à la capitale, qui fut prise par trahison, en y introduisant des soldats par un aqueduc; moyen employé par Bélisaire neuf siècles auparavant. René fut obligé de retourner dans ses Etats de Provence. 1442.

Ainsi, après deux siècles de carnage, les descendans de la maison de Suabe recouvrèrent une couronne usurpée par la maison d'Anjou au prix du sang de Conradin. Les moralistes se plaisent à crier à la Providence, laquelle, selon eux, met tôt ou tard les choses à leur place : mais pourquoi les déplacer? et pourquoi surtout immoler tant d'innocens?

Alphonse réunit les deux sceptres de Naples et de Sicile; mais il ne put réunir les esprits de ces deux contrées, entre lesquelles existait une antipathie qui s'accrut encore par le choix qu'il fit de Naples pour sa résidence. Ce prince, livré au faste et à la débauche, s'occupa de ses sujets lorsque leurs intérêts se trouvaient liés avec ses goûts, ses plaisirs et ses affections particulières; et, lorsque cette liaison n'existait pas, il ne pensait qu'à lui. Il le prouva en séparant encore les Etats qu'il venait

d'unir pour faire don de la Sicile à Ferdinand, son fils naturel. Il s'abaissa aux concessions les plus humiliantes avec le pape Eugène IV, qui légittima ce fils, et reconnut ses droits au trône de Naples. Alphonse, sans enfans légitimes, craignit que son frère ne disputât à son bâtard un héritage considérable.

Il étendit, au lieu de comprimer, le pouvoir féodal; sous son règne, le clergé, entouré de monstrueux privilèges, les fit valoir avec une audace et une insolence démesurées, prétendant que les concubines (reconnues à cette époque par l'Eglise) n'étaient justiciables que des tribunaux ecclésiastiques, et ne devaient pas payer la taxe personnelle, ni être soumises à aucune des contributions publiques. Il est très-curieux de lire dans les archives de Naples la circulaire d'Alphonse par laquelle il charge les évêques de percevoir cet impôt pour l'année courante et trois années arriérées.]

Alphonse ne se permit cet acte de vigueur que parce que les concubines sacerdotales étant innombrables, la perte du trésor devenait immense.

FERDINAND I^{er} D'ARAGON.

Aucune histoire ne prouve autant que 1458.
celle de Naples combien le pouvoir des nobles est funesté aux peuples. A peine Ferdinand I^{er} fut-il monté sur le trône de son père, que les barons tentèrent de l'en faire descendre : ils prétextèrent son injustice et sa cruauté, comme si ces façons d'agir étaient inusitées chez les souverains ! L'oligarchie s'adressa d'abord à Jean, roi d'Aragon et de Sicile, frère d'Alphonse et oncle de Ferdinand ; celui-ci rejeta leurs offres dangereuses : alors ils offrirent la couronne de Naples au fils de René, Jean d'Anjou, qui vint, combattit, fut d'abord vainqueur, et puis vaincu.

Calixte III, de la maison Borgia, avait persécuté, excommunié Ferdinand, mais son successeur Pie II tint une conduite tout opposée. Ce pontife lui procura le secours du fameux Scanderberg, roi d'Albanie, qui décida le gain de la bataille livrée, dans la Capitanate, à Jean d'Anjou.

Ce prince, trahi par ces mêmes barons à l'invitation desquels il s'était rendu, fut obligé, comme tous ses aïeux, d'abandonner la partie et de retourner dans ses Etats héréditaires.

1462. A l'exemple de son père, Ferdinand donna des encouragemens au commerce de Naples; il accorda sa protection et ses faveurs aux Grecs lettrés qui, fuyant la cruauté et l'ignorance des Turcs, cherchaient contre cette double barbarie un refuge dans l'Italie, où ils préparèrent le siècle de Léon X, comme leurs aïeux avaient illustré le siècle de Périclès.

Le roi de Naples fit plus encore : il accueillit la découverte récente de l'imprimerie; il y avait du courage d'esprit à favoriser alors une invention si redoutée aujourd'hui par ses confrères.

1484. Le pape Innocent XIII s'efforça de troubler la paix du royaume : ennemi de Ferdinand, il poussa les barons à de nouvelles révoltes. Le roi découvre la trame ourdie à Rome; il promet de pardonner aux rebelles; mais ayant réuni les principaux d'entre eux aux noces d'une de ses nièces, il les fait saisir et mettre à mort.

Il traite de la même manière une foule de nobles appelés pour recevoir leur grâce de sa bouche royale. Tibère et Louis XI n'auraient pas mieux opéré. Toutes ces exécutions n'étaient pas de nature à rassurer Ferdinand, lorsqu'il apprit que Charles VIII, roi de France, auquel René d'Anjou avait transmis ses droits sur Naples, marchait à la conquête de ce royaume. Ferdinand, n'ayant pu l'arrêter en chemin, par l'offre d'être son feudataire, et désespéré de ne pouvoir défendre ses Etats, mourut à l'âge de soixante-onze ans.

ALPHONSE II.

Pendant qu'Alphonse II, aussi cruel que son père, sans posséder ses talens et son courage, fait à Naples d'impuissans préparatifs pour s'opposer à Charles VIII, celui-ci entre à Rome en triomphateur, frappe de terreur le pontife Alexandre VI, qui avait suscité contre lui de puissans ennemis ; mais bientôt il lui baise les pieds, lui sert la messe, et se place dans l'église au dessous du doyen des cardinaux.

naux. Alexandre VI, en échange de ces basses soumissions, reconnaît le roi de France pour souverain légitime de Naples, et le décore du titre solennel d'empereur d'Orient, titre fondé sur la cession qu'un Paléologue, neveu du dernier souverain de Constantinople, lui avait faite de l'Empire.

Alphonse, agité de frayeur à l'approche de Charles VIII, abdique la couronne, qu'il laisse à son fils, Ferdinand II; s'enfuit à Messine, où il se fait moine dans le
 1495. couvent des Olivetains. Il y mourut peu de mois après, et la haine et le mépris se disputèrent sa mémoire.

FERDINAND II.

Autant la conduite d'Alphonse avait été imprudente et pusillanime, autant celle de son fils Ferdinand II fut sage et courageuse. Il se mit à la tête de ses troupes, et marcha aux frontières de son royaume pour faire tête à Charles VIII. Mais bientôt abandonné, trahi par les soldats napolitains, qui, alors comme aujourd'hui, trouvaient plus commode de

désertier et de fuir que de combattre, Ferdinand II crut devoir se réserver pour des temps plus heureux, Il délie ses sujets de leurs sermens, afin de leur épargner les maux d'une guerre civile, et il se retire dans l'île d'Ischia, voisine du golfe de Naples. Charles VIII entra dans la ville de Naples avec la même pompe qu'il avait déployée à son entrée à Rome; partout il fut salué du titre d'Auguste; les acclamations de la multitude, l'empressement des femmes à se précipiter au-devant de ses pas, l'enivrèrent d'orgueil. Il ne se doutait guère que ce peuple mobile, pour qui l'inconstance est un besoin, reçoit un nouveau roi comme l'enfant un nouveau colifichet.

Bientôt les divers souverains d'Italie, jaloux de ses succès, s'entendirent pour l'en chasser. Ils donnèrent à leur union le titre de sainte ligue, titre qui produit toujours son effet. Ferdinand II appela à son aide Ferdinand le Catholique, qui lui envoya le célèbre Gonzalve de Cordoue. Craignant de ne pouvoir résister à l'orage, Charles VIII retourna en France, cinq mois après l'avoir quittée : on sait les difficultés qu'il éprouva dans sa retraite.

Ferdinand II remonte sans difficulté sur le trône de Naples; il épouse la nièce de Ferdinand le Catholique, et s'occupe tout entier de la prospérité et du bonheur de son peuple. La Providence, qui éternise souvent la puissance des mauvais rois, ne permit pas que Ferdinand II cicatrisât par sa justice les plaies de son royaume; il mourut après un règne de quelques mois.

FRÉDÉRIC D'ARAGON.

1496. Ce prince succéda à son neveu Ferdinand II : son règne s'annonçait sous les plus heureux auspices. La clémence et la justice s'assirent avec lui sur un trône d'où bientôt devait le précipiter la plus monstrueuse perfidie.

Louis XII, possédé comme son prédécesseur Charles VIII de l'ambition de régner sur l'Italie, venait de s'emparer de Gênes et de Milan, et sa pensée envahissait déjà le royaume de Naples, qui était, au même temps, convoité par Ferdinand II et le pape Alexandre VI, tous deux bien décidés à n'épargner ni

artifices ni crimes pour réussir dans leurs projets. Aucun de ces trois rivaux ne pouvant se flatter alors de dévorer seul la proie ^{1500.} tout entière, ils s'associèrent pour la partager : chacun d'eux se réservant *in petto* le partage du lion, à la première occasion favorable.

Ferdinand le Catholique, sous prétexte de secourir le roi de Naples, son parent, ordonna à Gonzalve de garder pour lui les places qu'il serait censé n'occuper que pour Frédéric. Le *grand capitaine* ne s'acquitta que trop bien de cette honteuse commission. En vain avait-il juré *sur la sainte hostie* de ne point attenter à la liberté du duc de Calabre, fils aîné de Frédéric; il l'envoya prisonnier en Espagne. Le saint Père, quoiqu'il eût reconnu les droits de Frédéric au trône de Naples comme les seuls légitimes, donna une nouvelle bulle d'investiture à Ferdinand le Catholique et au roi très-chrétien.

Frédéric, désespérant de briser une trame ourdie par les mains de deux potentats, et surtout d'un pape, demanda un asile à celui des trois qu'il jugea le

moins perfide, et il se retira en France, où Louis XII lui fit une pension.

Frédéric supporta son malheur en philosophe : il cessa de vivre trois ans après être descendu du trône de Naples, sur lequel ne devait plus remonter la dynastie d'Aragon. Ses trois enfans moururent dans l'adolescence; l'un en Espagne, les autres en France : on soupçonna le poison de n'être pas étranger à leur mort.

Bientôt Gonzalve, d'après les ordres de Ferdinand le Catholique, élève quelques contestations sans fondement au sujet du partage du royaume de Naples; il tombe à l'improviste sur les Français, commandés par le duc de Nemours, et en fait un affreux carnage à Cérignole. Nemours fut tué dans la bataille. Les Français, obligés encore d'évacuer l'Italie, laissèrent le royaume de Naples en la puissance de Ferdinand le Catholique, qui sut le conserver long-temps.

Louis XII, dupe, à la fois, du pape et de Ferdinand, ne retira d'autre fruit de son expédition en Italie que d'avoir rendu vénales plusieurs charges publiques, afin

de subvenir aux frais de cette folle entreprise : cette vénalité des emplois fit beaucoup de mal à la France, qui pourtant donna à Louis le nom de Père du peuple.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE ESPAGNOLE. — FERDINAND LE
CATHOLIQUE. — CHARLES-QUINT. —
PHILIPPE II. — PHILIPPE III. — PHI-
LIPPE IV.

FERDINAND LE CATHOLIQUE.

GONZALVE ayant fait la conquête du royaume de Naples, en prit possession au nom de Ferdinand le Catholique, et administra ce royaume avec autant de sagesse qu'il avait déployé de valeur pour le conquérir.

Ferdinand le Catholique vint à Naples en 1507; au lieu des faveurs et des immunités que tout roi de Naples accordait à son avènement au trône, il établit de nouveaux impôts, et voulut instituer le terrible tribunal de l'inquisition, que les Napolitains repoussèrent avec toute l'é-

nergie imaginable. Ils chassèrent du royaume le grand inquisiteur. Le roi, désespérant de réduire les Napolitains, leur promit de ne jamais ramener l'inquisition chez eux. Le peuple, pour rendre cette promesse plus solide, créa une commission chargée d'avoir toujours les yeux ouverts sur les tentatives du saint-office, afin de les déjouer. Cette commission existait encore en 1793. Les successeurs de Ferdinand essayèrent à différentes reprises, d'accord avec les papes, d'établir l'inquisition à Naples, mais toujours en vain, et le sol de ce beau pays, grâce à la volonté forte des habitans, n'a jamais été souillé par les auto-da-fé de cette monstrueuse institution catholique.

Après quelques mois de séjour, Ferdinand partit de Naples, emmenant avec lui Gonzalve, dont il était jaloux, et qu'il laissa végéter et mourir loin de la cour.

Ici commence la série des vice-rois qui se succédèrent avec rapidité dans le gouvernement du royaume de Naples.

Ripa Corsa se conduisit avec habileté et sagesse, et fut aimé du peuple; il céda la place à Raymond Cardone, qui tint

les rênes du royaume de Naples jusqu'à la mort de Ferdinand, arrivée en 1516.

Ce monarque dut le Nouveau-Monde à Christophe Colomb, et les Deux-Siciles et le royaume de Grenade à Gonzalve. Il paya ces deux grands hommes d'une égale ingratitude. Tous ses talens personnels se bornaient à la mauvaise foi, dont il tirait vanité. La foi catholique de ce prince surpassa de beaucoup la foi punique.

CHARLES-QUINT.

Charles-Quint, petit-fils de Ferdinand et d'Isabelle, par Jeanné sa mère, et petit-fils de Maximilien, par son père Philippe, archiduc d'Autriche, devint possesseur des vastes Etats de Ferdinand, auxquels il ajouta en 1519 l'empire d'Allemagne. Ainsi Naples passa à la maison d'Autriche.

Léon X, protecteur des beaux-arts, mais d'une ambition machiavélique, affectait d'entretenir la paix entre l'empereur et François I^{er}; mais il les trahissait tour à tour. Enfin Charles-Quint le détermina en sa faveur en lui promettant les duchés

de Parme et de Plaisance, dès qu'il aurait conquis le Milanais.

Le vice-roi Cardone, pour subvenir aux dépenses de cette guerre, fut obligé d'obérer les finances du royaume de Naples. Le gouvernement payait les dettes qu'il contractait en vendant des concessions au peuple, et en lui octroyant des privilèges insignifiants.

Cardone mourut, et fut remplacé par le fameux général Lannoy, qui quelque temps après contribua au gain de la bataille de Pavie, et revint à Naples; après avoir conduit François I^{er} en Espagne. Malgré les progrès des lumières, et la réforme de Luther, qui avait ébranlé le colosse papal, en apprenant aux peuples à ouvrir les yeux sur les injustices criantes et les doctrines anti-évangéliques de la cour romaine, on vit un Clément VII oser délier le roi, qui disait avoir tout perdu hors l'honneur, des sermens faits à Madrid pendant sa captivité. Le pontife espérait, en se liguant avec François I^{er} et les princes d'Italie, s'emparer du royaume de Naples. Le vice-roi Lannoy déjoua ses projets,

marcha sur Rome, enleva plusieurs places, et obligea le pape à demander la paix. Bientôt le connétable de Bourbon, général des troupes de l'empereur, investit Rome, qui fut prise et saccagée, malgré la mort du connétable, tué sur la brèche : le pape fut investi dans le château Saint-Ange, où il demeura prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé une forte rançon à l'empereur.

Lannoy mourut, à son retour de Rome, dans la ville d'Averse. Il eut pour successeur Hugues de Moncade, qui défendit Naples contre Lautrec. Presque toute l'armée française périt de la peste, et Lautrec lui-même. Le marquis de Saluce, qui lui succéda dans le commandement, s'enferma dans Averse, où il fut assiégé à son tour par les Impériaux. Il se rendit prisonnier avec tous ses compagnons d'infortune. La France et ses alliés n'obtinrent la paix qu'à des conditions onéreuses. Le roi de France se désista de nouveau et pour toujours de ses droits sur le trône de Naples. Le pape fut forcé de renoncer au tribut annuel qu'il percevait sur le royaume de Naples, et de se contenter de la seule

haquenée; mille autres immunités, suite de cet hommage féodal, furent à jamais abolies.

Le prince d'Orange qui, à la mort de Moncade, eut la vice-royauté de Naples, y exerça de grandes cruautés : il fit mettre à mort tous les barons coupables seulement de fidélité à la dynastie des Angevins, et leurs biens furent confisqués. Il eut pour successeur *le cardinal Colonne*. Ce prêtre, lâche flatteur de son maître, allait au-devant de ses volontés lorsqu'il s'agissait d'accabler le peuple d'impôts. Il exigea des sommes immenses à titre de don, et son administration ne fut qu'une longue oppression. Il mourut enfin, et Charles-Quint sembla vouloir compenser les maux qu'il avait faits, en nommant pour le remplacer Pierre de Tolède, marquis de Villafranca. Cet illustre vice-roi reforma toutes les branches de l'administration, qui étaient dans un état déplorable.

Pierre de Tolède dépouilla la noblesse du privilège de l'impunité. Il fit décapiter plusieurs scélérats titrés que les tribunaux n'avaient pas osé condamner. Il abolit

aussi le droit d'asile, dont l'abus était devenu monstrueux.

Charles - Quint, après avoir fait une guerre victorieuse aux pirates, qui, sous la conduite du fameux Barberousse, infestaient les côtes d'Italie et d'Espagne, prit Tunis, rétablit sur le trône Muley-Assan, et fit son entrée solennelle dans Naples. L'envie, dont les nobles se rendirent l'organe, attaqua et voulut faire destituer Pierre de Tolède; mais le peuple entier le défendit, et Charles - Quint eut assez de discernement, non - seulement pour le conserver, mais pour lui donner une autorité plus étendue. Ce prince ne resta à Naples que quatre mois. L'ambition qui le promenait dans tout l'univers ne lui permit pas de jouir du repos dans ce séjour enchanteur. Pierre de Tolède continua ses travaux. Bientôt des fortifications où l'art sut tirer parti de la nature, le Palais royal, des temples, des fontaines, des hôpitaux, des promenades, contribuèrent à la sûreté, à l'embellissement, à l'utilité et à la salubrité de Naples.

La métropole la plus peuplée de l'Italie

n'avait encore aucune de ces rues où la plupart des autres viennent aboutir. Tolède en fit percer une qui peut rivaliser avec les plus belles de l'Europe, et à laquelle la reconnaissance publique attacha son nom. La gloire de Tolède fut altérée par la tentative qu'il fit pour établir l'inquisition. La révolte fut générale; on poursuivit le vice-roi jusque dans le Château-Neuf, où il s'était retiré, et il fut obligé de renoncer à son entreprise. Vers cette époque, la nature entra en convulsion; il y eut de violens tremblemens de 1538. terre, et en une seule nuit une montagne se forma dans le lac Lucrin des débris de deux villages situés sur ses bords, et dont les habitans furent anéantis. Cette montagne est connue sous le nom de Monte-Nuovo. Henri II, roi de France, se liguait avec le prince de Salerne et Soliman pour assiéger Naples. Pierre de Tolède conjura cet orage en achetant la neutralité de l'empereur turc. Peu de temps après le vice-roi mourut à Florence, où il s'était rendu dans l'intention de soumettre les Siennois, qui avaient secoué le joug de l'Espagne. Le cardinal Paccéco remplaça dignement

1554. Tolède; mais Charles + Quint, renonçant au royaume de Naples, Paccéco dut en quitter aussi la vice-royauté.

PHILIPPE II.

La fille aînée de Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant épousé Philippe II, Charles crut devoir décorer son fils du titre de roi, et il lui céda le royaume des Deux-Siciles et le duché de Milan. L'année suivante, il lui remit toutes ses couronnes, excepté celle de l'Empire. Philippe envoie Pescaire, illustré par la victoire de Pavie, pour prendre possession du royaume de Naples. Paul IV, quoique de la famille napolitaine des Carraffa, prononce la déchéance de Philippe au royaume de Naples, et il se ligue avec Henri II, roi de France, pour l'en dépouiller. Le trop fameux duc d'Albe est nommé vice-roi pour déjouer les projets du pape. Le duc de Guise est opposé au duc d'Albe. Les premiers succès sont obtenus par la France. Bientôt le duc d'Albe l'emporte, et, avec le connétable de Colonne, il pénètre dans les Etats de l'Eglise.

Le pontife demande la paix et l'obtient à de très-douces conditions. Bientôt au duc d'Albe succéda le duc d'Alcala. A cette époque, tous les fléaux, excepté la guerre extérieure, se réunirent pour désoler Naples : famine, maladies contagieuses, tremblemens de terre et brigands. Le duc d'Alcala, non-seulement répara tant de maux, mais il sut prévenir tous ceux que devait produire le code ecclésiastique du concile de Trente, qui ruinait de fond en comble et les intérêts des peuples et les droits des souverains. Pie IV s'arma de toutes les foudres spirituelles pour en faire exécuter les décrets dans toute la chrétienté. L'Allemagne le repoussa avec dédain et indignation. La France défendit de le publier : qu'il suffise de savoir que, d'après ces décrets, les évêques attireraient à eux tout le pouvoir judiciaire et exécutif. Le duc d'Alcala, pendant les douze années de son administration, ne cessa de lutter contre la prétention de Rome. Pie V lança la fameuse bulle *In Cœna Domini*, qui non-seulement enlevait aux rois la suzeraineté de leurs Etats, mais qui soumettait leur gouvernement

aux censures de Rome. Le duc d'Alcala déploya la même énergie contre ce nouveau monument d'audace papale; il fit déchirer les bulles partout où on les affichait. Il eut encore à garantir le royaume des incursions des Turcs, ce qu'il fit avec autant d'habileté que de vigueur. Ce sage administrateur mourut en 1571, regretté de tout le royaume.

Le cardinal de Granvelle fut le troisième prélat que Naples eut pour gouverneur; sa conduite lui concilia l'estime générale. Le marquis de Mondejar fit regretter Granvelle; il était dur, hautain, impérieux: tout le royaume demanda son rappel. Le prince don Juan Zunica cicatriza les plaies que Mondejar avait faites; il créa d'utiles établissemens, tels qu'une infirmerie pour les prisons dites *de la Vicaria*. Malheureusement il ne resta que trois ans à Naples. Philippe II. avait assigné ce terme aux fonctions de vice-roi. Le duc d'Ossuna le remplaça; son caractère altier et la hauteur de ses manières indisposèrent contre lui la nation. Le comte de Miranda Zunica tint avec fermeté les rênes du royaume, et le purgea des brigands qui

l'infestaient. On lui doit la belle place située devant le Palais royal; un chemin qui conduit dans la Pouille, etc.

Le comte d'Olivarès lui succéda; ce vice-roi avait gouverné la Sicile; il entendait parfaitement le maniement des affaires; il embellit la ville de plusieurs édifices utiles, tels que le Conservatoire des farines et plusieurs fontaines. Il fut appelé à la mort de Philippe II, en 1598.

PHILIPPE III.

Aucun événement remarquable ne signala la domination de Philippe III sur le royaume de Naples. Ce prince, moins cruel, aussi superstitieux, plus inhabile que son père, s'endormit sur le trône au sein de l'indolence, et laissa faire à ses ministres le bien et le mal, selon leur bon plaisir. Pendant son règne, qui dura vingt-deux ans, six vice-rois se succédèrent à Naples : le comte de Lemos, Benevente, Pierre de Castro, le duc d'Ossone, le cardinal Borgia et le cardinal Antoine Zapata.

Le premier administra ce royaume avec sagesse et intelligence; il commença et

acheva plusieurs édifices qui joignaient l'utilité à la magnificence. .

Le second, doué des mêmes qualités, eut de plus à lutter contre les Turcs, les brigands et les prêtres : les uns infectaient les côtes; les autres, l'intérieur du royaume; et les derniers étendaient partout leurs filets temporels et spirituels.

Benevente sut à tous imposer des freins, et brava la bulle de Grégoire XIV qui accordait le droit d'asile non-seulement aux églises, mais aux cimetières, aux couvens et bien d'autres lieux. Privilège qui, en assurant l'impunité aux plus grands criminels, tendait à la désorganisation de la société. Pour se venger du vice-roi, le clergé le desservit auprès du roi, et il fut remplacé par Pierre de Castro; fils du comte de Lemos.

De belles routes établissant des communications entre des villes jusqu'alors sans relation directe, d'utiles établissemens, entre autres le palais de l'Université appelé *i Studi*, depuis consacré au Muséum; tels furent les titres de cet administrateur à la reconnaissance publique. A Pierre de Castro succède le duc d'Os-

sone, qu'on soupçonna faussement d'avoir ourdi avec l'ambassadeur espagnol Bedmar la fameuse conspiration contre la république de Venise, quand c'était Venise elle-même qui conspirait contre l'Espagne. Ossone céda bientôt la place au cardinal Borgia, qui, tenant à peine les rênes du gouvernement, les remit aux mains d'Antoine Zapata. Ce vice-roi, d'un caractère faible, ne sut pas réprimer les séditions qui troublèrent la tranquillité publique : il fut destitué, et peu de temps après Philippe III passa du néant de sa vie au néant de la mort.

1621.

PHILIPPE IV.

Digne fils de Philippe III, Philippe IV poussait plus loin le sot orgueil ; il se laissa imposer le titre de grand par son ministre Olivarès ; et lorsqu'il eut perdu le Roussillon, la Catalogne et le Portugal, on lui donna pour devise un fossé avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand.* Les trésors du Nouveau-Monde étant insuffisans pour combler l'abîme des profusions et des déprédations de sa

cour, il fallut pressurer le royaume de Naples par tous les genres d'impôts que peut inventer le génie fiscal. Plus les vice-rois étaient habiles à pomper la substance de la nation, plus ils restaient en place. Le duc d'Albe, le duc d'Alcala, le comte de Monterey, le duc de Medina furent dociles aux ordres de la cour de Madrid, et féconds en expédiens pour opprimer le peuple napolitain, alors d'autant plus digne de ménagemens que la disette, la peste, les tremblemens de terre, de terribles éruptions du Vésuve, tous les fléaux enfin, semblaient s'être ligüés pour désoler le royaume de Naples. Don Henriquès, amiral, successeur de Médina, fut le seul des vice-rois de cette époque qui fit preuve d'un noble caractère, il donna sa démission pour ne pas être un instrument d'injustices et de vexations.

- Le duc d'Arcos vient le remplacer, et, dépouillant tout scrupule et tout sentiment d'humanité, il met des impôts sur les légumes, les fruits, et jusque sur les lapins.
1647. Le peuple s'indigne, s'agglomère, exhale des imprécations contre le gouvernement; déjà il ne manque plus qu'un point d'ap-

pui au levier de l'insurrection. Un jeune marinier, Masaniello, harangue la multitude : son éloquence brute, véhémence et tribunitienne embrasé toutes les têtes, entraîne, maîtrise, subjugué tous les esprits. On lui décerne par acclamation le titre et l'autorité de capitaine-général du peuple. On lui élève au milieu de la place publique un trône, où il siège en costume de marinier, tenant à la main une épée nue en guise de sceptre. Il donne ses ordres, tout le monde s'arme; on pille, on incendie les maisons des fermiers de l'impôt et de tous ceux qu'il désigne à la vengeance populaire. Le vice-roi n'échappe à la mort qu'en se réfugiant dans le Château-Neuf. Que Masaniello fasse un signe, le silence règne parmi la populace la plus tumultueuse du monde. Trois cent mille hommes armés, esclaves de ses volontés, les devinent et les exécutent à l'instant; les têtes d'un nombre infini de victimes roulent à terre. Les Gracques eurent moins d'empire à Rome, Trasybule à Athènes; et les dictatures de Marius et de Sylla furent moins illimitées. Mais bientôt l'excès du pouvoir enivra Masaniello; sa

raison l'abandonne, il pousse son délire frénétique jusqu'à égorger ses partisans : on conspire contre lui, un prêtre l'assassine. Mort, il fit encore trembler le duc d'Arcos : on exhuma son corps, dont l'aspect excita le peuple à se venger des nouvelles vexations du vice-roi, qui dut enfin se démettre d'une autorité aussi détestée qu'avilie.

La mémoire de Masaniello est toujours en vénération parmi le peuple napolitain, qui a coutume de dire lorsqu'il est mécontent du gouvernement : *Tutti Masanielli non sono morti.*

Après la mort de Masaniello, la multitude flottait incertaine sur le choix d'un nouveau chef : elle élut un certain *prince de Massà*, réputé l'ennemi du vice-roi, mais qui n'accepta qu'avec répugnance sa nouvelle fonction. Tout-à-coup on entend une voix qui crie que ce nouveau chef est un traître bon à mettre en pièces. Cette voix était celle d'un armurier appelé *Genaro*. Les *lazzaroni* exécutent l'arrêt sur-le-champ ; ils coupent la tête au malheureux prince ; ils lui arrachent le cœur, qu'ils envoient à sa femme dans un bassin

d'argent; ils traînent son corps par les rues, et proclament tumultuairement Gennaro pour général. Les atrocités commises par ce nouveau chef répondirent à son premier crime : le pillage, le meurtre, l'incendie étaient ses seules occupations. Il négligea de pourvoir aux approvisionnemens de la ville; le peuple affamé commença à rugir contre son dictateur. Celui-ci se réfugia tout tremblant dans une forteresse, où il assemble autour de lui les principaux de la ville. Cette assemblée, sous le nom de *Consulte*, proclame d'abord la république : ce mot magique transporte le peuple d'une joie frénétique, et lui fait oublier qu'il manque de blé. Cette conduite de Gennaro prouve qu'il n'était pas sans habileté; car faire taire les besoins du peuple avec un mot, c'est la quintessence de la politique.

Cependant le désordre était tel dans toutes les branches de l'administration, que Gennaro n'aurait pu prolonger davantage son autorité, si la fortune ne lui avait envoyé un auxiliaire en la personne de Henri de Lorraine, duc de Guise. Ce prince, petit-fils du *Balafré*, avait, comme

tous les membres de sa famille, une taille majestueuse, une démarche fière, une figure à la fois gracieuse et imposante, un caractère entreprenant jusqu'à la témérité, un esprit souple, délié, fécond en ressources; une éloquence persuasive et entraînante, une bravoure à toute épreuve; enfin il réunissait tous les dons de la nature et de l'éducation qui séduisent et subjuguent le reste des hommes. On pouvait lui appliquer ce qu'on avait dit de son aïeul, *qu'auprès de lui tous les autres princes paraissent peuple*. Pendant toutes ces révoltes de Naples, le duc de Guise était à Rome, occupé à faire rompre son mariage pour en contracter un autre; car, idolâtré des femmes, il les prenait et les quittait avec le même empressement.

A cette époque, l'Europe, l'Asie et l'Afrique étaient travaillées par les révolutions politiques : les Anglais coupaient la tête à leur roi, Charles I^{er}; les Français se révoltaient contre Louis XIV; les Turcs étranglaient leur sultan Ibrahim; les Algériens, leur dey; les Mogols bouleversaient l'Indoustan par les guerres civiles; les Chinois subissaient le joug des Tarta-

res; enfin Naples nageait dans le sang. Guise, semblable à ces oiseaux qui se jouent dans la tempête, brûlait du désir de prendre part à cette conflagration générale; il s'indignait du repos. Un jour, des mariniers napolitains qui venaient vendre des fruits à Rome, ayant su que le duc de Guise descendait, par les femmes, de leurs rois angevins, s'empresèrent de le saluer, et de l'assurer que si le peuple avait à sa tête un prince comme lui, le duc d'Arcos serait bientôt complètement vaincu. Cette idée enflamme l'âme ardente et aventureuse du prince, et, quoique sans troupes et sans argent, il forme le projet de conquérir le royaume de Naples : c'était une entreprise d'une témérité romanesque et digne des héros fabuleux de l'ancienne Grèce. Il ne perd pas un instant pour se mettre en relation avec les chefs de la république napolitaine; et ses propositions ayant été accueillies avec enthousiasme, il s'embarque sur une felouque, échappe presque miraculeusement aux croisières des Espagnols, et débarque sur le port de Naples au milieu des cris de joie de la population. Le

portrait de Gennaro, tracé dans les mémoires de Guise, efface tout ce qu'on peut imaginer de plus grotesque : cet homme, en proie à des terreurs paniques, obligea le duc à partager son lit, afin que la présence du prince contînt, disait-il, ceux qui voulaient lui couper la gorge : la chambre à coucher était encombrée de meubles et de tableaux précieux : des sacs d'or et d'argent à demi répandus sur le plancher, des cassettes ouvertes, remplies de bijoux et de diamans, témoignaient combien Gennaro avait su profiter du pillage. Le duc de Guise sentit qu'il ne pouvait tirer aucun parti de ce brigand républicain, et qu'il devait se suffire à lui-même. C'est une chose vraiment prodigieuse que les ressources qu'il sut trouver dans son génie, et l'habileté avec laquelle il fit face à toutes les exigences des temps, des lieux et des personnes. Il rétablit la police et l'administration ; il sut assujétir à la discipline des bandes séditieuses ; et, avec des milices nouvelles, mal armées, sans munitions, sans argent, il balança les forces de l'Espagne, et contint une populace féroce dans une respectueuse obéis-

sance. Quoiqu'il fût bloqué par mer et par terre, il pourvut pendant cinq mois aux approvisionnemens de la ville; enfin, il déploya tant de talens guerriers et administratifs, qu'il aurait obtenu un succès complet s'il n'avait été traversé dans ses opérations par ceux-là même qui s'étaient engagés à le seconder. Le cardinal Mazarin, qui craignait peut-être de voir la maison de Lorraine occuper le trône de Naples, ne tint aucune des promesses qu'il avait faites au duc de Guise. Pendant que ce prince allait combattre hors des murs pour s'opposer à des travaux ordonnés par le vice-roi, Gennaro livra en son absence la clef des forts aux Espagnols. Le duc, en apprenant cette trahison, sentit qu'il fallait renoncer à toutes ses espérances : il prit la fuite, se jeta dans les Abruzzes; mais, poursuivi par un gros de cavalerie, il dut se rendre, après des prodiges de valeur. On le transféra à Madrid, où il resta cinq ans prisonnier. Sa liberté lui fut enfin rendue par l'entremise du prince de Condé, alors au service de l'Espagne contre la France.

• Nous avons donné quelque extension à

ce qui concerne l'expédition du duc de Guise, parce qu'elle est aussi extraordinaire que peu connue, presque tous les historiens s'étant bornés à l'indiquer. Ce fut le comte d'Onnate qui termina la révolution de Naples. Ce vice-roi, malgré les stipulations de l'amnistie, usa des plus sanglantes représailles contre les auteurs de la rébellion. Il fit pendre Gennaro, et ses excès de cruauté furent si impolitiques, que la cour de Madrid lui donna pour successeur le comte *de Castrillo*, qui gouverna le royaume avec beaucoup de justice et d'humanité. Ce fut sous son administration que le duc de Guise fit une seconde tentative sur Naples. Il avait, à force de sollicitations, obtenu du ministère français un vaisseau et quelques troupes : il débarqua sa petite armée à Castellamare. Mais, soit qu'il n'eût pas assez de forces pour pousser son entreprise, soit que ses partisans se fussent refroidis, le duc de Guise rencontra une forte opposition de la part du peuple et de la noblesse, et fut obligé de se rembarquer et de retourner en France.

Naples respirait à peine du fléau des

guerres civiles, qu'elle tomba dans un autre fléau plus cruel encore. La peste, apportée de Sardaigne par quelques troupes qui revenaient de cette île, déploya toute sa fureur au milieu de cette immense population napolitaine. La contagion de cette maladie fut si rapide, qu'on prétend qu'elle emportait jusqu'à quinze mille personnes par jour. Celles qui échappèrent à la mort ne purent se garantir d'une espèce de spoliation sacrée. Le clergé napolitain, comme ces oiseaux qui s'engraissent dans les champs du carnage, sut faire tourner la peste à son profit. Il déclara que ce fléau était envoyé directement par le Ciel, dont il fallait apaiser le courroux par des prières et des offrandes. Aussitôt les femmes, ces premières vassales des superstitions, vinrent apporter au pied des autels leurs bijoux les plus précieux ; les hommes, entraînés par elles, livrèrent tout ce qu'ils possédaient d'or et d'argent ; car garder quelque chose en réserve, c'était s'exposer à de nouvelles punitions. C'est ainsi que les prêtres mirent un impôt sur la consternation générale. L'épouvante

fut à son comble quand on ne trouva plus personne pour enlever les cadavres qui encombraient les maisons et les rues. Cette épouvantable calamité dura plusieurs mois. Enfin des pluies abondantes ayant purgé l'atmosphère, l'épidémie diminua d'intensité, puis cessa entièrement.

Le vice-roi, au milieu de tant de maux, déploya beaucoup de présence d'esprit; il fit les plus sages réglemens pour subvenir à tous les besoins de la ville. Il s'occupait à effacer les traces du fléau, 1659. lorsqu'il lui fallut céder sa place au comte de Pennaranda.

A la manière inopportune dont se succédaient les vice-rois de Naples, on eût dit que la cour d'Espagne s'attachait à paralyser le bien que pourrait faire leur administration. A peine leur laissait-on le temps de connaître les individus et les localités; on les rappelait pour donner leur charge à quelque nouveau favori dont il fallait récompenser le servile dévouement. L'avantage de la population, non-seulement n'était compté pour rien, mais son attachement à tel ou tel vice-roi était un titre de destitution; car le

pauvre royaume de Naples fut toujours considéré par ses souverains d'Espagne comme une éponge qu'on devait pour eux pressurer incessamment. C'est en vain qu'à la nomination de Pennaranda, époque de la paix de l'île des Faisans entre l'Espagne et la France, les Napolitains se flattèrent de jouir de quelque repos. Vain espoir ! il leur fallut subvenir en soldats et en argent à la guerre de Portugal. A peine eurent-ils satisfaits aux exigences du trône, que des nuées de brigands descendus des montagnes vinrent, autres affamés, jusqu'aux portes de la capitale, commettre des assassinats et des déprédations de toutes espèces ; ils pénétrèrent même dans l'intérieur de la cité, où de nombreuses églises leur offraient au besoin des asiles sacrés.

Pennaranda fut occupé, tout le temps de son administration, à ralentir la fougue de ces hommes de proie : il institua une police sage et vigilante ; mais ses mesures les plus habiles furent presque toujours déconcertées par le clergé, obstiné à protéger les coupables qui se réfugiaient, soit dans les couvens, soit

dans les temples. Après Pennaranda, le cardinal Pascal d'Aragon imita, à l'égard des brigands, la conduite de Sixte-Quint : il leur apprit quelle est la puissance du glaive entre les mains d'un prêtre. Ils furent poursuivis sans relâche et livrés au supplice. On ne peut nier que ce vice-roi n'ait rendu de grands services à Naples en chassant de cette ville les vagabonds et gens sans aveu. Il fut 1665. promptement rappelé en Espagne pour faire partie du conseil de régence institué à la mort de Philippe IV. Ce prince avait langui toute sa vie dans la mollesse la plus honteuse, gouverné par des courtisans, des courtisanes et des prêtres. A ses yeux, tout l'art de régner consistait à lever des impôts. Ses peuples, qui lui avaient voué un mépris légitime, accueillirent sa mort avec indifférence, pressentant bien que leur sort ne s'améliorerait pas sous le sceptre de son fils Charles II.

CHARLES II.

Le pape Alexandre VII, prompt à faire revivre les prétentions surannées

des papes sur le royaume de Naples, osa en réclamer la direction pendant la minorité du prince, dont il voulut être le tuteur. Il se servit, en revendiquant ses prétendus droits, d'expressions tellement papelardes, qu'on eût cru entendre un vieux renard demander la tutelle d'un poulet; mais le saint-père éprouva tant de résistance de la part du gouvernement espagnol, qu'il dut renoncer à son entreprise. Toutefois, Charles II, par son ignorance profonde, était digne d'être l'élève d'un pape; il ne connaissait pas le nom des États sur lesquels il régnait; impuissant de corps et d'esprit, il ne put avoir d'enfans, quoiqu'il se fût marié deux fois, et il ne cessa d'être tourmenté par les terreurs de la superstition. Ce mannequin couronné laissa, avec la plus grande insouciance, opprimer par ses vicerois Naples et la Sicile. Les habitans de ces pays poussaient-ils des cris de détresse, en réclamant les droits de l'humanité et de la justice; on les qualifiait de séditionnaires, de révoltés, et l'on déployait contre eux les plus extrêmes rigueurs. Telle fut la conduite de Pierre d'Aragon,

frère du cardinal. Ce vice-roi, au lieu de suivre l'exemple de son frère touchant les bandits qui désolaient la contrée, en agit avec eux comme ceux-ci en agissaient avec leurs victimes, c'est-à-dire qu'il leur accorda le droit de se soustraire au supplice en payant de fortes rançons. De cette manière, l'argent dérobé par les brigands se concentrait dans les mains du vice-roi, qui se constituait en définitive le voleur général du royaume. Pendant que Pierre d'Aragon, punissant les bourses et non les crimes, faisait à Naples cet étrange trafic, Louis *del Hojo*, vice-roi de Sicile, accaparait les blés, et se donnait plus de soin pour amener la disette qu'on n'en prend pour la prévenir. Il s'en suivit un grand mouvement à Messine, appelé encore *révolte*. Sur ces entrefaites, Pierre d'Aragon fut
1672. remplacé par le marquis d'*Asterga*, qui épuisa Naples d'hommes et d'argent pour subvenir aux frais de la réduction de Messine. Cette ville offre alors ses clefs à Louis XIV. Ce prince, avide de conquêtes, accepte ce don, et envoie dans les mers de Sicile une flotte qui parvient à

entrer dans le port de Messine. Louis, 1675. d'après son caractère présomptueux, regardait la conquête de toute la Sicile comme une conséquence naturelle de la possession de Messine; il n'avait pas fait entrer dans son calcul cette haine nationale contre les Français, haine que les Vêpres - Siciliennes n'avaient point assouvie. Aucune des villes de l'île ne voulut arborer le drapeau de la France. Dès lors il eût été sage de renoncer à l'entreprise; mais l'orgueil parlait plus impérieusement que la sagesse à l'âme du monarque français : il fallut qu'il teignît du sang de ses sujets la mer du Phare. Duquesne et Ruyter s'y livrèrent des combats d'autant plus célèbres qu'ils furent plus meurtriers. Enfin, le cabinet de Versailles, fatigué des dépenses excessives et infructueuses où l'entraînait cette guerre, rappela à Toulon la flotte française, qui abandonna Messine.

Pendant l'expédition des Français contre la Sicile, le marquis d'Asterga avait été brusquement destitué; le marquis de Los-Velez prit les rênes de l'administration. Il fut obligé d'employer toutes les res-

sources du génie fiscal pour faire face aux frais énormes de la guerre, qui s'élevèrent à plus de sept millions de ducats. Il vendit les charges publiques, moyen infailible de démoraliser un État; aussi la dégradation de la société fut portée à son comble : on altéra les espèces; il s'établit partout de faux monnoyeurs, parmi lesquels les moines se distinguèrent. Cette espèce d'individus, quoique fainéante par instinct, déploya dans ce funeste genre d'industrie une active habileté, et prouva que, soit qu'elle agît sur les esprits ou sur le numéraire, elle excellait dans tous les genres de falsification. Comme les caveaux des églises où ils travaillaient étaient des lieux inviolables, le gouvernement ne pouvait ni s'en saisir, ni les ré-

1683. primer. Le marquis *del Carpio*, successeur de Los-Velez, fut obligé, pour remédier à de si graves abus, de faire frapper une nouvelle monnaie, dont le type présentait de très-grandes difficultés aux enfroqués faux-monnoyeurs. Il rétablit ainsi l'ordre et la confiance dans le commerce. Il fut aussi heureux dans ses

efforts contre les brigands, dont il purgea à peu près le royaume de Naples. Enfin ce vice-roi, pénétré de toutes les obligations de son ministère, ne s'occupa que de faire régner les lois et d'améliorer les mœurs. Malheureusement la mort vint borner le cours de ses nobles travaux. Le comte de *San-Stephano* se comporta de ^{1689.} manière à adoucir les regrets qu'avait excités la perte de son prédécesseur, sur les traces duquel il s'efforça de marcher. Mais quand les hommes épargnaient le royaume de Naples, il n'en était pas ainsi de la nature. Au commencement de la vice-royauté de San-Stephano, la terre sembla entrer en convulsion; ses violentes secousses arrachèrent à leurs bases un grand nombre d'édifices, et ceux-là mêmes qui avaient résisté à l'effort des siècles. L'antique temple de Castor et Pollux, de la plus pure architecture corinthienne, vit s'écrouler sa majestueuse colonnade, et peu s'en fallut que Naples ne fût renversée entièrement. Le vice-roi s'attacha à réparer de si grands désastres; il consola les Napolitains des maux que leur faisait la nature, en empêchant les

troubles politiques des autres Etats d'ébranler le royaume de Naples, et grâces à ses sages édits et à sa police vigilante, il maintint, pendant les six années de son administration, le calme et l'harmonie dans le pays le plus tumultueux du monde.

1695. Il céda son gouvernement au duc de *Medina-Cœli*. Ce magnifique seigneur, sans troubler l'ordre des finances, décora Naples d'édifices somptueux; il fit construire de nombreuses fontaines d'où jaillissaient la fraîcheur et la salubrité. Protecteur éclairé des beaux-arts et de la littérature, il voulut que son palais fût le rendez-vous des savans et des artistes les plus renommés : il sentit que les aspérités du caractère napolitain, empreint d'une férocité native, ne pouvaient être polies que par le commerce des muses.

Pendant que *Medina-Cœli* s'occupait à Naples de l'agréable pour mieux parvenir à l'utile, le roi Charles II, jeune encore, touchait à la tombe, et n'abandonnait pas encore l'espoir d'avoir un héritier. Les courtisans entretenaient son illusion : le grand inquisiteur et son con-

fesseur persuadent à ce malheureux prince
 que, pour obtenir le résultat qu'il désire,
 il a besoin de se faire exorciser. L'appar-
 eil lugubre des cérémonies de l'exor-
 cisme porte au dernier période la mélan-
 colie superstitieuse de Charles; il fait
 ouvrir les tombeaux de ses père et mère
 et de sa première femme, dont l'empoi-
 sonnement lui était attribué, et il baise
 à plusieurs reprises les restes de ces ca-
 davres. Ce jouet couronné de prêtres
 intrigans, n'ayant pu obtenir de ces
 ridicules et dégoûtantes épreuves la santé
 qu'ils lui avaient promise, s'occupa de
 son testament : c'est alors qu'il est tiraillé
 en sens contraires par les deux partis qui
 s'étaient formés dans sa cour. La reine,
 le confesseur et le grand inquisiteur plai-
 dent pour l'Autriche, le cardinal Porto-
 Carrero pour les Bourbons. Charles II
 lègue la totalité de sa monarchie à Fer-
 dinand-Joseph, prince de Bavière, son
 plus proche héritier après l'empereur et
 Louis XIV. La reine parvient à faire dé-
 chirer ce testament. Sur ces entrefaites,
 l'Angleterre, la Hollande et la Savoie
 font le fameux traité de partage des États

de Charles II. Celui-ci, indigné de ce que, sans sa participation, on dépeçait sa monarchie, fait un second testament, où il donne encore sa succession au prince de Bavière. Mais voilà que ce légataire universel meurt tout-à-coup à Bruxelles. Un auteur italien, Nina, dit à cette occasion : *E se non che i Francesi non ebbero mai grido d'avvelenatori; non mancavano gravissimi sospetti ch'egli morisse per venelo porto gli da qualche emissario di Francia.* Voltaire repousse cette insinuation avec un mépris courroux, et cependant ce grand historien reconnaît dans le *masque de fer* un frère de Louis XIV. Certes, celui qui fit souffrir à son frère un supplice mille fois plus cruel que la mort, qui ordonna les dragonnades, les massacres des Cévennes, etc., pouvait, sans déroger à ses principes, se débarrasser d'un enfant qui dérangeait ses plans de domination universelle. D'ailleurs la *raison d'État* ne se prête-t-elle pas avec élasticité à tout ce que désirent les souverains absolus? Quoi qu'il en soit, la mort du prince de Bavière fit pencher la balance en faveur

de la maison de Bourbon. Charles II, après avoir consulté le pape Innocent XII, institua Philippe, petit-fils de Louis XIV, unique héritier de toutes ses couronnes de l'un et l'autre hémisphères. Ce troisième testament étant achevé, le roi, âgé seulement de trente-neuf années, languit encore un mois, puis descendit dans la tombe.

SIXIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE DES BOURBONS. — INTERRÈGNE
DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

PHILIPPE V.

Le duc de Medina-Cœli s'empessa de proclamer Philippe, *duc d'Anjou*, souverain des Deux-Siciles. Les peuples de ces pays, auxquels ce titre de duc d'Anjou rappelait la tyrannie de l'assassin de Conradin, reçurent cette nouvelle avec froideur; ils semblaient se demander, comme l'âne de la fable, s'ils porteraient deux bâts. Cependant il se forma à Naples comme à Madrid deux partis, l'un pour 1700. l'empereur, l'autre pour Philippe. Le règne de celui-ci commence avec ce fameux XVIII^e siècle, où Voltaire, éclairant le monde du flambeau de la philosophie, devait rendre tous ses droits à la pensée humaine. Toutefois les change-

mens heureux dans la civilisation européenne ne consistent encore que dans les formes extérieures; à la férocité des anciens duels succède une certaine politesse homicide; l'art de la guerre devient une science exacte; les effets de la poudre sont calculés avec une étonnante précision; on sait :

Quo d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
 Dans la direction qui fait la parabole
 Et renverse en deux coups prudemment ménagés
 Cent automates bleus à la file rangés.

Mais, au milieu de ces mouvemens des peuples vers les améliorations civiles, les habitans des Deux-Siciles restent presque stationnaires. Leurs mœurs ne se modifient pas, on en croirait l'empreinte indélébile. C'est toujours leur même enthousiasme pour les objets funéraires; ils exhument encore aujourd'hui leurs parens chaque année, non par un sentiment de piété et d'amour, mais afin de considérer avec curiosité le progrès de la destruction des cadavres; les enfans même se jouent avec des os de morts

imités en sucre. Le peuple, livré à la plus insouciant paresse, ne peut donner aucun développement à l'industrie; il ne sort de cet état léthargique que pour rugir comme la hyène dont on a troublé le sommeil. De là les nombreuses séditions qui ont ensanglanté le territoire de Naples; aussi dit-on qu'il faut trois choses pour contenir les Napolitains : *farina, furca, festini*, farine, fourches patibulaires, spectacles. Erreur grossière ! il ne faudrait à ce peuple que de bonnes institutions; sous des lois justes et libérales, il reprendrait bientôt sa dignité. Mais quand on veut traiter les hommes en brutes, on les laisse s'abrutir : c'est le gouvernement seul qui est coupable des vices et des excès des populations. Cette vérité ne fut jamais mieux démontrée que sous le règne de Philippe V. Sa loyauté, ses manières affables, surtout sa justice indulgente, firent une révolution aussi heureuse que subite dans le caractère de ses sujets de Naples. Avant son voyage dans ce royaume, il faillit en être dépouillé par les intrigues de l'Autriche. Cette puissance, qui d'abord n'avait pas ac-

cédé au traité de partage, tant elle se croyait sûre des dispositions favorables de Charles II, en appelle aujourd'hui de son testament au traité de partage; elle forme avec l'Angleterre et la Hollande une ligue dans le but de ravir à Philippe la succession d'Espagne, et envoie des agens à Naples pour y ourdir des trames. On fait de brillantes promesses aux nobles, dont les têtes déjà échauffées prennent feu pour la cause de la maison impériale; ils affichent des placards contenant ces paroles évangéliques : *Non habemus regem nisi Cæsarem*. On ne voit que trop souvent dans l'histoire l'Évangile figurer dans les conspirations. Deux gentilshommes napolitains, *Giovanni Carafa*, *Carlo di Sangro*, colonels dans les armées de l'empereur, se rendent auprès du cardinal *Grimani*, ambassadeur impérial à Rome; ils arrêtent le plan du complot et le jour de l'exécution. On devait d'abord poignarder le vice-roi, puis s'emparer du Château-Neuf; mais celui-ci, dont la prudence fut éveillée par divers indices, s'était mis sur ses gardes. Les conjurés, à la tête d'une 1701.

troupe armée, se répandent dans la ville en criant *Vive l'archiduc Charles!* Quelle est leur consternation en voyant que le peuple reste silencieux à cet appel! un noble harangue la multitude; un des chefs lui répond que la noblesse, lors de la révolte de Massaniello, ne prêta aucun appui au peuple, et que celui-ci veut user actuellement de représailles; alors on entend retentir dans la foule ces mots : *Vive Philippe!* Le vice-roi, informé de cet heureux incident, fait marcher des troupes contre les conjurés; qui, jugeant l'entreprise avortée, font peu de résistance; les uns prennent la fuite, les autres sont faits prisonniers. Le colonel *Carlo di Sangro* eut la tête tranchée; d'autres chefs périrent diversement; on assure que plusieurs d'entre eux furent secrètement étranglés en prison.

Philippe, informé de tous ces détails, se détermina à se rendre à Naples pour y gagner les cœurs et prévenir ainsi toute nouvelle conspiration de la cour de Vienne. Rien n'est si facile aux princes que de se faire aimer, lorsqu'ils en ont la volonté. Philippe V en acquit bientôt

la douce certitude : arrivé à Naples, il fut aussi enchanté du site et de la magnificence de cette capitale, que de l'accueil des habitans. Ceux-ci, gouvernés depuis deux siècles par les délégués du pouvoir, voyaient avec une joie inexprimable leur souverain au milieu d'eux; puis ils attachaient, selon l'usage, beaucoup d'espérances à un nouveau règne et à une nouvelle dynastie. Leur espoir ne fut pas déçu; Philippe accorda une amnistie entière à un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs avaient trempé dans la dernière conspiration; il distribua avec discernement des faveurs de toutes espèces, et il prouva que, s'il savait oublier les offenses, il gardait la mémoire des services; il diminua les impôts, fit remise de deux millions d'arrérages, et il confirma tous les privilèges de la cité. Les Napolitains, inaccoutumés à être traités avec tant de douceur et de générosité, ne mirent point de bornes aux transports de leur reconnaissance; ils résolurent d'élever au roi une statue équestre, et ils lui votèrent un don de 300,000 ducats. Leurs regrets l'acconi-

pagnèrent, lorsque, après deux mois de séjour à Naples, il fut obligé de partir pour ses Etats de Lombardie, menacés par le prince Eugène. Avant de prendre congé des Napolitains, Philippe nomma le duc d'Escalona à la place du duc de Medina-Coeli, qui venait de mourir.

1703. Arrivé dans le Milanais, où il assiste à quelques combats, Philippe ayant appris que le roi de Portugal avait livré passage aux troupes de la grande alliance, retourne promptement en Espagne pour la défendre contre cette invasion inopinée; mais la défection lui enlève plusieurs provinces de ce royaume. Les Anglais s'emparent de Gibraltar, qu'ils ont toujours conservé; l'archiduc Charles, proclamé roi d'Espagne dans Barcelonne, où il
1706. établit sa cour, soumet les provinces d'Aragon et de Valence; enfin, la moitié de la monarchie tombe au pouvoir de la coalition. En vain Philippe fait les plus grands efforts de cœur et de tête, il se voit dans la nécessité de transférer sa cour loin de Madrid, et déjà il s'occupe du projet d'aller régner en Amérique, tant ses affaires lui semblent déses-

pérées en Europe. Plus il s'affaiblit, plus les puissances liguées contre lui poussent leur pointe avec vigueur.

Le royaume de Naples, attentif à ces grands événemens, s'attendait chaque jour à devenir la proie des vainqueurs. En effet, les Impériaux, fiers de leurs succès dans le nord de l'Italie, s'occupent d'envahir le midi; le comte Daun marche sur Naples, y pénètre sans difficulté; le vice-roi se renferme dans Gaëte; bientôt cette place capitule, le duc d'Asca- 1708. lona est fait prisonnier, et voilà le royaume des Deux-Sicules qui tombe sous la domination autrichienne. Le traité de partage fait par la grande alliance attribuait à l'archiduc Charles le royaume des Deux-Sicules : ce prince en prit les rênes, mais après l'avoir possédé quatre ans, il fut appelé par la mort de Joseph, son frère aîné, à ceindre la couronne impériale. 1711. Dès lors les Etats de Naples et de Sicile durent prévoir qu'ils subiraient quelques changemens de maîtres, car l'avènement de l'archiduc à l'Empire devait donner une nouvelle direction à la politique de la grande alliance, dont le but

était d'empêcher qu'une même tête ne réunît à l'immense héritage de Charles II une autre couronne importante. D'après ce plan, l'archiduc, devenu empereur sous le nom de Charles VI, ne pouvait posséder avec l'Empire, les Indes et l'Espagne, d'autant moins que la situation de ses affaires dans ce dernier royaume était presque désespérée par la perte de la bataille de Villaviciosa, livrée en 1710. par le duc de Vendôme, général de Philippe V. Une autre bataille plus importante, celle de Denain, en 1712, amena le traité d'Utrecht, par lequel les puissances belligérantes firent un nouveau partage des Etats en litige. Philippe V, conservant l'Espagne et les Indes, était exclu de tout droit au trône de France; la Sicile fut donnée au duc de Savoie; Naples et le Milanais à l'empereur. Ainsi se trouvait scindé le royaume des Deux-Siciles. Il est à remarquer que ni Charles ni Philippe ne signèrent le traité. De là le renouvellement des hostilités entre ces deux souverains.

Alors apparut en Espagne un génie audacieux, fertile en expédients, dont

les vastes et profondes combinaisons furent sur le point de changer la face de l'Europe; Albéroni, de simple sonneur d'église, s'était avancé insensiblement dans l'état ecclésiastique; son esprit se façonna à cette souplesse astucieuse qui séduit d'abord, puis gouverne, puis maîtrise les hommes. Ce fut grâce à son adresse que Philippe V épousa en secondes noces Élisabeth Farnèse : cette princesse reconnaissante fit pleuvoir sur Albéroni toutes les faveurs de la cour; il devint en peu de temps cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Dès lors il n'eut plus qu'une pensée, celle de donner à l'Espagne une prépondérance illimitée en Europe. Son premier soin fut de rétablir les finances, et de ressaisir toutes les possessions que la cour de Madrid avait cédées par le traité d'Utrecht.

Pendant que la France, l'Angleterre et la Hollande signaient le traité de la triple alliance, par lequel ces trois puissances s'engageaient à se prêter un mutuel appui pour maintenir les dispositions du traité d'Utrecht, Albéroni équipait une flotte considérable, qui fit rapidement la conquête

de la Sardaigne : bientôt l'empereur, contrarié par les succès de l'Espagne, accéda au traité de la triple alliance, qui prit le nom de quadruple alliance.

On propose à l'Espagne de se réunir
1718. aux puissances contractantes; Albéroni répond à cette ouverture en expédiant une nouvelle flotte vers la Sicile. Les Espagnols y obtiennent les plus grands succès; déjà ils se préparent à fondre sur le royaume de Naples; mais une escadre anglaise commandée par l'amiral Byng arrive dans la Méditerranée et remporte une victoire complète sur la flotte de Philippe. Cet événement forces les troupes espagnoles à évacuer la Sicile. Le premier ministre, faiblement déconcerté par cet échec, n'en poursuit qu'avec plus d'ardeur ses autres projets; il avait pris les mesures les plus habiles pour ravir la régence de France au duc d'Orléans en faveur du roi d'Espagne : un de ces hasards que la prudence humaine ne saurait calculer fit échouer l'entreprise : dès lors le crédit d'Albéroni déclina; un ministre n'est jamais impunément malheureux. Son renvoi fut exigé par la quadruple alliance, comme pré-

mière condition de la paix : c'était rendre hommage à son génie. Albéroni mourut à Rome après avoir été plusieurs fois sur le point d'obtenir la tiare.

Philippe V donna enfin son adhésion au traité d'Utrecht, modifié par les traités subséquens. L'empereur, qu'on voulait d'abord dépouiller, fut le seul qui gagnât à cette guerre. On reconnut que la Sicile lui était nécessaire pour la défense du royaume de Naples; le duc de Savoie fut obligé de la lui céder, et de se contenter en échange de l'île de Sardaigne; voilà de nouveau la Sicile réunie au royaume de Naples, sous le sceptre de l'empereur Charles VI. Ce prince gouverna ce pays par ses vice-rois, qui y déployèrent moins de despotisme, moins de faste, et surtout moins de fanatisme que les vice-rois espagnols : mais les Napolitains et les Siciliens, dont les oreilles étaient sans cesse déchirées par les intonations de la langue teutonique, éprouvaient une antipathie nerveuse sans cesse renaissante contre ceux qui la parlaient : car telle est la susceptibilité musicale des Italiens, qu'ils préférèrent la douceur du langage à la douceur des pro-

cédés; aussi appelaient-ils de tous leurs vœux une autre domination.

De son côté, Philippe V avait fort à cœur sa renonciation au royaume de Naples et de Sicile. Cette perte, jointe aux jalousies et aux intrigues par lesquelles les seigneurs espagnols et français divisaient sa cour, le jetèrent dans une sombre mélancolie : son sceptre, n'étant plus soutenu par la princesse des Ursins et par Albéroni, accablait sa faiblesse. Cette femme et ce prêtre lui avaient tenu lieu de volonté et de résolution. Abdiquera-t-il ? il consulte son confesseur d'Aubenton. Ce jésuite, qui, comme les gens de son espèce, ne voyait dans la confession qu'un saint espionnage, révèle au régent de France le projet de son pénitent. Le régent renvoie
1724. la lettre de d'Aubenton à Philippe V, qui alors se détermine à déposer sa couronne sur la tête de son fils : peu de mois après, le jeune prince descend du trône dans la tombe; alors Philippe V veut et ne veut pas reprendre les rênes de l'État : le jésuite Bermandès, son nouveau confesseur, alarme sa royale conscience. Le malheureux prince, tombant de jésuite en jésuite,

assemble des casuistes, encore jésuites, qui gouvernaient la junte qui gouvernait le royaume. On devine la décision de cette loyale assemblée : *le roi ne pouvait, sans exposer son salut, violer son vœu de ne plus reprendre la couronne.* « Qu'on me reconduise donc dans ma retraite, s'écrie piteusement Philippe. — Gardez-vous-en bien ! lui dit la nourrice de la reine ; faites-vous relever de vos sermens ; n'y - a - t'il pas un pape pour cela ? » Le roi suit ce conseil, se fait délier de ses vœux, et remonte sur le trône.

Cette pusillanimité d'esprit qui rendait Philippe V encore dans l'âge viril le jouet des charlatans mâles et femelles qui s'étaient joués de son vieil aïeul, dut consoler les peuples de Naples et de Sicile de n'être plus gouvernés par lui. Mais la machine politique, semblable à la roue de fortune, va dans son mouvement ramener la maison de Bourbon sur le trône de Naples.

Le lecteur sait que par le traité d'Utrecht, la succession de Parme et de Plaisance avait été garantie au roi d'Espagne, dans le cas où le souverain de ce duché

ne laissât pas d'héritier mâle. L'empereur s'était bien promis de faire échouer cette disposition diplomatique; il ne lui convenait pas que les Espagnols, alliés des Français, s'introduisissent au centre de l'Italie.

Tout-à-coup la bonne intelligence de la France avec l'Espagne est rompue par le renvoi inopiné de l'infante d'Espagne, fiancée à Louis XV, qui épouse la fille de Stanislas. Philippe, indigné de ce procédé, signe plusieurs traités d'alliance avec l'empereur; ils se font des concessions réciproques, et par une des stipulations, don Carlos, fils du roi d'Espagne, a l'investiture éventuelle de Parme et de Plaisance.

1730. Bientôt Antoine Farnèse meurt sans postérité, et laisse par testament sa succession à don Carlos; alors l'empereur s'efforce d'éluder les engagemens pris avec Philippe. Mais la cour de Londres s'étant interposée entre eux, oblige Charles VI à exécuter les traités. Don Carlos profite de cette circonstance, et se hâte de se rendre à Parme, à la tête de six mille Espagnols.

L'empereur reprend sa marche tortueuse; il use de tous les moyens dilatoires, afin de ne point mettre le prince en

possession du titre de l'investiture. En même temps le pape Clément XII revendique pour le saint Siège Parme et Plaisance, et fulmine des excommunications contre les Parmesans, coupables à ses yeux de s'être soumis à un prince qu'il ne leur a pas donné. Mais déjà les peuples, ayant goûté du fruit de l'arbre de la science, se jouent avec les foudres du Vatican, comme les enfans avec des bulles de savons.

La mort du roi de Pologne vint bientôt 1733. donner une nouvelle direction à la politique générale : l'empereur s'efforça d'écarter Stanislas d'un trône où l'appelait la majeure partie de la nation polonaise. Louis XV, indigné de l'affront fait à son beau-père, se ligue avec l'Espagne et la Sardaigne contre l'empereur : celui-ci, pour faire face à tant d'adversaires, est obligé de retirer une grande partie des troupes du royaume de Naples, et de Sicile.

Tel qu'un chasseur à l'affût, don Carlos s'élance sur sa proie ; il traverse la Romagne à la tête de trente mille hommes. A son approche, le vice-roi de Naples se retire dans la Pouille, où il est poursuivi,

et défait par Montemar, général de l'armée espagnole. Trawn, commandant les troupes impériales, fut obligé de se renfermer dans Capoue : il s'y maintint jusqu'à ce que la place manquât de vivres; alors il capitula, et tout le royaume de Naples fut soumis.

1735. La conquête de la Sicile, coûta encore moins d'efforts : les Siciliens, abandonnant les Impériaux, allèrent au-devant du joug espagnol. Ce peuple a une imagination si mobile, si féconde en illusions, qu'il croit améliorer son sort chaque fois qu'il change de maître.

Philippe adressa à son fils un diplôme où il lui cédait le royaume de Naples et de Sicile. Don Carlos se fit couronner à Naples et à Palerme; toutes les villes en deçà et au-delà du phare saluèrent par mille acclamations de joie ce nouveau souverain. Le traité de Vienne confirma don Carlos dans la possession de sa conquête; l'empereur se désista de toute prétention sur le royaume de Naples et de Sicile, et reçut en échange les duchés de Parme et de Plaisance.

Ici finit la longue série des vice-rois. Désormais les peuples des Deux-Siciles se-

ront sous le gouvernement immédiat de leurs rois. La plupart des historiens exaltent les avantages de ce changement; ils traitent les vice-rois de spéculateurs avides, qui, ne voyant dans leur charge qu'un moyen de fortune, se souciaient fort peu d'améliorer le sort du peuple : il est trop vrai que ces magistrats n'étaient que des receveurs-généraux, décorés d'un titre pompeux, et déployant pendant leur courte administration toute la rapacité du génie fiscal pour remplir à la fois leur coffre et celui du souverain.

Mais le royaume, débarrassé de ses sangsues subalternes, devra maintenant subvenir aux dépenses d'une cour toute royale; il lui faudra offrir des dons gratuits à la couronne, il lui faudra payer le joyeux avènement, et, qui pis est, il lui faudra présenter de nobles délassemens à Sa Majesté. Qui ne sait combien il en coûte aux peuples pour amuser les rois?

Tableau de l'état du royaume des Deux-Siciles à l'avènement de Charles III.

Les deux tiers des biens fonds étaient possédés par le clergé, qui, regorgeant de richesses, et plongé dans une molle oisi-

veté, faisait mal cultiver une partie de ses immenses possessions, et laissait l'autre en friche. L'historien Giannone assure qu'en divisant le royaume en cinq portions, les gens d'église en avaient quatre. Les pauvres hommes ! On comptait vingt-quatre archevêchés et cent vingt-trois évêchés, ayant pour la plupart des revenus considérables ; le pape seul nommait quatre-vingt-dix-huit évêques, le roi vingt-cinq. Le gouvernement ecclésiastique, pour s'indemniser du privilège de juridiction spirituelle exercé en Sicile par le roi (*voyez* l'introduction de ce Résumé), avait investi son nonce de la juridiction temporelle dans le royaume de Naples. C'est ainsi que Léon X, par son fameux concordat, en attribuant à François I^{er} la nomination des évêques de France, se réservait les revenus des évêchés.

Le nombre des abbayes, des couvens, des monastères était innombrable. Les legs, les dotations, les fondations en faveur du clergé et des églises réduisaient à la mendicité beaucoup de familles plébéiennes. Les pères s'achetaient une place dans le ciel avec le pain de leurs enfans.

On changeait de lois civiles en changeant de province : ici dominaient les coutumes des Sarrasins ; là, celles des Lombards ; ailleurs celles des Normands ; etc., et partout régnait le droit féodal qui excluait les puînés et les filles de la succession aux fiefs ; des prohibitions mal entendues contre l'exportation des produits territoriaux paralysaient l'essor du commerce et de l'agriculture ; aucune grande route n'établissait de communication entre les villes de l'intérieur et celles des côtes ; il n'y avait pas même de chemin pour se rendre de Naples en Calabre ; dans les lieux les plus renommés pour leur fécondité, on trouvait d'immenses terrains incultes et déserts : tristes résultats de la mauvaise administration municipale. La perception des droits établis dans le royaume était aussi vexatoire par la forme que par le fond ; la répartition des impôts des plus injustement inégale ; le système financier, en général, reposait sur des bases aussi fausses qu'abusives ; les dépenses de l'État en excédaient de beaucoup les revenus ; les forteresses tombaient en ruines, les ports se comblaient ; les pirates d'Alger et de Ma-

rocs effectuaient de fréquentes descentes sur les côtes, enlevaient les navires marchands, et se livraient à un pillage effréné, d'autant plus insolent, que le pitoyable état de la marine royale ne permettait pas de les réprimer; enfin, la masse de la population n'était représentée par aucun corps qui pût être l'organe de ses réclamations et de ses besoins.

On voit par ce rapide exposé combien de fléaux à réprimer, d'abus à détruire, de réformes à opérer, réclamaient impérieusement les soins, le zèle, la vigilance de don Carlos. Comment remplit-il cette noble tâche?

Retour des Bourbons sur le trône de Naples.

CHARLES III.

Il débute par instituer l'ordre de Saint-Janvier, dont les chevaliers devaient, entre autres obligations, entendre chaque jour la messe; puis il crée l'ordre de *l'Immaculée Conception*. Tout cela ne donne pas une haute idée des conceptions de ce prince: jamais ignorance royale ne fut poussée plus loin. Saisi d'un dégoût in-

vincible pour les affaires publiques, il les abandonne à son premier ministre Tannucci, savant légiste, plus propre à présider une cour de justice, qu'à tenir les rênes de l'État. Pendant que les gazettes répétaient que Charles travaillait avec son conseil, ce prince était dans son oratoire, ou à la poursuite d'un lièvre. Chasser et prier formaient le cercle entier de ses occupations; mais la chasse absorbait presque tous ses instans. Cette passion d'entrailles, toujours satisfaite, jamais assouvie, lui faisait considérer son royaume comme un grand parc, où il s'amusait à tuer des bêtes, incapable qu'il était de régir des hommes. Ce monarque si ennemi de tout travail de cabinet, sut vaincre sa paresse pour rédiger des lois et des ordonnances sur la chasse. Il créa un grand nombre de charges fortement rétribuées, dont il gratifia tous ceux qui le servaient dans son amusement favori; car seconder les plaisirs d'un monarque absolu, c'est, à ses yeux, un plus grand mérite que de sauver l'État : Louis XIII fit son premier ministre du jeune de Luynes, en récompense de ce qu'il savait dresser des pie-

grièches à prendre des moineaux : l'histoire abonde en exemples semblables. Mais Charles III ne se borna pas à combler de ses faveurs les compagnons de ses plaisirs ; il déploya la plus grande inhumanité contre tout ce qui pouvait gêner l'essor de sa royale fantaisie ; il en vint au point de préférer l'existence d'un lapin à celle d'un homme. Parmi ses nombreuses ordonnances prohibitives sur la chasse, on cite celle qui commence ainsi :

Charles III, par la grâce, etc., considérant que le chat mange le lapin, interdisons, sous peine de mort, à tous les habitants de l'île de Procida, de conserver aucun chat dans ladite île. Des espèces de gendarmes de chasse tinrent la main à l'exécution de ce décret. Les suites en furent épouvantables. Les taupes, rats, souris, se multipliant à l'infini, inondaient les maisons, et dévoraient les enfans dans leurs berceaux. Une malheureuse femme, dont le mari avait été tué par la maladresse d'un garde-chasse de sa majesté, n'avait pour toute consolation qu'un fils unique de trois ans. Un jour elle trouve en rentrant au logis, quel spectacle pour

une mère! elle trouve son enfant se débattant contre une armée de rats qui déjà lui avaient dévoré une partie de ses membres.

Les habitans de Procida, afin de fuir un si terrible fléau, se déterminèrent à s'expatrier, et il fallut cette résolution de leur part, pour que Charles révoquât son homicide ordonnance.

Dans le même temps, Charles III in- 1738.
voquait comme un droit la faculté de s'humilier aux pieds du pontife romain en lui faisant un servile et dispendieux hommage du royaume des Deux-Siciles : il mettait autant d'importance à offrir la haquenée et le tribut, qu'il aurait dû en mettre à les refuser. Mais ce prince superstitieux ne se serait pas cru légitime possesseur de ses États s'il n'avait payé au saint Siège la redevance féodale par laquelle Charles d'Anjou avait acheté le droit de déshériter Conradin; enfin Charles III avait à cœur de continuer Charles I^{er}. La cour de Rome, qui, depuis 1788, proteste amèrement et chaque année contre la suppression de la haquenée, usait alors de mille façons difficil-

tueuses pour la recevoir et pour donner la bulle d'investiture : on devine aisément le motif de cette marche tortueuse. Faire solliciter un affront comme une grâce fut toujours la quintessence de la politique romaine, quand elle était sûre des sollicitateurs. Enfin, la présentation du tribut s'effectua dans Saint-Pierre, où l'on força la haquencée à s'agenouiller aux pieds du pontife ; on remarqua que l'animal fut très-récalcitrant, comme s'il avait eu l'instinct du ridicule et de l'abus de cette cérémonie : souvent les bêtes se sont montrées plus raisonnables que l'être qui croit avoir le privilège exclusif de la raison.

Charles III, paré du titre de vassal du pape, épousa cette même année la fille de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, et bientôt il prit part à une des guerres les plus iniques qui aient ensanglanté l'Europe. Il se ligua avec les principales puissance continentales contre Marie-Thé-

1740. rèse, fille de l'empereur Charles VI, qui venait de mourir. En vain la pragmatique-sanction, garantie par les rois de France, d'Espagne, de Sardaigne et de Prusse, assurait à cette princesse l'héri-

tage paternel, ce furent ces mêmes souverains qui se coalisèrent pour la dépouiller. Charles III, oubliant que les obligations de roi sont plus sacrées que celles de fils, crut devoir seconder son père dans cette injuste agression. Il obère le trésor public pour mettre une armée en campagne; mais à peine ses troupes ont-elles fait leur jonction avec celles d'Espagne, qu'il voit arriver dans le port de Naples une escadre anglaise, déployant un appareil hostile; bientôt il reçoit de l'amiral Martin la sommation impérieusement laconique d'abandonner les intérêts des puissances coalisées et de rappeler son armée dans ses foyers. « Je vous donne, dit l'amiral, » une heure pour vous décider. Si, avant » ce délai expiré, vous ne faites pas droit » à ma demande, je bombarderai votre » capitale. » Alors le marin, posant fièrement sa montre sur une table, se mit à compter les minutes.

Le port de Naples était sans vaisseaux de guerre, les forts sans artillerie : les ordres de Saint-Janvier et de l'Immaculée-Conception, seuls monumens de la prévoyance royale, ne pouvaient offrir aucun secours.

Obligé de subir la loi du plus fort, et de dévorer l'affront britannique, Charles se hâte de signer la neutralité, se promettant bien, selon l'usage, de violer sa parole à la première occasion favorable; c'est ce qui arriva. On a lieu de s'étonner que le commodore Martin n'eût pas demandé des garanties contre cette infraction. Charles, sous prétexte d'écarter de son voisinage les troupes autrichiennes, se met à la tête de quinze mille hommes, et va à leur rencontre; il est sur le point d'être enlevé de nuit à 1744. Veletri par les Impériaux; heureusement il se dégage de leurs mains, et leur livre un combat dont l'issue est à son avantage. Il cessa bientôt de prendre une part très-active à la guerre, qui se termina par le 1748. traité d'Aix-la-Chapelle.

Après l'affront que Charles avait reçu de l'amiral anglais, on s'attend à le voir profiter des loisirs de la paix pour prévenir une semblable insulte, et mettre son royaume en état de défense; chose d'autant plus facile que la nature dans ce pays va au-devant de l'art de l'ingénieur. Effectivement, le roi de Naples ordonne d'immenses constructions; mais, au lieu de forts

et de citadelles, il élève à grands frais de fastueux et inutiles palais royaux. Il surcharge partout la terre de ces lourdes masses d'architecture, qui, aux yeux du philanthrope, seront d'éternels monumens accusateurs de la vanité de ce prince. La plupart de ces édifices attestent aussi son mauvais goût : le château appelé *Capodi Monte*, d'un style pesant et barbare, est situé dans un lieu aride et totalement privé d'eau. La place du palais de Caserte, encore plus mal choisie, est une plaine insalubre, déserte, environnée de montagnes pelées ; il a fallu percer ces monts d'outre en outre et élever de gigantesques aqueducs pour conduire de l'eau à Caserte ; l'imagination s'effraie des sommes énormes que ces orgueilleux travaux ont dévorées au royaume qui, ainsi qu'on l'a vu dans le tableau précédent, était dénué des choses les plus essentielles à un pays civilisé.

Cependant il s'est trouvé des historiens assez intrépides admirateurs des actions des rois, pour louer Charles III de ce que, dans la construction de ses palais, il s'était contenté des revenus ordinaires

de l'Etat, sans surcharger les peuples d'impôts; quelle générosité! Ils ont prétendu que son bisaïeul Louis XIV, en satisfaisant une passion semblable, avait bien plus coûté à la nation française; mais du moins la France avait des grandes routes, des forteresses, une marine, etc.; avantages dont était privé le royaume des Deux-Siciles. Disons-le donc hautement: rien de plus immérité que le concert d'éloges donné à Charles par des écrivains de cour: les faits sont là pour le démentir, les faits qu'on doit consulter avant tout lorsqu'il s'agit d'écrire l'histoire. Le peu de bien qui s'est opéré sous ce règne est dû exclusivement à Tanucci; car Charles III se perd dans l'ombre de son ministre, comme Louis XIII dans celle de Richelieu. Ces deux ministres-rois aimaient également les lettres et les protégeaient: l'un fonda l'Académie française; il fit rentrer dans la poussière la littérature scolastique, monument du mauvais goût de nos gothiques aïeux; l'autre fit sortir de leur tombe des villes d'une haute antiquité, dont les chefs-d'œuvre, enfouis pendant deux mille an-

nées au sein de la terre, devaient, en reparaissant au jour, produire dans nos arts une soudaine révolution et nous révéler les usages, les mœurs, en un mot, *le vivre* des anciens. L'exhumation d'Herculanum et de Pompéi est une découverte sur l'importance de laquelle les savans et les artistes n'ont pas assez insisté. Comment les souverains de l'Europe n'ont-ils pas fait une *alliance littéraire* pour subvenir aux dépenses énormes et nécessaires à l'achèvement des fouilles d'Herculanum, et à l'entier déblaiement de Pompéi? Cette alliance ne vaudrait-elle pas l'autre? Si l'exécution de la centième partie des travaux a déjà produit des trésors inestimables, quels prodigieux résultats n'obtiendrait-on pas, en mettant la dernière main à l'œuvre?

Le ministre Tanucci eut l'honneur de fonder une académie savante, chargée spécialement de déchiffrer les manuscrits et d'expliquer les inscriptions, bas-reliefs, statues qu'on retirait d'Herculanum et de Pompéi. Dans tout ce qui fut fait pour seconder et utiliser la découverte de ces villes antiques, Tanucci se montra un

ami éclairé des beaux-arts. Pourquoi ne déploya-t-il pas la même capacité dans l'administration générale du royaume ? pourquoi ne sut-il pas établir un bon système de finances, ce nerf des Etats ? pourquoi ?..... c'est que ce ministre, avec les meilleures intentions pour le bien public, n'était pas doué de cette étendue de vue qui embrasse tout l'horizon d'un royaume ; son esprit positif pouvait bien se mouvoir dans les bornes d'un cercle spécial, mais il se perdait dans une grande sphère. Il avait les talens d'un premier commis, non d'un premier ministre : ce qui est difficile à expliquer, c'est que s'étant occupé toute sa vie de l'étude des lois, il n'ait point tenté de débrouiller le monstrueux chaos de celles qui régissaient le royaume de Naples : il aurait rendu à ce pays un immense service, en lui donnant une législation uniforme. On assure qu'il l'essaya, mais qu'il fut contrecarré dans son entreprise par les intrigues du clergé, pour lequel des codes informes étaient comme une eau trouble dans laquelle on fait une pêche plus abondante.

On reproche aussi à Tanucci d'avoir

laissé s'éteindre tout esprit militaire; mais ce n'est pas aux rois à s'en plaindre, car si les Bourbons sont encore assis en souverains absolus sur le trône de Naples, ils le doivent à la pitoyable organisation de l'armée, comme en fera foi la suite de ce résumé historique.

Quoiqu'incapable d'attaquer de front les privilèges vexatoires du pontife romain, Tanucci sut d'une manière détournée lui rogner habilement les ongles. S'il ne détruisit pas les abus sacrés, du moins il en supprima le luxe. On a dû donner quelques détails sur Tanucci, parce que son ministère, qui s'est continué dans le règne suivant, a eu la plus grande influence sur les destinées du royaume de Naples.

Charles III fut tout-à-coup appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère Ferdinand VI, qui ne laissait pas de postérité. Avant de partir pour Madrid, il régla le sort de ses trois enfans. Il fit constater juridiquement l'imbécilité de l'aîné; il nomma le second héritier présomptif du royaume d'Espagne; et comme, aux termes des derniers traités, la même tête ne pouvait réunir à la couronne d'Espa-

gne celle des Deux-Siciles, Charles transmit cette dernière à son troisième fils, âgé de huit ans. Afin de donner une nouvelle sanction à l'indépendance de Naples, il déclare par acte spécial que ce royaume ne pourra jamais appartenir à aucun roi d'Espagne; en même temps il prend toutes ses mesures pour en tenir les rênes du fond du cabinet de Madrid. Il fixe à seize ans la majorité du prince, et il nomme Tanucci président du conseil de régence. Certain alors d'être, malgré son éloignement, présent partout, il prend congé des Napolitains, qui, s'il faut en croire certains auteurs, témoignèrent un vif regret de le perdre; mais il est probable que parmi ceux qui s'attendrissent à son départ, il n'y eut aucun habitant de *l'île de Procida*.

Ce prince, que la main de Tanucci soutenait au-dessus du néant, y retomba dès qu'il fut livré à lui-même sur le trône d'Espagne : chacun de ses actes fut une faute grossière en politique. Mais laissons-le, selon son bon plaisir; compromettre la dignité de sa nouvelle couronne; occupons-nous de son fils devenu son successeur au trône de Naples et de Sicile.

Ce prince avait, dit-on, reçu de la nature une intelligence féconde qui ne demandait qu'à recevoir et à développer les germes d'une bonne éducation; ses idées se manifestaient par un certain tour piquant et original; on citait de lui une foule de bons mots, et qui mieux est, des mots pleins de sensibilité. Désespéré de n'avoir pu obtenir la liberté d'un galérien, il ouvrit une grande volière où il élevait des oiseaux, et, les mettant en liberté, il s'écria : Je n'en puis pas délivrer d'autres ! A une époque où le peuple manquait de pain, il fit rompre une partie de plaisir de la cour, pour ne pas insulter à la misère publique. Le géomètre Lalande cite, dans son voyage d'Italie, divers traits du bon naturel de ce royal enfant. Un mathématicien ne saurait être inexact. Cependant, observons qu'au dire des historiens, presque tous les princes dans leur premier âge ont été des prodiges d'esprit et de gentillesse : tout cela s'évanouit en grandissant. Les Néron, les Charles IX

étaient dans leur enfance de petits saints. Ainsi le jeune hôte fourré de nos logis nous amuse d'abord par la délicatesse et la grâce inoffensive de ses manières; mais dès que l'adolescence a aiguisé les armes qu'il tient de la nature, il prélude sur nos mains à des jeux plus sanglans.

Que l'éloge des qualités natives de Ferdinand IV soit ou non fondé, il n'entraîne pas dans la politique de son père, encore moins dans celle de Tanucci, de cultiver ces dons naturels. On sait que les ministres aiment à se perpétuer dans le pouvoir; ils ne peuvent y réussir qu'avec des princes incapables de se servir de ministres à eux-mêmes. Aussi donna-t-on pour gouverneur au jeune roi l'homme le plus illettré du royaume, un certain prince de San Nicandro, espèce de *mannequin* titré, distingué par son ignorance, même parmi les nobles. Il ne négligea rien pour abaisser à son niveau son royal élève, qui, n'ayant pas reçu de leçons de la langue italienne, parlait la langue populaire du pays, idiome barbare formé des jargons des diverses nations qui occupèrent le royaume de Naples. Une jeune dame de

la cour, prenant pitié de l'abrutissement du prince, lui glissa entre les mains les *Mémoires de Sully*; mais son gouverneur lui ôta brusquement ce livre dangereux, où il aurait pu puiser des principes d'économie, de tolérance, et apprendre que les rois sont faits pour les peuples, non les peuples pour les rois.

Si le défaut complet d'instruction doit excuser un monarque de tout le mal qu'il fait ou qu'il laisse faire dans ses États, Ferdinand IV a pu se laver les mains des atroces événemens qui ont ensanglanté son règne. Mais telle n'est pas notre opinion, persuadé que nous sommes qu'un bon naturel triomphe de l'éducation la plus nulle.

Ferdinand IV, à l'exemple de Charles III, prit le goût le plus vif pour les occupations où la pensée est étrangère; et si le père fut le plus infatigable des chasseurs, le fils se montra le pêcheur le plus intrépide. Nous l'avons vu, à l'époque de la dernière révolution, s'établir dans un léger esquif au milieu du golfe de Naples, et y rester immobile la journée entière à pêcher à la ligne. Son autre divertissement

favori était de faire assaut, avec la populace, de quolibets et de turlupinades dont fourmille le patois napolitain. Les lazzaroni se réjouissaient en voyant combien il y avait d'analogie entre eux et leur souverain.

Cependant Tanucci, à l'instar d'un vice-roi, entretenait la correspondance la plus active avec le cabinet de Madrid; il lui rendait compte de toutes ses opérations, en recevait des ordres; de sorte que, malgré la prétendue renonciation de Charles III, jamais l'Espagne n'avait exercé une plus grande domination dans le royaume de Naples. Cette conduite de Tanucci semble peu loyale, car le roi d'Espagne n'ayant aucun droit sur Naples, le ministre de ce dernier royaume ne devait pas lui en soumettre les affaires; il le devait d'autant moins, que Charles III était accablé sous le poids de son nouveau sceptre..

Il y avait déjà trois ans que les jésuites étaient chassés de France, et quoique depuis longues années ils eussent comblé à Naples la mesure de leurs iniquités, on n'osait pas les expulser; on craignait

une rupture trop éclatante avec Clément XIII, protecteur exalté de cette milice religieuse, qui formait l'avant-garde de l'armée spirituelle du saint Siège. Mais, dès que Tanucci fut informé que l'Espagne se débarrassait enfin de ces moines, il fit enlever de nuit tous les jésuites des nombreux établissemens qu'ils possédaient à Naples. Quoiqu'ils fussent pris à l'improviste et dans leurs lits, ils ne laissèrent pas de faire résistance. Un certain père Hilario, homme robuste et bien nourri, tenant d'une main le saint-sacrement et de l'autre une barre de fer, se met à la tête de ses confrères, charge les soldats du gouvernement, les repousse; enfin, accablé par le nombre, il cède, mais la menace à la bouche et en appelant le courroux du Ciel sur ses oppresseurs jusqu'à la troisième génération. Un autre jésuite écrit à Tanucci une lettre où il prétendait justifier son ordre. « On nous traite de régicides, disait-il, on nous bannit comme tels. Pourquoi n'a-t-on pas exercé la même sévérité envers l'ordre des Jacobins, dont faisaient partie, et frère *Jacques Clément*, qui

» poignarda Henri III, et frère *Ange*
» *Montepulciano*, qui empoisonna l'em-
» pereur Henri VII dans une hostie sau-
» poudrée d'arsenic; et tant d'autres? »
Singulier raisonnement jésuitique! Malgré
leurs réclamations, ils furent tous expulsés
du royaume. En Sicile on supprima quatre-
vingt-dix monastères.

Clément XIII, plein d'une sainte fureur,
voulut alors faire usage des foudres du Va-
tican: il débuta par excommunier le duc de
Parme, cousin du roi de Naples, et renou-
vela les prétentions du saint Siège sur ce
duché. Louis XV, piqué de l'insulte ponti-
ficale faite à son parent, s'empare du com-
tat Venaissin, et Tanucci, qui s'aguerris-
sait chaque jour contre la cour de Rome,
se saisit de Benevent et de Ponte - Corvo.
Mais ces pays furent restitués à l'Eglise
sous le pontificat de Clément XIV.

Cependant Ferdinand IV venait d'at-
teindre sa dix-huitième année; et comme
il est admis en principe dans les cours que,
pour le bonheur des peuples, on ne sau-
rait trop ni trop tôt multiplier la race des
rois, on fit épouser au prince Marie-Caro-
line d'Autriche, fille de Marie-Thérèse.

Le cabinet de Vienne, attentif à se ménager une influence sur les affaires de Naples, stipula dans le contrat des jeunes époux que la reine, aussitôt la naissance de son premier fils, aurait voix délibérative dans le conseil d'État. On ne conçoit pas comment Tanucci se laissa fasciner les yeux au point de tolérer l'insertion de cette clause. S'était-il assez identifié avec le ministère pour ne pas prévoir une disgrâce ? ou ne soupçonnait-il pas tout le poids qu'une jeune reine peut jeter dans la balance politique d'un royaume ? Quoi qu'il en soit, il fut dans la suite la victime de son imprévoyance. Il voulut, mais en vain, éluder le fatal article du contrat de mariage, la reine n'en réclama ses droits qu'avec plus d'ardeur : sa mère avait soufflé dans son âme le besoin de la domination. Elle s'assujétit son mari, afin de s'assujétir l'État. Ferdinand IV alla de lui-même au-devant du joug ; et bientôt il n'eut d'autre volonté que celle de sa femme. Celle-ci se donna la satisfaction d'abreuver Tanucci de dégoûts avant de le disgracier ; elle se joua quelque temps avec la victime qu'elle devait immoler ;

enfin, après lui avoir fait dévorer tout ce qu'il y a de despotisme dans les caprices d'une femme, et d'une reine, elle le destitua par l'intermédiaire du roi. Le vieux
1777. jurisconsulte, qui avait plus d'une fois déjoué les intrigues du pontife romain, se retira tout confus d'avoir été le jouet d'un sexe débile, il alla finir ses jours dans la retraite. De ce moment la reine devint la suprême régulatrice des affaires de l'Etat. Malheureusement elle n'avait ni la tête ni les talens de son illustre mère. Jamais on ne poussa plus loin l'opiniâtreté dans les petites choses et la versatilité dans les grandes; elle ordonna qu'on ouvrît les grandes routes, dont le royaume avait un pressant besoin; établit un impôt spécial pour cet objet; fit cesser les travaux à peine commencés, et continua de percevoir les taxes. Son esprit novateur adoptait de prime - abord les plans les plus erronés, pourvu qu'ils fussent extraordinaires; elle s'indignait d'une manière risible des obstacles que la nature des choses opposait à ses desseins; la morgue de la cour impériale respirait dans toute sa personne; elle croyait honorer beaucoup.

les Napolitains en daignant régner sur eux, c'est-à-dire en disposant arbitrairement de leurs biens et de leur existence: elle se serait adressé le même compliment que le renard fait au lion.

..... Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

On devine aisément qu'une princesse aussi hautaine ne pouvait s'accommoder que de ministres serviles comptant ses volontés pour tout, le bien de l'Etat pour rien. Un marquis de Sambuca remplaça et fit regretter Tanucci : il ne sut point contenir l'ambition de la cour romaine, qui, profitant de la retraite de son prédécesseur, voulut ressaisir tout ce que sa cupidité usurpatrice avait été forcée d'abandonner. Mais le ministre qui sut ramper avec le plus de grâce aux pieds de la reine, dont il capta toute la faveur, fut le chevalier Acton, jeune, présomptueux, qui, prenant les rêves de son imagination exaltée pour les calculs de la raison, ne voyait dans une entreprise que le grandiose et non l'utilité. Il y avait une singulière ana-

logie entre son caractère et celui de la reine; aussi devint-il son ministre de prédilection. Cet homme, qui, en qualité d'officier de marine, avait acquis quelque réputation en combattant les corsaires barbaresques, fut proposé à Marie-Caroline comme capable de seconder ses projets de régénération maritime; il fut agréé. Il quitta le commandement des forces navales de la Toscane, pour venir prendre à Naples le porte-feuille de la marine. Dans ce temps, les pirates barbaresques désolaient le littoral de Naples par des déprédations journalières; l'on s'attendait que le ministre Acton s'occuperait avant tout de nettoyer le rivage de ce fléau sans cesse renaissant. Rien n'était plus simple que les moyens à employer; il fallait construire de petits bâtimens qui tirassent peu d'eau, afin de poursuivre et d'atteindre dans le fond des anses les légers navires des Algériens. Acton, au contraire, désarme, laisse dépérir ce qu'on possédait de petits navires, et il couvre les chantiers de frégates et de vaisseaux de haut bord. Cette entreprise, aussi vaine qu'inutile, coûta des sommes énormes, et les barba-

resques insultèrent à ces orgueilleux travaux. L'incapacité d'Acton devint si manifeste, que le roi d'Espagne exigea impérieusement de son fils le renvoi de ce ministre. Ce fut en vain. Ferdinand, dont le sceptre était tombé en quenouille, ressemblait à ces sultans déposés, auxquels on interdit toute connaissance des affaires, et qu'on assimile, pour ainsi dire, aux meubles du vieux sérail. Et tandis que la reine et son ministre, épuisant le trésor par leurs folles dépenses, amorçaient le peuple par de perfides promesses, le roi, armé de longues lignes, présentait d'autres armures aux habitans des eaux : c'étaient des hameçons des deux côtés, mais de différentes espèces.

Cependant Caroline, voulant faire diversion à la haine publique qui s'exhalait contre elle, et peut-être pour en dérober au roi la connaissance, entreprit avec lui un voyage en Italie. Ils s'arrêtèrent surtout à Florence, où Ferdinand IV, bien qu'absolument étranger à l'administration d'un royaume, fut frappé des réformes et des améliorations de toutes espèces dont l'archiduc Léopold était l'auteur. 1785.

Ce grand prince, en montant sur le trône de Toscane, avait trouvé ce pays dans la situation la plus déplorable, et analogue à celle du royaume des Deux-Siciles. Mais quelles difficultés ne s'aplanissent devant une âme généreuse, nourrie du besoin du bonheur public ! En vain les ténèbres les plus épaisses enveloppaient une vicieuse législation, Léopold prononça le *fiat lux*, bientôt un code uniforme, digne des plus philanthropes législateurs anciens et modernes, parut, et, dégageant le peuple du degré infime où il était placé, l'éleva sur le premier plan de l'ordre social. Les communes affranchies formèrent dans le grand duché une véritable représentation nationale. L'agriculture et le commerce, ces deux grands mobiles de la richesse des Etats, furent puissamment encouragés. L'égalité civile s'établit sur la ruine de tous les abus : plus d'impôts arbitraires, plus de privilèges individuels, plus de lois d'exception, plus de confiscations de biens, plus de tortures, enfin plus de peine de mort. Cette dernière mesure eut les plus prompts comme les plus heureux résultats : les crimes et les délits di-

minuèrent dans une grande progression. Les supplices publics rendent les hommes cruels, la vue du sang les enivre de férocité et les dispose à en répandre. Cette abolition de spectacles meurtriers, et maintes autres sages innovations, changèrent tout-à-coup les mœurs de la Toscane. Un sentiment de bienveillance et d'expansion patriotique remplaça sur les visages un air de défiance concentrée; le langage, naguère dépourvu de sincérité, se mit en harmonie avec les pensées; une politesse accueillante régna dans le ton et dans les procédés, et je ne sais quel vernis de civilisation revêtit les derniers rangs populaires d'un charme inconnu jusqu'alors; tous les canaux de la prospérité publique coulèrent à pleins bords, l'aisance pénétra partout. On était tenté de se demander si quelque magicien avait étendu sa baguette sur la Toscane, car un bon prince est un véritable enchanteur.

On assure que Ferdinand, saisi d'une douloureuse confusion en comparant l'état de son royaume à celui du grand-duché, forma le projet de ressaisir les rênes de son royaume, de se composer un nou-

veau conseil, et d'obéir à son père en renvoyant Acton. Mais la reine ne lui permettait qu'une obéissance; elle devina la pensée de son mari, elle interposa son veto : car cette autre Agrippine pouvait dire de cet autre Claude :

Il voulut, mais en vain, assembler ses amis,
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.

Ferdinand, déjà façonné au joug de sa femme, n'osa pas le secouer. La juste défiance qu'il avait de sa capacité à régner ajoutait à la pusillanimité naturelle de son esprit. Il laissa la reine accroître encore le pouvoir de son favori, qui bientôt, réunissant au département de la marine ceux de la guerre et des affaires étrangères, eut tout l'État à sa discrétion; alors le système de dilapidation fut poussé à l'extrême.

Les Napolitains, indignés qu'on donnât aux étrangers tous les emplois publics, ne dissimulaient plus leur haine contre la reine et son ministre; ils se contentaient de plaindre Ferdinand; mais un roi plaint est presque un roi méprisé; aussi devint-il l'objet des lazzi et des chansons populaires.

Toutefois le voyage du roi dans la haute Italie ne fut pas absolument sans résultat utile pour son royaume : il établit dans les environs de Caserte des manufactures de fromages sur le modèle des fameuses fromageries des plaines de Parme : cette petite colonie fut régie par des lois particulières, beaucoup plus libérales que celles du reste du royaume; car, malgré les efforts coalisés de la noblesse et du clergé, il fermentait dans toutes les têtes des idées de réforme et d'amélioration. Les œuvres philosophiques de Filangieri, en déracinant les vieux préjugés, appelaient hautement un nouvel ordre de choses plus approprié aux besoins actuels de la société. Ces principes, d'accord avec la nature et la raison, s'infiltraient dans tous les ordres de l'État, et la révolution française, qui venait d'éclater, trouvait bien des échos en Italie.

Tableau de l'état du royaume de Naples, et particulièrement de la Sicile, à l'époque de 1789.

Il n'y avait presque rien de changé à la situation du royaume de Naples depuis

l'avènement de Charles III; c'étaient les mêmes abus, les mêmes iniquités dont nous avons fait plus haut la longue énumération. Seulement Tanucci fit abolir le tribunal de la nonciature, qui avait usurpé si long-temps une scandaleuse autorité judiciaire subversive de tous les droits de la couronne : le roi usa enfin de la faculté de nommer aux bénéfices vacans. L'avilissant hommage de la blanche haquenée et du tribut cessa en 1788, au grand déplaisir du pape, qui fit prononcer dans Saint-Pierre une solennelle et dure protestation contre la suppression de sa chère haquenée. A la place du tribut de sept mille ducats, le roi envoya une grosse somme, à titre d'offrande, à la chambre apostolique, que celle-ci refusa. La cour de Rome était piquée bien au vif, puisqu'elle n'acceptait pas de l'or à quelque titre que ce fût. Les années subséquentes, le saint Siège mit dans ses protestations moins d'acrimonie : Pie VII avait adopté une formule toute pleine de mansuétude; il disait que la suppression de la haquenée et du tribut était un oubli, qu'on réparerait l'année suivante. Ces pa-

roles sont peut-être un pronostic, et nous ne serions pas étonné de voir un beau jour présenter autant de haquenées qu'il y a d'années arriérées : le saint Père aurait de quoi monter un régiment.

Nul adoucissement ne fut apporté à la tyrannie féodale, et les barons possesseurs de fiefs exerçaient dans leurs domaines une sorte de souveraineté plus abusive et plus vexatoire que celle de la couronne.

La Sicile, quoique régie par des lois spéciales, ne jouissait pas d'un meilleur sort. On a vu au commencement de cet ouvrage que Roger I^{er}, fondateur de la dynastie normande, avait institué les parlemens dans cette île. Ce prince, d'une âme élevée et généreuse, imprima à ces corps un grand caractère national ; ils étaient originairement investis du pouvoir législatif et de l'honorable prérogative d'opposer une digue aux envahissemens de l'arbitraire royal. Mais, comme il est de l'essence des choses humaines de se détériorer devant la marche du temps, ces mêmes parlemens, de protecteurs des droits du peuple, en étaient devenus les spoliateurs. Jadis ils s'assemblaient chaque année pour s'oc-

cuper des besoins de la nation, mais actuellement ils ne sont convoqués que tous les quatre ans; leurs fonctions consistent à être l'organe des besoins réels ou factices du trône, à voter les subsides, à entraver toutes les libertés; rapport frappant avec la septennalité des députés d'un autre pays : l'arbitraire a partout la même allure. Les parlemens se composent de trois chambres : une *militaire*, une *ecclésiastique*, une *domaniale*. Tous les seigneurs dont les domaines comptent une population de trois cents feux au moins siègent dans la première chambre; la seconde est composée de trois archevêques, de six évêques et de tous les abbés auxquels le roi donne des abbayes; les représentans des villes de la couronne forment la troisième chambre. Car la Sicile a deux sortes de villes : les unes, *baronales*, dépendent d'un baron; les autres, *royales*, sont sujettes du souverain : les barons formant la portion la plus riche, ont la prépondérance dans le parlement. Les privilèges féodaux n'eurent en aucun pays autant d'extension que dans cette île. Caraccioli, ministre des affaires étrangères à

Naples, avait, pendant sa vice-royauté en Sicile, donné tous ses soins à comprimer le despotisme des barons; mais il n'obtint que des résultats très-imparfaits, tant les abus étaient profondément enracinés. Il fallait, pour réussir dans cette entreprise, changer la constitution de l'État. L'ancien gouvernement ressemblait au vieil homme de l'Évangile, dont on devait se dépouiller. Les opprimés appelaient ce changement de tous leurs vœux, les oppresseurs s'efforçaient de l'ajourner; de là une grande effervescence dans tous les esprits; toutes les têtes étaient volcanisées. C'est au milieu de tant de matières inflammables que tombèrent quelques étincelles de l'incendie allumé par la révolution française. 1789.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

POLITIQUE VACILLANTE DE LA COUR DE
NAPLES. — ELLE SE JOUE DE LA FOI
JURÉE. — ASSASSINATS JURIDIQUES. —
DÉFAITE DE L'ARMÉE NAPOLITAINE. —
CONQUÊTE DE NAPLES PAR LES FRANÇAIS.

Dès que les Titans se remuaient sous les monts qui les pressaient de leur masse, la Thessalie entière était ébranlée ; ainsi les moindres mouvemens de la France produisent de fortes secousses dans tout le reste de l'Europe : cette vérité devint manifeste au début de la révolution. Les puissances, frappées de terreur, se coalisèrent pour résister au choc qui les menaçait ; elles comprirent tout ce qu'oserait une nation dont la bravoure innée s'exaltait de l'enthousiasme de la liberté : mais surtout la belle Italie, semblable à

une victime couronnée de fleurs offerte en holocauste au génie des conquêtes, prévint le sort qui lui était réservé. En vain la nature interposait des remparts élevés jusques aux cieux, les armées patriotes électrisées par les Kellermann et les Masséna gravissent ces monts couverts de frimas éternels, et arborent sur les crêtes étonnées des Alpes l'étendard aux trois couleurs. Les fleuves enfantés par ces âpres sommets, roulant pêle-mêle dans leurs ondes ensanglantées les armures et les cadavres des guerriers, portent l'épouvante dans les plaines et au milieu des riantes cités de l'Italie.

Des divers États de ces contrées, les uns, tels que l'Autriche et le Piémont, rendirent guerre pour guerre, sinon victoires pour victoires; les autres, tels que Venise et la Toscane, persistèrent dans leur système de neutralité. La cour de Naples flotta longtemps incertaine sur le parti qu'elle devait prendre; elle n'avait que le choix des inconvénients. Le mauvais état de ses finances, la désorganisation de son armée, lui interdisaient la guerre; des liens de parenté, et des traités secrets avec la famille royale

de France, lui interdisaient la paix. Dégarnir de troupes le royaume, c'était l'exposer à des insurrections fomentées par l'exaspération des esprits; ne pas le dégarnir, c'était courir le risque de voir le mécontentement du peuple gagner les soldats. Voilà les fruits amers que le gouvernement recueillait de son impolitique et injuste administration. Ce n'était pas la première fois que les circonstances lui donnaient de si sévères leçons. L'expérience, cette institutrice des hommes, est-elle donc sans pouvoir sur l'esprit des rois?

Ferdinand IV, ou, pour parler plus exactement, le ministre Acton, incapable d'arrêter un plan fixe, louvoyait entre la guerre et la neutralité : cette situation équivoque ne pouvait convenir à la France, informée qu'elle était de l'adhésion secrète de Ferdinand IV à la ligue formée par l'empereur, le pape, les rois d'Espagne et de Sardaigne. Alors La Touche-Tréville, 1792. commandant une escadre française, paraît dans le golfe de Naples, et, comme le commodore Martin, il fixe les irrésolutions de la cour, qui signe une déclaration de neutralité. L'arrivée de ces vaisseaux

fit une heureuse diversion aux trames sanguinaires ourdies à Naples et à Rome contre les Français. Ces deux cours avaient suspendu leurs animosités, excitées par un concordat abusif que voulait imposer le pape, pour agir de concert contre la propagation des principes révolutionnaires.

Comme les hommes sont plus faciles à tuer que les principes, Sa Sainteté déclenchait contre les Français tous les prédicateurs de Rome; ceux-ci, soutenus de quelques provocateurs salariés, excitèrent de violentes émeutes populaires. Un chargé d'affaires de France, l'infortuné Basville, en fut la victime; une tourbe de dévots assassins le massacra dans sa propre maison. Un même sort attendait les autres Français habitans de Rome; heureusement l'escadre de La Touche-Tréville imprima la terreur dans l'âme de Pie VI. Toutefois les Français refluèrent de Rome 1793. sur Naples, croyant y trouver un asile plus assuré; mais la reine Caroline, qui les regardait tous comme solidaires de la mort de Louis XVI, les fit traiter avec la dernière rigueur; et si le peuple de Naples avait montré les mêmes dispositions que

celui de Rome, nul doute qu'ils n'eussent été tous massacrés.

Cependant le cabinet de Naples n'attendait qu'une circonstance favorable pour rompre sa neutralité : l'apparition d'une nombreuse flotte anglaise dans la Méditerranée le décide. Il ne dissimule plus ses desseins ; il ferme ses ports aux Français, s'engage à fournir à la ligue six mille soldats, quelques vaisseaux de ligne, et plusieurs bâtimens de transport. La prise de Toulon par les Anglais ajoute encore à sa confiance, et les soldats napolitains garnissent les remparts de cette ville ; mais bientôt Toulon ayant été repris par l'armée française, les Napolitains suivent la fortune des Anglais ; ils évacuent la ville et emmènent le brick français *l'Imbroglia*, misérable capture qui leur coûtera cher.

Les armes républicaines obtenant chaque jour de nouveaux succès en Italie, les confédérés, craignant une conflagration générale dans la péninsule, redoublaient d'efforts pour conjurer ce malheur : la cour de Naples, plus alarmée que toutes les autres cours italiennes, épuisa ses dernières ressources à équiper une armée

de dix-huit mille hommes. Conversion de l'or et de l'argent, des églises en espèces monnayées, taxe sur les biens du clergé, suppression de divers ordres religieux, leurs revenus appliqués aux besoins de l'État; tels furent les principaux expédiens dont on se servit afin de faire face aux 1794. dépenses de cet armement. Les troupes étaient prêtes à se mettre en marche vers le Piémont, lorsqu'on découvrit à Naples une conspiration dont le but était, dit-on, de changer la face du gouvernement. La cour, épouvantée, oubliant le salut de l'Italie pour ne songer qu'au sien propre, arrêta le départ de l'armée. Il régnait tant de terreur panique dans le conseil de Ferdinand IV, qu'il est possible que cette trame fût seulement factice, dans le but de priver les confédérés d'un secours important.

Les forces maritimes napolitaines qui secondèrent les alliés consistaient principalement en deux frégates et un vaisseau de ligne, qui étaient sous les ordres de l'amiral anglais Hotham lorsqu'il livra bataille près du cap de Noli à une flotte française destinée contre la Corse: le cal- 1795. me et diverses autres circonstances em-

péchèrent les vaisseaux napolitains de prendre une part active au combat. Mais sur la terre ferme la cavalerie napolitaine rendit dans plusieurs affaires de grands services au général Beaulieu ; spécialement au pont de Lodi, où elle couvrit et protégea la retraite de l'armée impériale. Il faut dire, à l'éloge des Napolitains, qu'ils déployèrent *alors* beaucoup de va-
1796. leur et même d'intrépidité : s'ils ne participèrent à aucune victoire , c'est qu'ils combattaient contre Bonaparte.

Le nom de ce jeune guerrier, qui venait d'improviser la conquête du Piémont et du Milanais, rétentissait d'échos en échos jusqu'au pied du Vésuve; soudain un vertige d'épouvante s'empare de la cour de Naples; elle ne rêve plus que conspirations contre le gouvernement : un mot perdu dans l'air, un geste, un coup d'œil, tout l'alarme. Et comme la pusillanimité et la cruauté sont sœurs, déjà elle veut prévenir tous les crimes possibles par des crimes réels; il lui faut, pour la rassurer, des mesures inquisitoriales, des moyens sanguinaires. La reine et son favori, qui avaient mis tout en œuvre pour s'attirer la haine générale, prétendent

se venger de cette même haine par les supplices. Peut-être aussi Caroline avait-elle à cœur d'immoler quelques victimes aux mânes de ses proches. Quoi qu'il en soit, on ordonne en même temps des prières publiques pour arrêter les progrès des armes françaises, et des échafauds pour y faire rouler les têtes imbues des opinions nouvelles. Enfin, on crée une junte contre les conspirateurs : mais où sont-ils ? le féroce tribunal saura bien en trouver, animé qu'il est par un marquis de Vanni, réunissant la triple essence de Marat, de Robespierre et de Fouquier-Tinville, avec cette différence que ceux-ci avaient agi contre la cour, et que celui-ci travaillait pour elle.

Ce Vanni, tout dévoué au ministre, fait charger de fers Médici, dont la sœur, fort avant dans l'intimité de la reine, portait ombre au favori. Par cette arrestation, qu'on juge des autres. Sans entrer dans le détail de tous les énormes forfaits de la junte, qu'il suffise de savoir qu'elle renouvela le règne de la terreur de la révolution française. Des milliers d'individus nobles et plébéiens furent inscrits sur des listes de sus-

pects, bientôt listes de proscription. Demandait-on à Vanni quand il mettrait un terme à tant de maux, il répondait qu'il y avait encore plus de vingt mille jacobins à jeter dans les prisons. Quels jacobins? des jeunes élèves des écoles publiques, nourris de la lecture des anciens auteurs romains et saluant de leurs vœux le retour de la liberté; de bons utopistes qui, sur les ruines du pire des gouvernemens, se flattaient de voir s'établir le meilleur des gouvernemens possibles. Mais ni les uns ni les autres ne manifestaient leurs opinions autrement que par des discours.

Les tortures et les supplices ne firent point atteindre le but qu'on se proposait; le sang des martyrs politiques, comme celui des martyrs religieux, est fécond en prosélytes. Les hommes et les jeunes gens recevaient impassibles le coup mortel. Les bourreaux étaient plus pâles que leurs victimes. Le jeune *Emmanuele de Deo* déploya une rare intrépidité : la hache levée sur sa tête, on lui offrit la vie s'il voulait déclarer ses complices; un silence fier et dédaigneux fut sa réponse.

Vanni, ayant peut-être dépassé les intentions de la reine et de son favori, fut enfin destitué; il devint le rebut de la cour, dont il avait été l'instrument; de désespoir il se brûla la cervelle : il avait écrit ces mots : « *L'ingratitude* d'une cour perfide me détermine à m'ôter une vie que je ne puis plus supporter : que l'on n'accuse personne de ma mort; et puisse mon exemple rendre plus *sages* les autres inquisiteurs d'États. » Quelle ingénuité de scélératesse ! le tigre croyait avoir des titres à la reconnaissance; tout dégoûtant de meurtres, il s'indigne d'un manque de procédés à son égard : il se tue par misanthropie. Que d'abîmes dans le cœur humain !

Cependant Bonaparte, victorieux dans tous les combats des armées autrichiennes, avait déjà répandu ses troupes dans la Toscane; le roi de Naples, craignant l'invasion de son royaume, envoie une armée de trente mille hommes prendre position sur la frontière limitrophe des États de l'Église. Il écrit aux évêques napolitains une circulaire véhémence, dans laquelle, traitant les Français d'ennemis de Dieu et

des hommes, il déclare qu'il n'y a espérance de salut que dans une vigoureuse résistance. Il dit au peuple que le bras de l'ange exterminateur combattra pour eux, et leur assurera la victoire; lui-même se rend à la basilique, suivi d'une foule immense; il embrasse l'autel et s'écrie : « Grand Dieu! je vous consacre mon sceptre et ma couronne; je les confie à votre garde; je les dépose près de votre tabernacle. » Il aurait dû y déposer aussi son épée, car le jour même, changeant de résolution, il députe vers Bonaparte le prince Pignatelli pour en obtenir un armistice; s'inquiétant fort peu de tout le mal que va faire à ses alliés cette brusque scission de sa part.

Bonaparte, dans les desseins duquel n'entrait pas encore l'envahissement des Deux-Siciles, accepta la suspension des hostilités; les vaisseaux et les soldats napolitains se séparèrent; les uns de la flotte anglaise, les autres, de l'armée autrichienne. Le pauvre pape, déjà chancelant sur le trône de saint Pierre, se vit tout-à-coup privé de la coopération de celui qui venait de proclamer que

la guerre d'Italie était une véritable guerre de religion, pour laquelle un roi chrétien devait verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. En effet, les proclamations où l'on insultait aux armées françaises circulaient parmi le peuple napolitain, pendant que l'ambassadeur de Ferdinand IV serrait cordialement la main de Bonaparte. Le peuple, indigné d'une conduite si étrangement contradictoire, demanda ingénument si on le prenait pour dupe ; comme si les rois absolus prenaient les peuples pour autre chose !

Quelque temps après le gouvernement de Naples conclut à Paris un traité de paix définitive, dont les conditions furent bien moins onéreuses qu'il n'aurait dû l'espérer, attendu sa violation de neutralité, en fournissant sur terre et sur mer des forces à la ligue italienne. Ferdinand IV devait donc profiter de l'état paisible de son royaume pour y opérer des réformes urgentes, sans lesquels il ne pouvait espérer ni attaquer ni se défendre avec succès : mais l'esprit d'imprudence et d'erreur ne cessait de présider au conseil de ce faible monarque ; l'astucieuse Angleterre y souf-

flait la guerre avec adresse, la reine et le ministre Acton, qui étaient à leur insu les dociles instrumens de cette puissance, poussaient le roi à une grande levée de boucliers. « Le moment est venu, lui disaient-ils, de vous mettre à la tête de la nouvelle coalition : ce formidable vainqueur de l'Italie qui a imposé à l'Autriche l'humiliant traité de Campo-Formio, Bonaparte, est allé ensevelir ses destins dans les sables de l'Égypte; la Porte a déclaré la guerre à la France. Que tardons-nous ? Chaque instant perdu nous ravit des siècles de gloire. »

De son côté, le Directoire, pénétré de la position délicate de la France, employait toutes les ruses de la diplomatie pour détourner le roi de Naples de la guerre. C'est dans cette vue qu'il députa vers le roi, en qualité d'ambassadeurs, d'abord Garat, 1798. puis le général Lacombe. Ferdinand IV, tiraillé en sens contraire, flottait encore incertain sur le parti qu'il devait prendre quand Nelson, après la bataille d'Aboukir, vint à Naples réparer ses vaisseaux. Il fut accueilli avec les transports d'une joie insultante pour l'ambassade française. Le

roi s'avança en mer à sa rencontre, le conduisit en triomphe dans son palais, et mit à sa discrétion tous ses arsenaux et tous ses magasins.

Cette conduite rendait superflue une déclaration de guerre. Néanmoins Ferdinand lança son manifeste contre la France avec la plus grande solennité : il déclara à la face de l'univers ne recourir aux armes que pour l'honneur du ciel et l'intérêt de la religion ; voulant faire restituer au souverain pontife le patrimoine de l'Eglise. On a vu plus haut avec quelle insouciance il déserta cette même cause. Qu'importe ! Ces mots d'honneur de Dieu, de défense de la religion, trouveront long-temps encore des oreilles ouvertes à leur influence. Mais le gouvernement, pour mettre sur pied soixante-dix mille hommes, avait eu recours à la vente des biens du clergé ; celui-ci cria que c'était compromettre *l'honneur de Dieu*. Malgré ses cris, l'armée fut équipée ; comme elle manquait de général, on en demanda un à l'Autriche, qui envoya Mack, dont la tête était la résidence de la présomption et de l'incapacité. Ce général se croyait si sûr de vaincre les

Français, que dans son plan de campagne il s'occupa seulement des moyens de leur couper toute retraite. Imprudent qui bientôt se souhaitera des ailes afin de leur échapper dans les airs!

La reine, vêtue en amazone, passa la revue des troupes, les encourageant de la voix et du geste. L'armée partit accompagnée d'acclamations joyeuses et triomphales qui semblaient anticiper la victoire. En vain il avait été strictement arrêté avec l'empereur qu'on ne se mettrait en campagne qu'à l'apparition de son armée en Italie.

La cour de Naples voulut avoir seule l'honneur d'anéantir les seize mille Français disséminés dans les États de l'Église.

Championnet, général en chef de cette poignée d'hommes, ayant mis une garnison suffisante dans le château Saint-Ange, laissa les Napolitains s'avancer sans nul obstacle jusque dans Rome. Ferdinand y fit son entrée avec tout l'appareil d'un conquérant; ses soldats, en se livrant au pillage, se qualifiaient de libérateurs de Rome. Leurs discours étaient pleins de la plus ridicule jactance : les galeries du Vatican, ornées des peintures de Raphaël,

servirent de bivouac aux Napolitains ; et attesteront long-temps l'excès de leur barbarie. Ils portèrent leur rapacité sur des tableaux et des statues respectés par le Directoire. Leurs excès furent tels , que bientôt les Romains regrettèrent la domination française.

Informé de la disposition des esprits , Championnet , qui , avec sa petite troupe , s'était tenu en observation à peu de distance de Rome , se précipite impétueux sur l'armée napolitaine quatre fois plus nombreuse que la sienne : l'enfoncer , la culbuter , la mettre dans une effroyable déroute , tout cela s'exécute avec la rapidité de la pensée. Frappés d'une terreur panique , les Napolitains abandonnent artillerie , tentes , bagages ; ils jettent leurs armes pour fuir plus lestement. Malgré leur vélocité , les Français font onze mille prisonniers , et rentrent en vainqueurs dans la capitale du monde chrétien. Le général Mack , entraîné dans la débâcle , va se renfermer dans Capoue , et le roi des Deux-Siciles ne revient de sa frayeur qu'en se voyant sain et sauf dans son château de Caserte.

Championnet, calculant avec sagacité tous les résultats imminens d'une épouvante si générale, interrogeant surtout l'ardeur de ses soldats, se détermine à tirer tout le parti possible de la victoire : il marche sur Naples, il s'empare de Gaëte, place fortifiée par la nature et l'art, et met le siège devant Capoue. Mais si la terreur paralysait les soldats napolitains, il n'en était pas ainsi des paysans, qui, conduits par des prêtres, infestaient les routes, tombant sur les détachemens isolés et interceptant la communication entre les divers corps de l'armée républicaine; ils se livrèrent contre les Français qui tombèrent entre leurs mains à des cruautés d'anthropophages.

Au milieu des obstacles et des dangers sans cesse renaissans que présentaient les circonstances des lieux et des personnes, Championnet et les généraux sous ses ordres, Macdonald, Kellermann, Rey, etc., se montrèrent hommes de tête et d'exécution. La renommée de Bonaparte semblait combattre pour eux et grossir leur armée, tant les imaginations étaient frappées des victoires récen-

tes de ce grand guerrier. Aussi Pescara, qui par sa position pouvait barrer le chemin à l'artillerie républicaine, se rendit presque sans coup férir. Aquila, en proie à la même terreur, ouvrit ses portes à l'approche des Français.

Mais quel pinceau pourrait rendre le mélange de consternation, de rage et de désespoir qui régnait à Naples? Les rapports des fuyards sur les progrès de l'ennemi augmentaient à chaque instant l'anxiété de la population; la cour offrait un aspect encore plus sinistre. En proie au plus lâche égoïsme, insouciante sur le sort du peuple, préoccupée seulement du besoin de sa propre conservation, elle se décide à se retirer en Sicile : on députe vers le roi l'ambassadeur anglais Hamilton pour l'informer de cette délibération du conseil. Ce monarque, à qui Mack avait inspiré la plus grande sécurité, en lui peignant comme impossible l'invasion de sa capitale, pensait alors si peu à chercher un asile au-delà du Phare, qu'il venait de pêcher dans le golfe de Naples et vendait lui-même son poisson au peuple; il se complaisait, selon sa coutume, à prendre la ma-

rée dans ses mains royales, et à provoquer les acheteurs en vantant sa marchandise; étrange occupation d'un roi plus étrange encore au moment où on lui enlevait ses provinces! L'ambassadeur fait observer à Sa Majesté que la dignité de sa couronne et la conservation de son auguste personne exigent impérieusement qu'il se réfugie à Palerme; il lui fait un tableau effrayant des conspirations formées à Naples par les révolutionnaires français. Le roi hésite: on traîne sous ses yeux le cadavre d'un de ses serviteurs massacré dans une émeute soudoyée par la cour; alors Ferdinand, saisi d'horreur et ré-
1793. fléchissant peut-être qu'il goûtera le plaisir de la pêche à Palerme aussi bien qu'à Naples, se détermine à partir la nuit suivante. Il nomme Pignatelli son vice-roi avec les pouvoirs les plus étendus. On charge sur les vaisseaux anglais tout ce que les palais royaux et les musées renferment de précieux, beaucoup de lingots d'or et d'argent, plus de vingt millions d'espèces contenus dans le trésor de Saint-Janvier, etc.

A peine le roi et la cour sont-ils

embarqués, que Nelson fait mettre le feu à tous les vaisseaux de guerre napolitains hors d'état de tenir la mer; cet horrible incendie sert de signal pour appareiller; mais, comme si le Ciel eût réprouvé cette fuite, les vents contraires et la tempête rendirent le trajet aussi long que pénible : la douleur s'était embarquée avec leurs majestés; un fils du roi expira pendant la tourmente sur le sein de sa mère.

Sur ces entrefaites, Capoue, revenue de sa première stupeur, se défendait contre Macdonald, qui fut repoussé avec perte. La résistance de cette place ranime le courage des Napolitains; ils s'excitent les uns les autres contre les Français; les insurrections se grossissent; de nombreuses troupes de partisans surprennent le quartier-général de Championnet, dont la position devient critique. Ce général oppose un front inaltérable aux nouveaux périls qui l'environnent; son admirable présence d'esprit se crée des ressources inattendues. Néanmoins, plusieurs auteurs prétendent que si le roi s'était montré aux siens dans ce retour de fortune, Cham-

pionnet eût dû renoncer à la conquête de Naples. La nouvelle de la désertion de Ferdinand refroidit de nouveau l'ardeur belliqueuse des insurgés. Naples entretenait encore de grandes espérances de salut, quand tout-à-coup on lit affiché sur les murs de cette capitale l'armistice conclu entre le général français et le vice-roi. La remise de Capoue, l'occupation d'une grande étendue de territoire, dix millions payables dans quinze jours, voilà les principaux articles du traité. A cette vue, la plus farouche indignation éclate dans tous les quartiers de la ville, le peuple rugissant court à l'arsenal y prendre des armes, s'empare de tous les châteaux forts, et, aux cris de : *Meurent les traîtres ! Vive saint Janvier !* il demande les têtes de tous ceux qui font partie du gouvernement. Le vice-roi, épouvanté, s'enfuit en Sicile ; Mack, éperdu, se sauve dans le camp français et présente son épée à Championnet. Celui-ci souriant : « Gardez-la, général, mon gouvernement m'a interdit les présens de fabrique anglaise. »

La ville de Naples, livrée à elle-même, présenta alors le plus horrible tableau d'a-

narchie populaire, le pillage, l'incendie, le meurtre enivrèrent la multitude d'une telle exaspération, qu'on dût craindre, selon l'énergique expression d'un historien, de voir Naples convertie en un monceau de cendres délayées dans du sang. C'est pour prévenir cette catastrophe que tous les gens recommandables par leur sagesse et leur patriotisme sollicitèrent Champiomet de s'emparer le plus tôt possible de cette ville infortunée. Le général français entend leurs vœux ; il hâte sa marche : mais soixante mille Lazzaroni suspendent leur pillage et courent furieux à sa rencontre. Le premier choc a lieu entre Averse et Capoue : mêlée horrible, où l'acharnement le plus intrépide et le plus aveugle le dispute à la froide valeur et à la discipline. Foudroyés par l'artillerie française, les Lazzaroni remplis-

- Cette dénomination, que quelques auteurs font dériver de Lazare, représenté comme un pauvre dans l'Ecriture sainte, désigne à Naples les gens de peine, les porte-faix qui sont sans propriété, sans domicile, et qui ont beaucoup d'analogie avec les prolétaires de Rome antique.

sent subitement leurs vides et offrent aux boulets ennemis des moissons toujours abattues et toujours renaissantes; ce combat dura trois jours. Enfin les Napolitains vaincus rentrent tout sanglans dans Naples, où bientôt recommence une nouvelle lutte. Chaque maison devient une forteresse, chaque rue un champ de bataille; mais les Lazzaroni, après des prodiges d'audace, s'apercevant que les Français sont en possession des forts et du palais du roi, se désistent de leur entreprise.

Championnet, par une proclamation pleine de sagesse et d'énergie, achève de calmer l'effervescence des esprits; il donne une garde d'honneur à saint Janvier, il désire qu'on l'interroge sur la justice de sa cause; l'archevêque le comprend, le miracle s'opère: « Vivent les Français! s'écrient » les Lazzaroni; ils ne sont point mécréans, » puisque le sang de saint Janvier se liquéfie en leur présence. » Ainsi Championnet, en employant tour à tour les armes de la guerre et les armes de la superstition, triomphe, non-seulement des obstacles matériels, mais de ceux de l'opinion. Sa puissance morale devint telle

que, si on lui avait laissé le gouvernement du royaume de Naples, la plus atroce des contre-révolutions n'eût pas inondé de sang ce malheureux pays.

République parthénopéenne.

La nouvelle constitution fut en grande partie l'ouvrage de Mario-Pagano, dont le génie indépendant avait sondé toutes les profondeurs de la science des lois; il avait trouvé ce secret d'équilibre entre les divers pouvoirs, sans lequel toute législation est essentiellement défectueuse: non content de rendre hommage aux véritables principes politiques, il s'attacha à en obtenir toutes les heureuses conséquences le plus grand esprit de prévoyance présida à l'établissement de ce pacte social fondé sur le régime représentatif. Parmi plusieurs institutions sagement combinées, on admire le tribunal chargé de l'amélioration des mœurs, *l'Ephorat*, dont les attributions consistent à proposer des réformes au sénat, à contenir les magistrats dans les limites de leur pouvoir, et surtout à s'assurer de l'exécution scru-

puleuse de la constitution. Les éphores, élus par le peuple, un seul dans chaque département, ne peuvent parvenir à l'archontat, suprême pouvoir exécutif, que cinq ans après être sortis de l'éphorat. On ne saurait trop louer aussi les réglemens pour les écoles publiques, qu'on peut considérer comme des ateliers dans lesquels se fabriquent les élémens conservateurs de l'ordre social ou les instrumens de l'arbitraire et du despotisme. Les premiers actes du gouvernement abolirent les droits féodaux et les fidéis-commis ; on doit dire, à l'éloge de la noblesse, qu'elle ne se montra pas trop récalcitrante à renoncer à des privilèges onéreux aux peuples. Les sentimens constitutionnels se propagèrent avec rapidité dans les provinces ; presque tous les évêques napolitains préconisaient dans leurs mandemens les principes de liberté et d'égalité comme émanant des préceptes mêmes de l'Evangile ; ils protestaient de leur attachement et de leur obéissance à la république parthénopéenne ; enfin, selon l'expression d'un auteur italien, ce pays offrait l'im-

Digitized by Google

posante image de la liberté couronnée des mains de la religion.

Le nouveau gouvernement portait déjà partout les fruits les plus heureux, quand le Directoire français, payant de la plus insigne ingratitude les services de Championnet, le destitua de ses fonctions; disgrâce d'autant plus honorable pour le général, qu'il la dut principalement à ses 1799. mesures répressives contre les exactions et l'avidité spoliatrice des commissaires français envoyés à Naples pour y recueillir les fruits de la victoire. A la tête de ces agens se signalait un certain Faipoulte, sangsue administrative et fiscale, qui appliquait le droit de conquête partout où il voyait de l'argent: c'est à ce titre qu'il fit main basse sur les fonds affectés à l'instruction publique, sur ceux de la banque, etc.

Championnet, indigné d'une rapacité aussi audacieusement inique, avait soulagé Naples de la présence de ce Faipoulte. Telle fut la cause première de son rappel: il partit accompagné des regrets et des vœux de toutes les classes de la population napolitaine; il fut arrêté entre

Rome et Naples, et conduit dans la citadelle de Turin.

Macdonald prend le commandement de l'armée. Faipoult revient pressurer les malheureux Napolitains. Sa présence et l'absence de Championnet mécontentent ou découragent les partisans des Français, et réchauffent l'espérance des barons et de tous ceux que leur intérêt attachait au trône. La cour de Sicile, qui tâta pour ainsi dire le poulx des événemens, juge le moment propice à ses desseins, Elle inonde le royaume de ses émissaires secrets : ils y jettent les semences de la contre-révolution. Déjà la flamme insurrectionnelle, gagnant de proche en proche, s'étend des Calabres jusque dans les Abruzzes. Déjà les échos de la Pouille retentissent des cris de *Vive le roi ! Meure la république !* Pour donner un corps à l'insurrection et en régulariser les efforts, Ferdinand investit le cardinal Ruffo de pouvoirs illimités, avec le titre de vice-roi. Ce prince, de l'Eglise romaine, calabrois de naissance, s'était si habilement insinué dans la faveur de Pie VI, qu'il en avait obtenu l'importante charge de trésorier

apostolique. Alors il emploie les revenus ecclésiastiques à entretenir avec éclat la marquise *Avia* sa maîtresse; il scandalise par ses mœurs une ville où toutes les dissolutions sont domiciliaires. Le pape le nomme cardinal pour lui ôter avec honneur la charge dont il abuse. Ruffo, ne pouvant plus faire pleuvoir sur sa maîtresse l'or apostolique, en est abandonné. Le dépit amoureux le ramène à Naples; il obtient l'intendance de Caserte, place peu convenable à sa dignité. Le pape lance un bref contre le cardinal, et lui enjoint de revenir à Rome. Ruffo se rit du bref et des reproches du pontife; il accompagne Ferdinand à Palerme, déterminé à saisir aux cheveux la première occasion favorable à ses ambitieux projets.

Il débarque à Reggio le casque en tête, le crucifix en main; les Calabrois ses compatriotes l'accueillent comme un envoyé du ciel. Son éminence, pour se composer une armée, proclame au nom de la religion et du roi un pardon absolu à tous les criminels qui viendront se ranger sous ses drapeaux. Il leur promet les dépouilles des républicains dans ce monde, leur

salut dans l'autre. Il légitime tous les pillages, tous les meurtres auxquels ils s'abandonneront pour servir Dieu et le roi. Attirés à l'appât de ces magnifiques promesses, des chefs de voleurs et d'assassins s'élancent des creux des rochers et des sommets des monts; ils se pressent autour du cardinal, qui leur donne sa bénédiction. Parmi les divers chefs de bandits et de galériens composant l'état-major du cardinal, on citera le moine appelé *frère-diable*, incendiaire et assassin selon l'occasion; l'abbé *Pronio*, son émule en forfaits; il y avait plusieurs autres moines et prêtres, de sorte que Ruffo se trouvait parmi des collègues. Mais de tous les tigres à face humaine rangés sous ses ordres, le plus féroce fut un certain *Mammone-Gaetano*, de meunier devenu chef d'insurgés : le pillage, l'incendie, le viol, le meurtre simple n'étaient pour lui que des jeux d'enfans; il inventait des tortures et des supplices dignes des Procruste et des Géryon; il buvait dans un crâne le sang de ses victimes, il mangeait entouré de membres palpitans, et sur la table de ses festins il plaçait une tête fraîchement coupée.

Ferdinand VI, dit un auteur italien,
lui écrivait de Sicile :

Mon général et mon ami !,

« Il faudrait tremper sa plume dans le sang si l'on voulait peindre toutes les atrocités commises par de pareils monstres, sous la conduite du cardinal Ruffo. Toutes les villes des Calabres, de la Pouille, de la Basilicate, du comté de Molise, attachées ou même soupçonnées d'attachement à la constitution, furent rançonnées, saccagées, incendiées toujours au nom du roi et de la religion. Toutefois, les généraux français firent en diverses rencontres un grand carnage des insurgés : à San-Severo, il en resta plus de trois mille sur le champ de bataille. Des deux côtés on se servit des armes du fanatisme. Ici, des prêtres et des évêques prêchaient pour la république; là, des évêques et des prêtres¹⁷⁹⁹ pour la royauté : la croix heurtait la croix. Le cardinal Ruffo et le cardinal Zurlo,

¹ Saggio, *Sulla rivoluzione di Napoli*, p. 255.

archevêque de Naples, s'entr'excommunièrent. »

Malgré les efforts de l'insurrection grossissante, secondée de troupes turques et russes, alors alliées de Ferdinand, l'avantage serait probablement resté aux patriotes napolitains, si l'armée française avait continué à les soutenir; mais Macdonald, obligé de conduire ses troupes dans la haute Italie, afin de les opposer à celles de Souwaroff, quitte brusquement Naples. Alors le torrent de la contre-révolution, n'étant plus comprimé par la digue puissante que lui avait opposée la valeur française, déborde de toutes parts, inonde de sang le pays, et de provinces en provinces il s'avance comme une lave homicide jusqu'aux portes de la capitale. Le directoire napolitain (car on avait fini par calquer servilement toutes les institutions de la république française) déclare la patrie en danger, et se renferme avec le corps législatif dans le château Neuf et dans celui de l'OEuf. Une garnison de sept cents Français avait été laissée par Macdonald au fort Saint-Elme, le plus important de

tous, parce qu'il plonge verticalement sur la cité.

Partout les républicains se défendirent avec une rare valeur. Une légion d'émigrés calabrois jura de vaincre ou de mourir jusqu'au dernier : elle tint son serment ; et au moment où des masses de royalistes pénétraient dans le fort Viviena, elle mit le feu aux poudres et se fit sauter avec eux. Ce ne fut qu'après un triple assaut donné à Naples, que le cardinal Ruffo, secondé par la trahison des Lazaroni, entra de vive force dans cette capitale.

On rougit de faire partie de l'espèce humaine en songeant à toutes les abominations dont Naples devint alors le théâtre : il n'y eut de quartier ni pour l'enfance ni pour la vieillesse, ni pour le sexe ni pour le rang. Les insurgés royalistes, dévorés de la soif du sang, torturaient, mutilaient les objets de leur haine politique ou individuelle, dévoraient les lambeaux de leurs chairs palpitantes, et les jetaient encore vivans dans de vastes bûchers, autour desquels ils dansaient en poussant des hurlemens de cannibales.

Un prêtre, aide-de-camp de Ruffo, se vanta d'avoir mangé du républicain rôti¹.

La plume se refuse à tracer le tableau de mille autres atrocités commises par l'armée du cardinal, atrocités dont ce prince de l'Eglise romaine resta le tranquille et froid témoin. Enfin, après deux jours de massacres, la rage des égorgeurs étant, sinon assouvie, du moins fatiguée, Ruffo commença le siège des châteaux. Ses dispositions ne furent pas heureuses; les garnisons des forts, dans une expédition nocturne, détruisirent ses batteries, tuèrent une partie de ses soldats et mirent le reste en déroute. L'historien Botta assure que le cardinal fut tellement déconcerté par l'audace des républicains, que, près d'abandonner son entreprise, il donna l'ordre de faire partir ses bagages, se disposant lui-même à monter en voiture. Mais, s'étant assuré que Mejean, colonel français commandant le fort Saint-Elme, n'entreprendrait rien contre la ville, qu'il pouvait pulvériser par son artillerie, il persista dans ses projets d'attaque; et

¹ Botta, *Histoire d'Italie*, t. IV, p. 190.

les républicains, plutôt que de se rendre, persistèrent dans la résolution de s'ensevelir sous les ruines des châteaux forts.

Tel était l'état des choses, quand on apprit qu'une flotte française allait entrer dans les eaux de Naples : cette nouvelle, en animant les patriotes d'une nouvelle ardeur, fit craindre aux Anglais de se trouver aculés dans le golfe entre les forts et les vaisseaux ennemis; d'un autre côté, le cardinal Ruffo nourrissait de grandes inquiétudes sur le sort futur de ses proches tombés au pouvoir des républicains : toutes ses considérations bien pesées déterminèrent les confédérés à offrir une capitulation aux assiégés. Sortir des forts avec tous les honneurs de la guerre; inviolabilité des personnes et des propriétés; 1799. amnistie générale pour tous les républicains du royaume; obligation de fournir des bâtimens de transports à ceux qui voudront s'expatrier; voilà les principaux articles du traité adressé par le directoire à Ruffo. Celui-ci trouve les conditions superbes; il tâche d'incidenter : les assiégés déclarent qu'une seule stipulation rejetée annule le traité et rompt

l'armistice. Les puissances coalisées acceptent; et la capitulation, dans toute son intégrité, est approuvée, signée, ratifiée, pour le roi des Deux-Siciles, par le cardinal Ruffo, investi par ce monarque de pouvoirs illimités; pour l'empereur de Russie, par Keraudy; pour le Grand-Turc, par Bonica; pour l'Angleterre, par le commodore Foote. Certès, s'il exista jamais, d'après toutes les lois divines et humaines, un traité régulier et obligatoire, c'est bien celui-ci : on va voir comment il fut exécuté.

- *Première restauration des Bourbons sur le trône de Naples. — Horribles vengeances de la reine Marie-Caroline. — Sanglantes iniquités dont Nelson fut l'instrument.*

En ce temps-là vivait à la cour de Palerme une femme qui a joué un des principaux rôles dans la contre-révolution : c'était Emma Harte. D'abord servante à Londres, puis fille publique, puis associée à un charlatan qui l'offre pour modèle aux artistes, puis maîtresse de Rommy, peintre célèbre, elle parvient

bientôt à débaucher lord Grenville, neveu du chevalier Hamilton. Ruiné par elle, Grenville l'envoie à Naples solliciter des secours de son oncle, ambassadeur près de cette cour; celui-ci, plus fou que son neveu, la garde, l'entretient et l'épouse. Plus d'une fois, la reine s'était hautement indignée de ce qu'un ministre anglais vécût ouvertement avec une prostituée. Mais dès qu'Hamilton l'eut épousée, Marie-Caroline, passant d'un extrême à l'autre, fit de cette même prostituée son amie intime, sa confidente. Emma Harte, changeant de nom sans changer de conduite, outragea le lit de son époux par ses liaisons adultères avec lord Nelson. Lady Hamilton, malgré le scandale de ses amours, ne refroidit point l'attachement de la reine, dont elle avait su capter l'esprit en fomentant ses passions haineuses et sanguinaires.

Ces deux femmes se complaisaient à former des plans de vengeance contre les partisans de la république, lorsqu'on apprit à Palerme la nouvelle de la capitulation. Une fureur inexprimable désordonne tous les traits de la reine; et jurant

à sa favorite que le traité ne s'accomplira pas : « Partez , ma chère , lui dit-elle , allez auprès de votre illustre amant ; usez de tout votre ascendant sur son esprit , sur son cœur ; qu'il rompe , qu'il anéantisse cette odieuse capitulation. Demandez-lui du sang ; c'est du sang qu'il nous faut. » Le héros d'Aboukir entend les prières sacrilèges de sa maîtresse : honneur , justice , humanité , tout disparaît à ses yeux ; les annales de la perfidie n'offrent rien de comparable à sa conduite. Il déclare que la capitulation , n'ayant point été ratifiée par lui , devient nulle. Elle est nulle ! Pourquoi donc t'empares-tu de ces forts qui ne te sont remis qu'en vertu de cette même convention ? Elle est nulle ! et tu te hâtes de jouir de tous les avantages qu'elle te présente ! Que ne remets-tu les choses comme elles étaient avant la conclusion du traité ? Viola-t-on jamais aussi effrontément la foi jurée ? Peut-on se jouer d'une manière plus lâche de tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes ? Ah ! Nelson ! en annulant la capitulation , vous avez annulé votre gloire ; ce fut le sentiment unanime de vos contemporains ,

ce sera celui de la postérité. Le cardinal Ruffo, bien qu'élevé dans la perfidie, recula d'horreur devant la déclaration de l'amiral; il se rendit à son bord pour le ramener dans la voie de l'équité : tous ses efforts échouèrent. Le commodore Foote, indigné, donna sa démission et se retira du service. Le commandant des Turcs, lui-même, manifesta son mécontentement; il s'écria qu'une pareille infraction ne se commettrait jamais parmi les adorateurs de Mahomet.

Nelson ne borne pas ses complaisances pour sa maîtresse à déchirer l'acte de la capitulation, il prend encore les mesures les plus ingénieusement cruelles, afin que dans tous les coins du royaume on fasse main basse sur les partisans de la constitution. Ceux-là seuls qui, embarqués pour Marseille, se trouvent déjà loin du port, échappent à leurs assassins; mais tous ceux qui attendent à l'ancre un vent favorable, ou qui sont encore à terre, tombent au pouvoir de Nelson. Par ses ordres, on les enchaîne deux à deux, on en jette une partie à fond de cale, on entasse les autres dans les cachots de ces mêmes forts

qu'ils viennent de livrer aux royalistes, en vertu de la plus solennelle des conventions. Il restait encore un espoir unique à tant d'opprimés. Le colonel Mejean, commandant le fort Saint-Elme, avait reçu des otages pour garantir la capitulation; il devait et pouvait en exiger l'exécution, attendu le poste formidable qu'il occupait. Mais cet officier, foulant aux pieds son honneur, bien loin de défendre ceux dont il était le protecteur obligé, se dégradait au point de livrer de sa propre main les soldats napolitains faisant partie de la garnison du fort Saint-Elme; en un mot, Mejean joua le rôle infâme de satellite de Nelson. Ainsi fut enlevée aux proscrits leur dernière planche de salut.

1799. Tout étant prêt pour la vengeance, la cour et le ministre Acton arrivent sur des vaisseaux anglais dans le golfe de Naples: des fourches patibulaires, des échafauds s'élèvent sur le rivage de la mer; la reine tient en main les fatales listes où se trouvent les noms de trente mille personnes déjà arrêtées. Les sentences de mort sont rendues d'avance; toutefois on institue une espèce de tribunal pour donner aux

condamnations un simulacre juridique. La France venait d'effrayer le monde par une terreur populaire, Naples lui répond d'une façon plus terrible encore par une terreur royale.

A la prise de Naples par Ruffo, nous avons entendu les cris sauvages des Lazzaroni égorgeant les patriotes avec une fougue désordonnée, mais bornée dans son cours; maintenant c'est une cruauté calme qui insulte froidement à ses victimes, les massacre avec méthode, et qui, comme l'incendie, s'accroît à mesure qu'elle dévore les objets de sa fureur. Le génie et le talent prennent leur source dans l'amour de la liberté; aussi, tous les Napolitains distingués dans les sciences, les lettres et les arts, sont marqués du sceau de la mort : ils périssent tous avec héroïsme. Plébéiens, on les suspend aux horribles gibets qui garnissent le rivage; nobles, on les décapite, et les haches tombent en cadence sur des têtes où la pensée avait déposé tous ses trésors. L'homicide moisson fut si ample, si totale, qu'il faudra bien des siècles pour réparer de telles pertes. La terre est long-temps

veuve du génie ; aujourd'hui le voyageur s'étonne de ne point rencontrer de grands hommes à Naples : qu'il les demande à la terreur de 1799 !

Mario Pagano, publiciste, jurisconsulte, poète, dont l'ingénieuse philanthropie tendit sans cesse à l'amélioration de l'espèce humaine, *Mario-Pagano* marcha un des premiers au supplice ; sa tête, vénérée de l'Italie entière, fut attachée à l'infâme poteau réservé aux scélérats et aux assassins. Il mourut avec candeur et fermeté, sans donner aucun signe de haine.

Dominique Cirillo, médecin et naturaliste d'une réputation européenne, interrogé par *Speziale*, monstre habillé en juge, sur sa profession : — *Médecin.* — Et pendant la république ? — *Membre du corps législatif.* — Et devant moi, qu'es-tu ? — *Devant toi, un héros.* Comme il avait prêté le secours de son art à lady Hamilton, on lui offrit sa grâce à des conditions peu honorables. « Point de » grâce des tyrans ! s'écria-t-il ; trop heureux de quitter un monde où triomphent » l'adultère, le parjure et la perversi-

tél » Puis il tendit la tête au bourreau.

Mautoné, ministre de la guerre sous la république, ne répondit à toutes les questions du tribunal que ces mots d'une énergie foudroyante : *J'ai capitulé*. On lui mit la corde au cou; il releva la tête avec une noble fierté, et d'un front serein il monta à l'horrible échelle.

Pascal Baffi, le plus savant helléniste de l'Europe, d'une érudition aussi vaste que bien ordonnée, éloquent écrivain, fut condamné par des gens dont tout le savoir se bornait à signer un arrêt de mort. Un de ses amis lui offrit de l'opium; il le refusa, disant qu'il voulait mourir avec ses compagnons d'infortune. Près de monter à la potence, il jeta un regard de mépris sur la flotte anglaise qui assistait à son supplice.

N'était la forme resserrée de cette histoire, nous dirions les talens, les vertus, le grand caractère, la sublime résignation au moment fatal de *Francesco Conforti*, profond dans la science du droit publique; d'*Ignazio Ciaja*, jeune littérateur et poète; de *Vincenzo Russo*, auteur de pensées politiques très-estimées; et

mille autres personnages, la fleur et l'orgueil du royaume.

• Moururent aussi du dernier supplice quarante prêtres ou évêques, d'une piété éclairée, d'un grand savoir, coupables de s'être conformés à l'esprit de l'Évangile.

Beaucoup de femmes subirent le même sort, et malgré la faiblesse de leurs organes, elles marchèrent au supplice avec une fermeté toute virile. Comment passer
 1799. sous silence l'illustre *Eleonora Fontesca Pimentel*? réunissant au talent de la poésie les connaissances les plus étendues et les plus variées, elle fut l'objet de l'admiration et de l'amour de Métastase, qui voyait en elle une dixième muse. L'âme d'Eleonora, asile de toutes les vertus, respirait un ardent amour de la patrie; un charme inexprimable s'attachait à ses moindres discours; son style tantôt étincelle des beautés les plus mâles, tantôt s'assouplit à tous les tons, et par la suavité des couleurs, par leurs teintes indécises, il exprime ce qu'il y a de plus délicat dans un cœur naïf et tendre. Infortunée, n'espère pas être protégée par tous les dons que le Ciel t'a prodigués! ce

sont des femmes qui te jugent , des femmes jalouses et impatientes de ta supériorité ; tu mourras : elle le savait. Près de marcher au supplice , elle prit une tasse de café. A voir sa courageuse indifférence , on eût dit la femme de Pétus. Arrivée au pied de l'échafaud , elle parla au peuple ; mais les bourreaux , craignant une émeute en sa faveur , se hâtèrent de serrer le nœud fatal , et la privèrent à la fois de la parole et de la vie.

Omettrions-nous dans cette revue funéraire la plus célèbre de toutes les victimes , le prince Caracciolo , le premier officier de la marine de Naples , dont tous les plans savamment conçus tendaient à rendre sa nation respectable sur mer. Lorsqu'on vint lui lire sa sentence de mort , il expliquait à quelques marins le mécanisme de la construction d'un vaisseau anglais : il reprit tranquillement l'entretien. On le pendit brutalement à une vergue et on le jeta à la mer : le flot porta son corps près du vaisseau amiral sur lequel se trouvait le roi. Ce monarque , qui lui donna quarante ans le nom d'amî , apercevant son cadavre ballotté par les

vagues, le reconnut et poussa un cri ou d'horreur ou de compassion. Ce n'est pas la première fois que l'amitié des rois a porté des fruits de mort.

Ainsi, ni le rang, ni le sexe, ni l'âge ne furent épargnés. Des enfans de seize ans et des septuagénaires furent suspendus au même gibet. Le sol de Naples était tellement jonché de cadavres, qu'il semblait avoir été le théâtre de quelque grande bataille : le sang humain rougit au loin les flots de la Méditerranée. La reine étendit sa sollicitude sur les provinces comme sur la capitale; il régnait partout je ne sais quelle émulation de cruautés et de meurtres; des émissaires royaux, sous le nom de *visiteurs*, parcouraient le royaume en tous sens, afin de propager et de régulariser le carnage. Un historien a dit fort judicieusement que l'ennemi le plus acharné de la gloire et de la prospérité du royaume de Naples aurait frémé de lui souhaiter autant de maux que lui en firent ceux qui devaient le gouverner. La cour rentra dans la ville aux acclamations des Lazzaroni et de ceux qui affichaient le royalisme de peur

d'être étranglés; on illumina jusqu'aux échafauds; il y eut des bals au milieu des supplices : ainsi les cannibales dansent autour de leurs victimes! étrange point de contact entre l'état sauvage et l'état civilisé. La cour, mariant le ridicule à l'atrocité, fit le procès à saint Janvier, comme fauteur de la révolution. Le saint se défendit mal; il fut condamné comme jacobin à perdre le protectorat du royaume : on lui substitua saint Antoine de Padoue. Mais bientôt la vieille superstition reprit le dessus, et saint Janvier fut réintégré dans ses prérogatives.

Ce système impolitique d'aveugle cruauté dura long-temps et se serait prolongé encore, si la victoire de Marengo, en frappant de crainte le cabinet de Naples, ne l'avait forcé d'adopter des principes moins désastreux. Il accorda enfin une amnistie aux révolutionnaires napolitains : il en restait peu à immoler. Bonaparte, bien qu'abusé plusieurs fois, 1800. par la politique fallacieuse de Naples, consentit, par égard pour l'Espagne, à reconnaître diplomatiquement sa neutralité; il fit même évacuer des Deux-Siciles

toutes les troupes françaises envoyées dans ce royaume afin de le surveiller.

Quatre années s'écoulèrent, pendant lesquelles Naples, dans un état plutôt de torpeur que de paix, put du moins compter les victimes de la restauration, et calculer les conséquences de pertes si cruelles. En 1805, Ferdinand crut faire
1805. un beau présent à son peuple en réintégrant dans ses états la société des jésuites : baume étrange à tant de plaies encore saignantes ! Les bons pères allaient répétant sans cesse que la licence de la liberté, le renversement des trônes étaient les résultats de la suppression de leur ordre. Ils persuadent : on les consulte, on suit leurs conseils. La cour de Naples prend part à la nouvelle coalition de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Russie contre la France. Napoléon triomphe dans les champs d'Austerlitz, écrase tous ses ennemis, et du haut de sa puissance il laisse tomber un manifeste exterminateur sur le roi des Deux-Siciles, avec ces mots : *La dynastie des Bourbons de Naples a cessé de régner !* La cour pâlit de
1806. terreur comme si elle avait entendu l'ar-

rêt même du destin. Sans attendre l'arrivée de Masséna, qui s'avance rapidement vers la Campanie, elle se hâte, selon sa coutume, de s'enfuir et d'aller se cacher derrière les rochers de la Sicile. Bientôt l'armée française pénètre dans Naples, dont la garnison, déposant les armes, se rend à discrétion. Et les canons des forts annoncent l'entrée triomphale de Joseph Bonaparte.



HUITIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE DES NAPOLEONS. — JOSEPH. —
JOACHIM.

1806. L'AVÈNEMENT de Joseph au trône des Deux-Siciles fut salué par les acclamations joyeuses de la multitude. Les optimistes, passant en revue les principales actions de ce jeune prince comme homme public, en tirèrent les plus heureuses conséquences pour son règne. En effet, il avait reçu à Pisè une éducation distinguée; il déploya beaucoup de mesure et de fermeté dans son ambassade à Rome; dans les diverses missions diplomatiques dont il fut chargé, il s'acquit la réputation d'homme d'état. Toutefois, les gens sages, avant de porter un jugement sur le nouvel arbre royal, voulurent en con-

naître les fruits, ils se rappelèrent cette maxime :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Malheureusement elle fut tout-à-fait applicable à Joseph : il essaya plusieurs réformes sans en effectuer aucune; sacrifiant les affaires aux plaisirs, il laissa les rênes de l'Etat flottantes entre les mains de ministres intrigans et machiavéliques.

Salicetti, chargé de la police du royaume, appliqua toutes les ruses de son esprit infernal à tenir son maître dans sa dépendance ; il y réussit en l'entretenant dans la crainte sans cesse renaissante de perdre ou la couronne ou la vie. Pour cela, il développait par d'infâmes agens les germes du mécontentement; il donnait un corps aux pensées séditeuses; enfin il fomentait, imaginait des complots, et son ministère était un véritable atelier de conspirations. Une foule de victimes expièrent de leur sang les infâmes machinations de Salicetti, qui releva les puissances de Marie - Caroline et de lady Hamilton. Les supplices répandirent une

funeste consternation dans la malheureuse ville de Naples.

Plusieurs familles nobles, décimées par le sanguinaire ministre, résolurent de s'en venger. Une mine fit sauter une partie de son palais; mais il échappa miraculeusement à la mort, et en fut quitte pour de graves blessures.

Le règne de Joseph montra de quelle étrange versatilité sont capables les grands fonctionnaires qui affichent un attachement fanatique pour ce qu'ils appellent la légitimité. Le cardinal Ruffo avait proclamé en mille circonstances que la cause de Ferdinand était inséparable de celle de Dieu et de la religion : eh bien ! ce même cardinal s'incline le premier devant Joseph, et le reçoit sous le dais qui avait servi aux rois angevins. Le marquis de Gallo, d'ambassadeur de Ferdinand à Paris, devient subitement ambassadeur de Joseph. Jamais pirouette politique ne fut plus lestée. Comptez donc, sensibles monarques, sur l'affection de vos ministres !

Quoique Joseph se fût assis presque sans coup férir sur le trône de Naples,

il ne s'y maintint pas paisiblement. Le fils aîné de Ferdinand souleva en sa faveur les Calabres, dont il avait l'apanage. Les généraux Dubesme et Regnier marchèrent à sa rencontre et remportèrent sur lui une victoire décisive à Campo-Ténèse. Le prince, dont toute l'armée fut dispersée, se hâta de regagner la Sicile. Cet échec aurait entièrement abattu le courage de la cour de Ferdinand, si un Anglais, renommé par ses entreprises hasardeuses, n'avait réhauffé ses espérances : c'était Sidney Smith. Fier d'avoir opposé en Orient une digue aux efforts de Bonaparte, il se flattait d'anéantir facilement le pouvoir de Joseph, dont l'obscur génie n'était éclairé que par le reflet de celui de son frère. Il part de Sicile avec quelques gros vaisseaux et plusieurs bâtimens de transport. Il ravitaille Gaète, forteresse importante ; il soulève les Calabrois, leur fournit des armés et des munitions ; et il s'empare de l'île de Caprée, qui est la clef du golfe de Naples.

Le général anglais Stuart, stimulé par les discours et les succès de Sidney, se

détermine à tenter dans les Calabres une expédition, qui fut couronnée de succès. Le général Regnier, enivré de sa récente victoire, négligea toutes les mesures de prudence; il fut vaincu près de Maïda, et contraint d'abandonner le littoral. Pendant ce temps, le siège de Gaëte se poussait avec vigueur; assiégeans et assiégés se battaient avec un égal acharnement : enfin la place se rendit. Les Français n'étant plus inquiétés de ce côté, tournèrent tous leurs efforts sur les Calabres; Masséna, chargé de soumettre ces provinces, s'y porta avec rapidité. Le prudent général anglais ne juge pas à propos de l'attendre; il effectue sa retraite en Sicile. Masséna, pour assurer sa conquête, fut obligé d'user de la plus grande sévérité; car les Calabrois en agirent contre les Français avec tant de férocité qu'il fallut les payer de représailles.

Napoléon rappelle Masséna pour l'aider à soutenir la guerre contre la Prusse et la Russie. Le départ de ce grand capitaine est le signal d'une nouvelle invasion tentée par le prince de Hesse. Il

soulève les Calabres en faveur de Ferdinand : mais Regnier, tourmenté du besoin de venger sa défaite, taille en pièces l'armée sicilienne. Par cette victoire, Joseph se voyait à peu près possesseur du royaume de Naples, sauf les brigands qui y exerçaient aussi une souveraineté, levant des impôts directs et indirects sur la population, et commettant mille autres excès.

Joseph avait, dit-on, suspendu le cours de ses voluptés, pour songer à organiser l'administration de son royaume; mais son frère l'appela à Bayonne, afin qu'il prêtât son front au diadème de l'Espagne. Murat, beau-frère de Napoléon, fut nommé roi de Naples. Joseph, avant de prendre congé des Napolitains, fabriqua à la hâte une constitution dont il leur fit présent. C'était s'y prendre un peu tard. Les rois pensent-ils qu'on s'occupe toujours assez tôt de la liberté des peuples? Par quelle fatalité le pouvoir de faire le bien existe-t-il chez eux sans la volonté ou la volonté sans le pouvoir?

Voilà donc un roi tout neuf qui va tomber au milieu des Napolitains! Napo-

l'éon, comme le Jupiter de la Fable, envoie aux nations tantôt des soliveaux, tantôt des grues pour les gouverner. Il se sert des têtes de ses frères et beaux-frères pour en faire *des têtes à couronnes*.

RÈGNE DE JOACHIM MURAT.

Fils d'un aubergiste de Cahors, Murat, destiné par son père à la prêtrise, quitte brusquement son collège, s'inscrit dans un régiment, déserte, vient à Paris, se fait admettre dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et à la suppression de ce corps il obtient une sous-lieutenance dans un régiment de chasseurs à cheval. De grade en grade il arrive à celui de lieutenant-colonel. Destitué au 9 thermidor, rentré au service après le 13 vendémiaire, il passe à l'armée d'Italie. Son audace est remarquée de Bonaparte, qui l'admet au nombre de ses aides-de-camp. Dès lors Murat s'attache, se cramponne à la fortune de son général, il le suit en Egypte, l'aide à renverser le gouvernement dictatorial. Pour récompenser son dévouement, le premier

consul le nomme commandant de la garde consulaire et lui donne en mariage sa sœur, Marie-Annonciade-Caroline, belle de jeunesse et de grâces. A la seconde conquête d'Italie comme à la première, Murat déploie une intrépidité fougueuse : courir au-devant des grêles de balles et de boulets, se précipiter au milieu des mêlées les plus denses, ce n'est pour lui qu'un jeu; au pied des Alpes et des pyramides, sur les bords du Danube et du Borysthène, partout sa valeur infatigable brille du plus grand éclat : à le voir toujours affamé de carnage, on dirait qu'il ne jouit de la plénitude de l'existence que là où la mort exerce toutes ses fureurs. Le péril semble son élément; mais hors du champ de bataille ce n'est plus qu'un être insignifiant. Les honneurs pleuvent sur lui; il est élevé au rang de maréchal de l'Empire; en 1805, à la dignité de prince. Le conquérant qui tenait alors en ses mains les destinées du monde croyait ne pouvoir verser trop de faveurs sur un homme docile à toutes ses impulsions, et qui, exécutant d'abord, raisonnant ensuite, avait toutes les qualités

d'un Séide. Aussi Murat fut-il chargé de l'assassinat du duc d'Enghien, et de l'exécution de la trame ourdie contre le roi d'Espagne pour le dépouiller de sa couronne. C'est ainsi qu'il mérita celle de Naples.

Murat se fait précéder par une proclamation emphatique, contenant les plus belles promesses, entre autres, celle de maintenir la constitution de son *auguste* prédécesseur. Il arrive, il étale aux yeux des Napolitains éblouis un faste théâtral, et, par la bigarrure de ses riches vêtemens, il donne en quelque sorte la royauté en représentation. Afin de subvenir au luxe effronté de sa cour, il surcharge d'impôts exorbitans son peuple bien-aimé qui, à l'entendre, ne saurait faire trop de sacrifices pour la majesté du trône. Il tient de temps à autre un langage insidieux sur ses plans de prospérité publique : de constitution, pas un mot. Singe de son beau-frère, mais singe exagérateur, Murat établit bientôt le despotisme militaire dans tout son beau idéal. Sa garde, semblable à une troupe de farouches janissaires, se per-

mit tout, parce que ses excès furent toujours impunis. Elle traita le royaume en pays conquis. Trouvait-elle quelque obstacle chez les magistrats et les officiers de paix, elle leur faisait subir mille outrages. Invoquaient-ils l'autorité du roi? la garde royale les traînait, à travers les huées des Lazzaroni, sous les fenêtres du palais de Sa Majesté, et là, elle les accablait d'injures et de coups. On pense bien que les troupes de ligne suivaient l'exemple de la garde; il serait trop long d'énumérer toutes les violences auxquelles se livrait chaque jour cette soldatesque indisciplinée. Les pauvres Napolitains croyaient avoir épuisé la coupe de tous les malheurs, ils ne connaissaient point encore *la raison du sabre* ! Ils en firent l'expérience sous le règne de Murat.

L'orgueil inspiré à l'armée par la prise de l'île de Caprée ajouta encore à son insolence. L'audacieux Murat ne put supporter, comme l'indolent Joseph, la honte de voir les Anglais, par l'occupation de Caprée, dominer dans le golfe de Naples. Il fit escalader les rochers perpendiculai-

res de cette île par des troupes qu'il encourageait du rivage; Caprée fut emportée d'assaut; les Anglais l'évacuèrent; sir Hudson Low, leur commandant, abandonna ce rocher, pour aller, sur celui de Sainte-Hélène, servir de geolier à Napoléon.

Enivré de cette conquête, Murat crut pouvoir effectuer celle de la Sicile : il fit d'immenses préparatifs pour cette expédition; son esprit imitateur parodia l'appareil du camp de Boulogne lors du projet de descente en Angleterre; il répéta les évolutions de son beau-frère; mais, moins prudent que Napoléon, il
1810. tenta la descente sur la rive opposée.

L'avant-garde de l'armée sous les ordres du général Cavagniac débarque en Sicile, les soldats se débloquent, cherchent le pillage et trouvent des fers ou la mort; le reste de l'armée, contrarié par le calme, ne put traverser le détroit.

L'expédition, mal concertée, échoua complètement; la honte de Murat coûta des sommes considérables au royaume, causa la perte de la division Cavagniac, et ruina pour longues années la Calabre,

dont toutes les plantations d'oliviers et de vignes furent rasées par la main destructive des soldats. Afin de mettre le comble à tant de calamités, des nuées de brigands, devenus plus audacieux par la retraite de l'armée, se répandirent dans le pays avec une rage nouvelle de sang et de pillage. Ces scélérats se distribuèrent avec tant d'intelligence le pays marqué pour la dévastation, ils mirent tant de régularité et d'ensemble dans le désordre, qu'ils étaient parvenus à interrompre toute communication entre Naples et les provinces du midi. De là, plus de commerce intérieur, plus d'approvisionnement. Cette plaie de l'Etat était profonde; il fallait, pour la guérir, y appliquer le fer et le feu : c'est ce que fit le général Manhès, aide-de-camp de Murat : il avait déjà donné des preuves de son habileté en pacifiant les Abruzzes, il obtint le même succès dans les Calabres. On lui a reproché une excessive sévérité, mais elle n'était que proportionnée à l'urgence du mal. Les brigands furent traqués dans leurs repaires comme des bêtes de carnage : Manhès en fit mettre à mort un nom-

bre considérable, mais en employant les formes juridiques : on suspendait leurs dépouilles mortelles à des arbres et à des fourches patibulaires ; et les Calabres présentaient en mille endroits des avenues de cadavres humains. A force de combattre la terreur par la terreur, Manhès rétablit la sécurité dans les Calabres, qui, de la plus sanglante barbarie, passèrent à l'état de civilisation. L'histoire doit tenir compte à Murat de ce bienfait.

Pendant que ces événemens se passaient dans le royaume en deçà du Phare, que faisait au-delà la cour de Ferdinand ? Désespérée de ses tentatives infructueuses pour ressaisir ses Etats de terre ferme, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle n'exerçait en Sicile qu'une autorité secondaire. Effectivement, les Anglais, appesantissant par degrés le joug de leur protection, avaient fini par mettre le roi sous leur tutelle immédiate. La reine, furieuse de voir son auguste époux soustrait à sa dépendance, la reine, selon la coutume de son sexe, prompte à oublier une vieille haine dans l'intérêt d'une inimitié nouvelle, entre en négociation avec celui

qu'elle n'appelait que *le tyran corse*. L'empereur Napoléon promet à celle qu'il nommait *Frédégonde* de la délivrer de la domination anglaise, pourvu que les ports de Sicile soient ouverts aux bâtimens de commerce français. Lord Bentinck, chargé de consolider dans cette île le pouvoir de l'Angleterre, découvre les sourdes pratiques de Caroline et de Napoléon; et, plein de courroux contre la reine, il la fait reléguer dans un château à quelques milles de Palerme. Cet événement caractérise le genre d'autorité des Anglais, et leur prépondérance dans le gouvernement de Sicile.

Bientôt, Marie-Caroline s'élance de sa retraite, altérée d'une double vengeance contre les Anglais et contre Murat : frustrée de l'appui de Napoléon, alors occupé de l'expédition de Russie, elle s'applique le mot de Médée, elle fait souffrir d'horribles tortures et punir du dernier supplice tous ceux qu'elle soupçonne d'être les agens de Murat. Messine, inondée de sang, devient le théâtre des fureurs du marquis *Artali*, sicaire de la reine.

Les Anglais, par une politique toute

machiavélique, laissent cette princesse s'aliéner de plus en plus l'opinion publique par ses cruautés, jusqu'à ce que la haine, parvenue à son comble, seconde leurs projets sur la Sicile. Tout concourait à hâter ce moment ; la dilapidation des deniers de l'Etat ; l'augmentation des impôts appliqués à l'entretien de la cour, qui, n'ayant rien diminué de son luxe effréné, faisait supporter à la seule Sicile les charges des deux royaumes réunis ; la misère du peuple, et le dénûment des soldats, qui réclamaient en vain leur solde échue depuis plusieurs mois.

Un autre grave sujet de mécontentement pour les Siciliens était de voir les seuls Napolitains appelés aux emplois publics. A la mort d'Acton, le ministère des finances avait été donné au chevalier Médici, homme habile, mais chaud partisan du pouvoir absolu. Le duc d'Ascoli, premier ministre et favori du roi, dont il partageait les amusemens, était gouverné par une maîtresse qui mettait à l'encan les emplois et les dignités ; la reine, à qui le duc pouvait être fort utile, caressait de sa bienveillance cette maîtresse, comme

elle avait caressé celle de Nelson. Ce monstrueux amalgame de luxe, d'indigence, de dissolution et de cruauté fit pousser au peuple des cris de détresse et d'indignation. On crut remédier au mal en convoquant le parlement de Sicile; mais celui-ci, agissant avec autant de vigueur que de noblesse, refusa des subsides destinés à être dévorés par une cour insatiable. Cet événement inattendu força Médici à donner sa démission.

Un certain Tomassi, appelé au conseil du roi, ose établir des taxes arbitraires; les barons, dirigés par le prince Belmonte, protestent contre cette violation de la constitution du royaume; la reine fait arrêter et jeter dans les fers le prince et cinq des plus hauts barons de la Sicile : la crainte seule d'une insurrection générale empêche de les mettre à mort. Cette violence de Caroline détermine lord Bentinck à frapper un coup d'Etat; il emploie des moyens de terreur pour décider le roi à se démettre de son autorité en faveur du prince héréditaire. Bientôt, lord Bentinck, avec le titre de capitaine-général des troupes anglo-siciliennes, de-

vient le suprême régulateur du royaume; il nomme un nouveau ministère composé de personnages agréables à la nation; et dans le but de se concilier entièrement les esprits, il donne à la Sicile, par l'entremise du parlement, une constitution libérale et protectrice; il inspire aux barons un tel désintéressement, qu'ils renoncent à leurs privilèges les plus onéreux au peuple. Et les Siciliens de porter aux nues la générosité des barons et la sollicitude paternelle de l'Angleterre!

La reine, dont l'indignation s'accroissait de l'allégresse générale, voulut, dit-on, faire sauter le parlement au moyen d'une boîte remplie de poudre et de mitraille : l'explosion eut lieu, mais sans résultat; peut-être était-ce une ruse des Anglais pour légitimer le châtiment qu'ils préparaient à Marie-Caroline? Mais elle, toujours inaccessible à la crainte; toujours opiniâtre dans ses prétentions de pouvoir absolu, excitait sous main le roi à ressaisir
1813. les rênes de l'Etat. Ce monarque consentit par obéissance à exercer encore le suprême commandement. Il parut à l'improviste dans Palerme, revêtu des insi-

gnes de la royauté. Mais Bentinck, à force d'habileté et en déployant un appareil guerrier fort imposant, fit échouer la tentative de Ferdinand, qui retourna à la campagne jouir du plaisir de la pêche et échanger son sceptre contre une ligne.

La reine continua à s'agiter dans son impuissance jusqu'au retour de la belle saison; alors Bentinck l'embarqua, et l'adressa à Vienne. L'auguste exilée fut poussée par la tempête sur des rives barbares; et après avoir essuyé plus de traverses qu'Ulysse, elle arriva enfin dans son pays natal, où la mort l'attendait. Ainsi finit Marie-Caroline d'Autriche, si énergiquement dépeinte par ses actions, qu'il serait superflu d'en faire le portrait.

La destinée de Marie - Caroline femme de Murat ne fut pas moins déplorable. Son époux venait de partir pour l'expédition de Russie, où Napoléon lui donna le commandement de la cavalerie de la grande armée; Murat emmena avec lui dix mille Napolitains, qui ne devaient plus revoir leur patrie; il se distingua par son étonnante intrépidité à Smolensk et à la Moskowa; mais bientôt il eut sa part de

l'immense désastre ; il essuya une grande déroute. Napoléon, qui lui avait laissé le commandement des débris de son armée, le lui retira pour le transférer au prince Eugène.

Murat, qui ne pardonnait pas à son beau-frère d'être entré en négociations avec Caroline d'Autriche, sentit redoubler son mécontentement. Il quitte brusquement l'armée et prend la route de Naples. En passant à Milan, il parle de rendre à l'Italie son indépendance ; il s'abouche avec l'Autriche et lui propose de faire partie de la confédération contre la France : on accepte ses propositions. Il allait exécuter ses engagements, lorsque la campagne de Saxe, présageant des succès à Napoléon, décide Murat à y prendre part. Après la bataille de Leipsick, il abandonne une seconde fois l'armée. De retour dans ses Etats, il ouvre ses ports aux Anglais, renoue ses négociations avec l'Autriche. Malgré la défiance que devait inspirer un allié tel que Murat, les confédérés agréent sa coopération, sauf à le briser ensuite comme un vil instrument. Ils concluent avec ce roi dé-

1814.

serteur un traité par lequel celui-ci, en 1814. renonçant à la Sicile, est maintenu dans la souveraineté du royaume de Naples avec une augmentation de territoire démembré des Etats du pape. Non content de tirer l'épée contre Napoléon, son bienfaiteur, Murat insulte à son malheur dans un manifeste empreint de l'effronterie la plus ignoble. A l'entendre, il se séparait de l'empereur des Français parce que ce dernier aimait trop la guerre. Il était temps de s'en apercevoir ! Il termine par ces mots : « Il n'y a plus que deux bannières en Europe ; sur l'une on lit : Magnanimité, morale ; justice, bonheur public ; sur l'autre : Artifices, tyrannie, irrégion, deuil des familles. Mon choix est fixé. »

On assure que cette trahison attéra l'empereur ; mais il connaissait trop les hommes pour s'étonner de rien. Murat, joignant les actes aux paroles, lance son armée sur les Etats romains : il assiège le général français Miollis dans le château Saint - Ange, et le force à capituler ; il s'empare de toute la Marche d'Ancône, où il fait prisonnier le général Barbon avec les garnisons françaises ; il frappe

sur ce pays de fortes impositions; il livre au pillage les campagnes de Ferrare et de Bologne : étrange prélude de la protection qu'il avait promise à l'Italie, et de l'indépendance qu'il devait lui procurer! Bientôt Murat, opérant sa jonction avec le général autrichien Bellegarde, met le prince Eugène dans la nécessité d'abandonner la ligne de l'Adige, et de se retirer derrière le Mincio. On se bat des deux côtés avec fureur. Malgré l'infériorité numérique de ses troupes, Eugène obtient encore plusieurs avantages sur les Autrichiens; mais le roi de Naples, amenant sans cesse de nouvelles troupes dans la lice, fait pencher la balance en faveur des Impériaux, qui concluent avec Eugène un armistice, dont la principale condition est le renvoi des soldats français dans leurs foyers.

Murat triomphait des échecs que la France venait d'essuyer en Italie, lorsqu'il apprend et le départ de Napoléon
1815. de l'île d'Elbe et son arrivée aux Tuileries. Ce retour miraculeux lui fait penser que la fortune réserve à son beau-frère une nouvelle série de prodiges. Il vire de

bord à l'instant; il déchire ses traités avec l'Autriche; il publie un ordre du jour où il déclare qu'il n'a jamais cessé d'être l'ami de Napoléon, ni d'estimer ses vertus; que la cause de Napoléon est inséparable de la sienne, et que tous les deux sont mus par le désir de rendre l'indépendance à la belle Italie, et de la délivrer du joug à jamais détesté de l'Autriche. Les Italiens accueillirent cette nouvelle proclamation avec le sourire du mépris. La patrie de Machiavel ne concevait pas qu'un roi pût se jouer des peuples avec une telle nudité d'impudence; aussi Murat ne rencontra-t-il partout qu'indifférence ou opposition. Cependant, le 30 mars, il attaque à l'improviste 1815. les postes autrichiens, il pousse son armée, forte de quarante mille hommes, à travers les Etats romains; il obtient sur les rives du Tanaro un avantage chèrement acheté par la mort de Filangieri, son meilleur général, et d'un grand nombre d'officiers et de soldats; il marche sur Ferrare. Tout-à-coup il apprend que les forces anglaises sous les ordres de lord Bentinck menacent les derrières de son

armée. Il s'étonne de cette agression. Cet homme, pour qui rien n'était sacré, s'imaginait naïvement que les Anglais seraient enchaînés par un armistice; il s'aperçut, mais trop tard, de son imprudence; il ne songea plus qu'à revenir sur ses pas; mais ses ennemis lui coupant la retraite, il se vit forcé d'accepter la bataille. Ce devait être la dernière : il est complètement battu dans les champs de Tolentino. Il fuit. Arrivé à Capoue, il mesure la profondeur de l'abîme où va s'engloutir sa fortune; il essaie de traiter avec le général autrichien. Celui-ci répond par ces mots foudroyans : *Abdication, et en échange une pension alimentaire*. Murat, atterré par ce laconisme, erre encore quelques jours autour de sa capitale : partout il reçoit un accueil glacial; enfin, il pénètre dans Naples. au milieu de la nuit, le front couronné d'humiliation. Il se déguise en matelot; il prend congé de sa femme et de ses enfans; mais avant de quitter Naples, il y fait afficher en mille endroits une constitution contenant plusieurs centaines d'articles. Il l'avait promise à son avènement au trône; et voilà le moment

qu'il choisit pour s'acquitter de sa parole! La langue manque de termes pour caractériser une semblable action.

On ne devine pas le but qu'il se proposait : peut-être voulait-il, en faisant un trait du plus déhonté charlatanisme, s'assurer qu'il était encore roi. Cette illusion ne fut pas de longue durée : les Autrichiens entraient par une porte quand il sortait par l'autre. Déjà retentissent à ses oreilles les cris de *Vive Ferdinand!* Il va se cacher dans les rochers de l'île d'Ischia avec le projet de saisir la première occasion de se rendre en France; il s'embarque sur un léger navire qui portait le général Manhès et sa famille, et, après une traversée orageuse, Murat aborde à Cannes, où Napoléon était descendu quelques semaines auparavant. Mais celui-ci apparut comme un être supérieur qui semblait maîtriser les éléments et les hommes; celui-là, comme un pauvre fugitif, triste jouet du destin et des flots, et qui venait chercher quelques reflets de l'astre de son beau-frère.

Murat, du fond de sa retraite, entretenait une correspondance active avec Na-

ples, dans le but d'opérer quelque mouvement en sa faveur. Loin de voir ses espérances se réaliser, il eut la douleur d'apprendre que la seconde restauration de Ferdinand avait été saluée par les acclamations du peuple, et que ce prince était remonté sur le trône de Naples sans éprouver le moindre obstacle. Les Lazaroni, qui avaient promis à Murat de se soulever pour sa cause, avaient été les premiers à se soumettre.

Bientôt le désastre de Napoléon rend la position de l'ex-roi de Naples extrêmement dangereuse. Il est obligé de se cacher au fond des bois pour échapper à la fureur des réactionnaires qui ensanglantaient le midi de la France : il reste deux mois en Provence ayant sans cesse la mort suspendue sur sa tête; l'assassinat du maréchal Brune met le comble à son anxiété; il se jette dans une barque de pêcheur, et gagne la Corse : c'est dans cette île que son aide-de-camp Macirone, chargé par lui de solliciter un asile chez toutes les puissances, lui apporte un acte authentique par lequel l'empereur d'Autriche lui accorde un domicile dans ses Etats, sous la

condition de ne point les quitter sans le consentement de S. M., et de prendre un nom de simple particulier. Macirone lui remet de plus des passe-ports signés des ministres des divers souverains de l'Europe. C'était plus que Murat n'avait espéré; il ne tenait qu'à lui de jouir du repos de la vie privée, auquel, à l'entendre, se bornaient désormais tous ses desirs: une frégate anglaise l'attendait pour le conduire à Trieste; mais il était écrit dans le grand livre de fer que Murat, arlequin politique, répéterait jusqu'à la fin les actions de son beau-frère, et réaliserait la fable du corbeau qui veut imiter l'aigle. Il avait parodié la descente en Angleterre, il va parodier le retour de l'île d'Elbe.

Il assemble autour de sa personne environ deux cents officiers, soit français, soit italiens, comme lui, réfugiés en Corse; il leur fait les plus magnifiques promesses d'avancemens militaires, de dignités civiles, de dotations, de biens, etc.; enfin rien ne lui coûte. Eux persuadés, il les arme et les fait monter sur cinq barques, qui, du port d'A-

jaccio, se dirigeant vers l'extrémité de la botte de l'Italie, et voguent à la conquête de Naples. Eût-on jamais pu croire que Murat prétendît effectuer sa descente dans les Calabres toutes fumantes encore des dévastations de son armée, et qui devaient à tant de titres détester son gouvernement? C'est cependant le lieu qu'il choisit pour arborer son drapeau. Qu'on juge par là sur quel diapazon d'imprudence et d'ineptie était réglée la tête de Joachim! Il avait rédigé des proclamations analogues à ce beau plan : jamais plus dégoûtant amas de phrases boursofflées et d'ignobles ingénuités ne salit le papier! On y lisait : « *Braves Napolitains*, votre Joachim vous est rendu : il » se trouve au milieu de vous; ses afflictions et vos peines sont finies. » Puis de longues énumérations des griefs de la nation contre Ferdinand; griefs communs à l'administration de Murat.

« Oui, mes *braves* et chers Napolitains, » nous sommes offensés! et si l'offense est » générale pour tous, venez vous réunir à » votre roi pour éloigner de votre territoire » un prince tant de fois parjure... etc. »

Puis les détails des perfidies de Ferdinand, de ses manques de foi, dont la conduite de Joachim avait été la répétition:

« *Braves et fidèles Napolitains, mar-*
 » chons sous la double enseigne de la
 » *croix* et de la *liberté*; délivrons notre
 » patrie, et assurons pour toujours son
 » bonheur et son *indépendance*.

» Fidèles et *courageux* Napolitains, ne
 » craignez pas que les puissances alliées
 » s'arment de nouveau contre votre roi;
 » *votre Joachim* n'a jamais abdiqué: ne
 » doutez pas que l'empereur d'Autriche,
 » qui, trompé sur la politique du cabinet
 » de Naples, et croyant que *votre Joa-*
 » *chim* était d'*intelligence* avec Napoléon,
 » lui fit une guerre si fatale, ne devienne
 » de nouveau son allié. »

Ainsi, Joachim reniait pour la quatrième reprise Napoléon malheureux, après avoir protesté quatre fois de son inviolable attachement à Napoléon heureux. On voit que jusqu'au dernier moment Murat prend à tâche de consacrer sa lâche ingratitude.

« Que la confiance renaisse, mes bra-

» ves, la reine et la famille royale vous
» seront rendues, etc. » On croit entendre
un loup qui dit à des troupeaux : *Rassu-
rez-vous, la louve et les louveteaux vous
seront rendus.*

Cette proclamation de Murat, d'une longueur interminable, marquée au coin de la plus insigne effronterie et du ridicule le plus grotesque, est d'un style qui sent son aubergiste. C'est avec cette pièce d'éloquence à la main, que, le 8 octobre, Joachim aborde à Pizzo, petite ville de la Calabre ultérieure. Il s'avance, suivi par trente officiers, au milieu de la place publique, où il y avait affluence : c'était un dimanche. *Je suis Joachim, criez tous : Vive le roi Joachim Murat.* Alors il ordonne de battre la générale et de substituer son drapeau à celui de Ferdinand. Le peuple reste quelques instans muet de surprise ; mais bientôt le souvenir des dévastations de Murat se réveillant avec la haine dans les cœurs des Calabrois, ils s'arment à la hâte de tout ce qu'ils rencontrent : pieux, fourches, fusils sont dirigés simultanément contre les nouveaux venus ; les femmes même prennent part au

combat avec une rare énergie. Murat, étonné de se voir accueilli non en roi, mais comme une bête de carnage, en horreur à la contrée, s'enfuit de la ville : poursuivi par une grêle de balles, il gravit des rochers escarpés, et s'efforce de rejoindre sa petite flotte : mais les barques, averties du danger qui les menaçait, avaient pris le large. L'infortuné Joachim se voit répudié en même temps par la terre et par les flots. Le hasard lui présente une barque de pêcheur à sec sur le rivage ; il tâche de la lancer à l'eau ; mais bientôt il est cerné de toutes parts, et saisi au corps : on lui arrache ou déchire les superbes vêtements royaux dont il s'était paré. On allait le mettre lui-même en pièces, si un gros de troupes réglées ne l'avait soustrait à la fureur d'une multitude altérée de son sang. L'infortuné Joachim fut conduit au château fort de la ville, avec vingt-huit de ses compagnons ; les deux autres avaient été tués par les coups de feu.

Le télégraphe annoncé à Naples le débarquement et l'arrestation de Murat. Soudain un décret de Ferdinand ordonne d'assembler une commission militaire

pour le juger. Cette commission, par un jeu cruel de la fortune, fut composée d'un procureur royal et d'autres juges tous de la création de Murat, lequel était aussi l'auteur de la loi portant peine de mort contre quiconque s'introduirait sur le territoire en violant, comme il l'avait fait, les réglemens sanitaires.

Murat, arguant de l'incompétence de la commission, refuse de comparaître devant elle; on l'y traîne: il déclare que les puissances alliées ont seules le droit de prononcer sur son sort. Cependant il s'abaisse jusqu'à donner à ses juges une fausse explication de son débarquement. Al'entendre, il était parti d'Ajaccio pour Trieste; la tempête l'avait seule poussé sur la côte de Calabre, où il n'avait touché que dans l'intention de faire des vivres; allégations démenties par toutes les circonstances de sa conduite à Pizzo, et par la proclamation dont nous avons cité quelques passages, et qui fut saisie sur lui. Ne pouvant rien espérer de ces misérables moyens de défense, Murat devait dire la vérité tout entière, ou se renfermer dans un noble silence. Quoique tout dût lui

présager son sort, il ne croyait pas subir la peine capitale ; il s'attendait à être traité au moins comme Napoléon : mais il n'était pas gendre d'un empereur. La veille même de sa mort il formait des projets d'accommodement avec Ferdinand. « Je me contenterai, disait-il, de mon royaume de Naples ; je laisserai à mon cousin la seconde Sicile. » Il apprend bientôt que la commission militaire l'a unanimement condamné à mort, et que son jugement doit être exécuté sans délai. Murat, s'étonnant toujours de ce qui lui arrive, ne peut en croire ses oreilles ; mais la présence d'un ecclésiastique qui vient le préparer à ses derniers momens ne lui permet plus le doute : des pleurs roulent dans ses yeux ; il s'écrie : *Je suis Joachim, roi des Deux-Siciles.* Il proteste contre l'illégalité de sa condamnation, et demande du temps pour écrire à sa femme et à ses enfans. On lui accorde une heure.

Cette manière expéditive d'en agir à son égard aurait dû lui rappeler sa conduite à lui-même envers le duc d'Enghien. Ce prince, si digne des regrets de l'histoire, étant arrivé au château de Vincen-

nes, d'où il ne devait plus sortir, Murat se rendit près de la victime pour étouffer tout sentiment de justice dans l'âme des juges; Murat couvrit l'horrible assassinat de son aile protectrice, et en accéléra l'exécution; il se rit des protestations du prince contre les odieuses formes juridiques de son procès; il fit attacher sur la poitrine du rejeton du grand Condé la lanterne qui devait, dans la nuit sombre, servir de but au plomb meurtrier; et quand le duc donnant le signal aux soldats prêts à faire feu sur lui, leur dit : *Allons mes amis.....* — *Tu n'as point d'amis ici*, lui cria Murat avec une brutale férocité.

Le fils de l'aubergiste de Cahors, naguère roi du plus beau pays de l'Europe, est traité à Pizzo aussi impitoyablement qu'il avait traité le duc d'Enghien. Les hommes et la nature, tout ce qui l'environne, semblent lui crier : *Tu n'as point d'amis ici !* Condamné le 13 octobre à cinq heures du soir, il est conduit à six heures dans une salle basse du château de Pizzo : donze soldats, rangés sur deux lignes, l'y attendaient. Murat, recouvrant alors sa fermeté, refuse le bandeau dont on veut

couvrir ses yeux : il regarde charger les armes , il se place lui-même de manière à présenter le plus de surface aux coups de feu , et , mettant la main sur son cœur : *Visez là*, dit-il aux soldats, *épargnez le visage*. Il tombe mort à l'instant. On inhuma son corps dans la cathédrale de Pizzo.

Telle fut la fin misérable de ce soldat parvenu , dont l'élévation paraît d'autant plus extraordinaire qu'il n'était doué d'aucune de ces grandes qualités qui lancent les hommes de leur obscurité native au faite des grandeurs , et justifient les faveurs de la fortune. Murat reçoit l'application de ce mot de l'empereur Napoléon : *Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas*. Il franchit toujours ce pas. Il se recommandait seulement par une brillante valeur. Il ne dut le trône de Naples qu'à son servile dévouement à l'empereur , qui créait des rois dans l'unique but de les réduire à l'exercice d'une vice-royauté.

*De la seconde restauration des Bourbons à
Naples.*

Pour ne pas scinder les événemens qui ont préparé et consommé la ruine de Murat, on a laissé un peu en arrière la seconde restauration de Ferdinand IV. Peu de paroles suffisent sur ce sujet : tous les abus, tous les vices administratifs, dont le lecteur a vu plus haut la fastidieuse énumération, revinrent à Naples avec le monarque. On a beau restaurer les gouvernemens absolus, ils ne restaurent rien. Après plusieurs exils ils rapportent sur le trône les mêmes prétentions, les mêmes préjugés. L'arbre de la royauté porte naturellement des fruits de despotisme ; pour le modifier, il faut le greffer avec un bouton de l'arbre de la liberté constitutionnelle.

Toutefois on s'abstint de toute vengeance contre les partisans de Murat. Le sol napolitain ne fut pas, comme à la première restauration, abreuvé du sang de ses enfans : Nelson, lady Hamilton et Caroline avaient disparu. Ferdinand prouva par son esprit de modération que son

cœur avait secrètement désavoué toutes 18.6.
 les cruautés commises en son nom à l'époque de 1799. Pourquoi de perfides conseillers l'empêchèrent-ils de suivre les impulsions de son heureux naturel? Faut-il que la faiblesse de caractère ait sur le trône les mêmes inconvéniens que la perversité du cœur? Fatigué d'un veuvage qui ne datait que depuis peu de temps, Ferdinand épousa, sans lui donner le titre de reine, une dame sicilienne, veuve du prince Partanna. Elle eut l'existence de madame Maintenon, dont elle rappela les vertus, mais non l'esprit intolérant et superstitieux. Nous avons vu plusieurs fois cette princesse, dont la physionomie pleine de douceur et de grâce révélait une âme sensible et bienfaisante.

L'intermittence de tranquillité dont jouissait le royaume de Naples fut bientôt troublée par les mesures imprudentes du prince de Canosa, ministre de la police, qui prétendit exterminer les *Carbonari*, en se mettant à la tête d'une nouvelle secte appelée *Calderari* (chaudronniers). Ainsi, bien loin de calmer les haines intestines, Canosa jetait des bran-

dons de guerres civiles. Combien de ministres de la police en ont agi comme lui, dans le seul but de se donner de l'importance ! Déjà l'exaspération des partis mis en présence se manifestait par d'effrayans symptômes ; quand le roi destitua et exila l'audacieux ministre.

Pour apprécier toute l'intensité du péril qui résultait du plan de Canosa, il faut se faire une idée de la société appelée *Carbonaria* ; cette association à la fois politique et mystique, fondée sur la superstition et la liberté, réunit tous les élémens de propagation, de force et de durée. Elle prit naissance dans les Calabres, où abondent les mines de charbon ; de là sa dénomination : le commerce de ce combustible fournit tous les termes symboliques usités parmi les initiés. Les chefs de la société, sentant qu'on n'émeut point la multitude par des raisonnemens, quelque vigoureux qu'ils soient, lui ont présenté une image sensible des attentats de la tyrannie. C'est Jésus-Christ lui-même ; ils exposent dans leurs assemblées la divine effigie du Rédempteur toute sanglante, toute déchirée par la verge du despotisme. « Voilà, s'écrient-

» ils, voilà celui qui, pour avoir protégé
 » la liberté des peuples a souffert mille
 » tortures et la mort la plus affreuse : ven-
 » geons cet Agneau sans tache, en pur-
 » geant les campagnes des *loups* qui les
 » infestent. Des récompenses éternelles
 » attendent ceux qui succomberont dans
 » cette sainte et religieuse entreprise. » Il
 n'est aucun monarque qui ne pâlit en
 voyant l'effet que produisent de sembla-
 bles prédications.

Dans un pays où les têtes sont double-
 ment volcanisées par le climat et le fanatis-
 me, on ne saurait calculer la rapidité avec
 laquelle se sont multipliés les prosélytes
 d'une secte appuyée sur la base même du
 christianisme, et qui promet à la multitude,
après la destruction des loups, tous les avan-
 tages de la loi agraire. Aussi le nombre des
 Carbonari s'élève-t-il, dans le seul royau-
 me de Naples, à plus de trois cent mille;
 qu'on y ajoute ceux répandus dans le
 reste de l'Europe, et qu'on juge si les rois
 doivent être taxés de terreurs paniques,
 quand ils tâchent de fortifier leurs trônes
 contre les assauts d'ennemis si redoutables.
 Mais de tous les moyens à employer pour les

détruire, le plus inefficace et le plus dangereux, est celui de la persécution.

Si Murat, au lieu de débiter par des mesures acerbes contre les Carbonari, s'en était de prime abord déclaré le protecteur, il y a tout à parier que, secondé par eux, il eût réussi à ressaisir sa couronne. Après sa désastreuse défaite de Tolentino, Joachim comprit de quelle utilité lui serait une secte qu'il avait maladroitement persécutée. Il crut réparer cette faute en se faisant *Carbonaro* ; mais c'était trop tard : un tel sociétaire ne pouvait inspirer aucune confiance. Néanmoins sa conversion, quoique tardive, ne laissa pas d'inspirer des craintes au ministère de Ferdinand, et c'est ce qui explique la manière expéditive avec laquelle il fut jugé et mis à mort.

A peine débarrassé de cette inquiétude, le gouvernement fut harcelé par les déprédations journalières des brigands de l'intérieur, et des Barbaresques, brigands de l'extérieur. Ne pouvant réprimer ni les uns ni les autres, il conclut avec eux des traités aussi onéreux qu'avilissans. Plusieurs bandes de voleurs, après

avoir reçu des gratifications, furent enrégimentées au service du roi; on les chargea de délivrer les provinces des autres brigands, leurs camarades; mais ils en furent plutôt les protecteurs, attendu que ces scélérats ont pour leurs semblables plus d'égards que n'en ont entre eux les honnêtes gens.

A tous ces fléaux se joignirent et la peste, apportée dans la Pouille par un vaisseau turc, et la disette, et un concordat avec le saint Siège. Le clergé avait profité de la restauration pour faire revivre ses prétentions les plus abusives et les plus surannées. Le pape, puissamment secondé par les jésuites, ne voulait traiter avec le roi de Naples que de suzerain à vassal ou de Turc à Maure. Le moyen de rien refuser à ce pontife, quand il démontrait qu'on devait la restauration à l'efficacité de ses saintes prières! Il les fit bien payer. Il ressaisit la nomination aux évêchés, aux bénéfices, et il pompa les finances de Naples par mille ingénieux moyens connus du fisc ecclésiastique.

Pendant que le saint Siège pressurait le gouvernement, celui-ci s'efforçait

de s'indemniser sur le peuple. Il eut soin d'abolir en Sicile la constitution anglaise, qui ne permettait pas de lever des impôts arbitraires, et, sous prétexte de mieux consulter les besoins des Siciliens, on fabriqua pour eux un nouveau pacte constitutionnel, calqué en grande partie sur la Charte française. Malheureusement ce pacte est toujours en état de
1820. pierre d'attente, car ce n'est pas le don d'une charte libérale qui répugne aux gouvernemens, mais c'est de la mettre à exécution, et Dieu sait combien d'adresses machiavéliques ils emploient, soit pour l'ajourner, soit pour la fausser.

Coup d'œil rapide sur la révolution de 1820.

C'est au milieu de tous ces tiraillemens politiques qu'éclata dans le royaume de Naples la révolution de 1820. Plus l'œil de l'observateur plonge dans cet événement, plus il y trouve de mystère; l'historien ne peut saisir le fil de cet étrange labyrinthe. La circonspection l'oblige à attendre que le temps ait fait d'importantes révélations : car si l'on ne

jugeait que par les apparences, dont nous fûmes témoin, et qui ont sans doute abusé nos yeux, on dirait que de toutes les nations européennes, celle que l'émancipation des Napolitains a le plus étonnée, est la nation napolitaine; elle en était presque hébétée, et semblait se demander où elle avait pris tant d'énergie. Sa démarche était gauche, et gênée de l'absence des entraves; si elle regardait quelquefois le soleil de la liberté, c'était avec les yeux, non de l'oiseau de Jupiter, mais de celui de Minerve.

Les orateurs les plus recommandables du parlement, Galdi, Boerio, Borelli, en parlant des droits de la nation, de son inviolabilité, de la sainteté de la constitution, ne faisaient pas entendre les accens passionnés du patriotisme; leurs yeux ne brillaient pas des éclairs du sentiment; ils ne lançaient pas de ces traits énergiques qui traversent l'âme des auditeurs en y laissant une éternelle conviction.

Ils s'attachaient trop aux formes didactiques; à force de prouver les axiomes politiques, ils les énervaient; on apercevait dans leurs discours la trace de

savantes, mais laborieuses élucubrations, où les pensées libérales ne se montraient que vêtues de longs habits oratoires.

Ils prodiguaient tellement l'analyse et la synthèse, qu'ils semblaient avoir appris la liberté comme la chimie. Enfin, aux séances du parlement napolitain, vous eussiez cru assister à un cours de constitution dirigé par d'habiles professeurs qui traduisaient mieux qu'ils ne parlaient la langue de l'indépendance. En l'absence des ministres, quelques députés s'exaltaient à les braver; ils employaient la prosopopée pour donner plus de vigueur aux reproches qu'ils leur adressaient : ces dépositaires du pouvoir paraissaient-ils dans la chambre, le président du parlement faisait assaut avec eux de compliments fastidieux et interminables.

Nous avons entendu le ministre de l'intérieur adresser une longue série de phrases emphatiquement adulatrices au président *Galdi*, qui répondit par des ballons encore plus bouffis, lesquels lui furent renvoyés sur-le-champ : tel fut le jeu de paume de la révolution de Naples. Pendant que cet échange de fla-

gorneries et de serviles niaiseries, dont la langue italienne est si riche, suspendaient les affaires les plus graves, l'Autriche faisait d'autres préparatifs : elle inondait Naples d'agens corrupteurs, qui enveloppaient dans un réseau d'or les hommes qui auraient pu nuire à ses vues; elle échauffait les uns, refroidissait les autres, et entretenait la fermentation au degré de son thermomètre politique. Afin d'immoler la victime, il fallait lui conserver assez de forces vitales pour marcher au sacrifice, mais non assez pour renverser l'autel et le sacrificateur. Rien n'était plus facile d'anéantir la révolution à Naples même, sans l'intervention d'une armée étrangère; car si ses premiers pas avaient été rapides, elle était promptement arrivée à son solstice, comme si au point de départ on lui eût dit : Tu t'arrêteras là. Une révolution qui n'avance plus est prête à reculer.

L'armée n'avait qu'un enthousiasme théâtral, et le peuple, sans se refuser à aucun changement, n'acceptait rien que sous bénéfice d'inventaire. Dans toutes les réunions publiques vous entendiez des individus qui traçaient très-bien le

cercle dont on ne devait pas sortir pour obtenir d'heureux résultats, mais ils se gardaient bien d'y entrer; c'était la fable du Conseil des rats mise en action; on sentait, on prouvait la nécessité d'attacher le grelot, mais chacun en chargeait son voisin. L'opinion était-elle tournée à la guerre, on se récriait sur l'injustice des procédés de l'Autriche, sur son manque de délicatesse; on lui demandait si elle aurait pour agréable qu'on allât faire ainsi la police chez elle; l'espoir de la paix était-il à l'ordre du jour, Eh bien ! si l'on nous attaque, disaient les mêmes personnes, nous saurons nous défendre et mourir jusqu'au dernier.

Mais nous le répétons, il est très-possible que des faits réels se cachent derrière cette ridicule fantasmagorie révolutionnaire. Ainsi que le désert, l'histoire a son mirage. Il faut y regarder à deux fois avant de vilipender toute une nation. Après avoir émis une opinion fondée sur de simples apparences, quelle ne serait pas notre confusion si nous apprenions que les gouvernemens absolus ont perfectionné leur machiavélisme au point de créer des

révolutions artificielles comme des conspirations factices, afin de dégoûter des unes et des autres les partisans de la liberté ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que la dernière révolution de Naples n'altéra pas un instant la gaîté de Ferdinand, et jamais peut-être ce monarque ne fut plus fertile en bons mots. On lui présentait des modèles d'uniformes pour ses soldats : « Faites-leur, dit-il, des habits courts » ou des habits longs, ça ne les empêchera pas de courir. »

Si nous pensons ne devoir hasarder que de simples conjectures au sujet de cette révolution, nous avons des motifs aussi péremptoirs pour être encore plus silencieux sur les événemens ultérieurs : l'histoire d'un peuple est nécessairement suspendue, alors que des armées étrangères foulent son territoire. L'occupation militaire de Naples change ce royaume en une province autrichienne. François, qui succéda en 1824 à son père Ferdi- 1824.
nand, n'exerce de fait que des fonctions de vice-roi. S'il jouissait de la plénitude de ses droits, nous nous interdirions d'en

parler, à l'exemple des Egyptiens, qui ne jugeaient aucun roi qu'à sa mort. Cette coutume paraît sage : tant qu'un roi vit, on peut espérer qu'il fera le bonheur de son peuple.

FIN.

647584



.....

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Pages.

I

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Les Grecs forment des colonies dans le
royaume de Naples. — Irruption des
Barbares. — Dynastie des Normands.
— Roger I^{er}. — Guillaume le Mauvais.
— Guillaume le Bon. — Tancrede. 45

SECONDE ÉPOQUE.

Dynastie de la maison de Suabe. —
Henri VI. — Frédéric II. — Conrad.
— Mainfroi. 63

TROISIÈME ÉPOQUE.

Dynastie des Angevins. — Charles I^{er}.
— Charles II. — Robert le Sage. —
Jeanne I^{re}. — Charles de Durazzo. —
Ladislas. — Jeanne II. 75

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Dynastie des Aragonais. — Alphonse I ^{er} . — Ferdinand I ^{er} . — Alphonse II. — Ferdinand II. — Frédéric d'Aragon.	98
--	----

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Dynastie espagnole. — Ferdinand le Catholique. — Charles-Quint. — Phi- lippe II. — Philippe III. — Philip- pe IV.	110
--	-----

SIXIÈME ÉPOQUE.

Dynastie des Bourbons. — Interrègne de l'empereur Charles VI.	146
Tableau de l'état du royaume des Deux- Siciles à l'avènement de Charles III.	163
Retour des Bourbons sur le trône de Naples.	166
Tableau de l'état du royaume de Naples, et particulièrement de la Sicile, à l'épo- que de 1789.	193

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Politique vacillante de la cour de Naples. — Elle se joue de la foi jurée. — Assas-
--

TABLE DES MATIÈRES. 295
Pag.

sinats juridiques. — Défaite de l'armée napolitaine. — Conquête de Naples par les Français.	198
République parthénopeenne.	221
Première restauration des Bourbons sur le trône de Naples. — Horribles vengeances de la reine Marie-Caroline. — Sanglantes iniquités dont Nelson fut l'instrument.	232

HUITIÈME ÉPOQUE.

Dynastie des Napoléons. — Joseph. — Joachim.	246
Règne de Joachim Murat.	252
De la seconde restauration des Bourbons à Naples.	280
Coup d'œil rapide sur la révolution de 1820.	286

FIN DE LA TABLE.







BIBLIOTECA